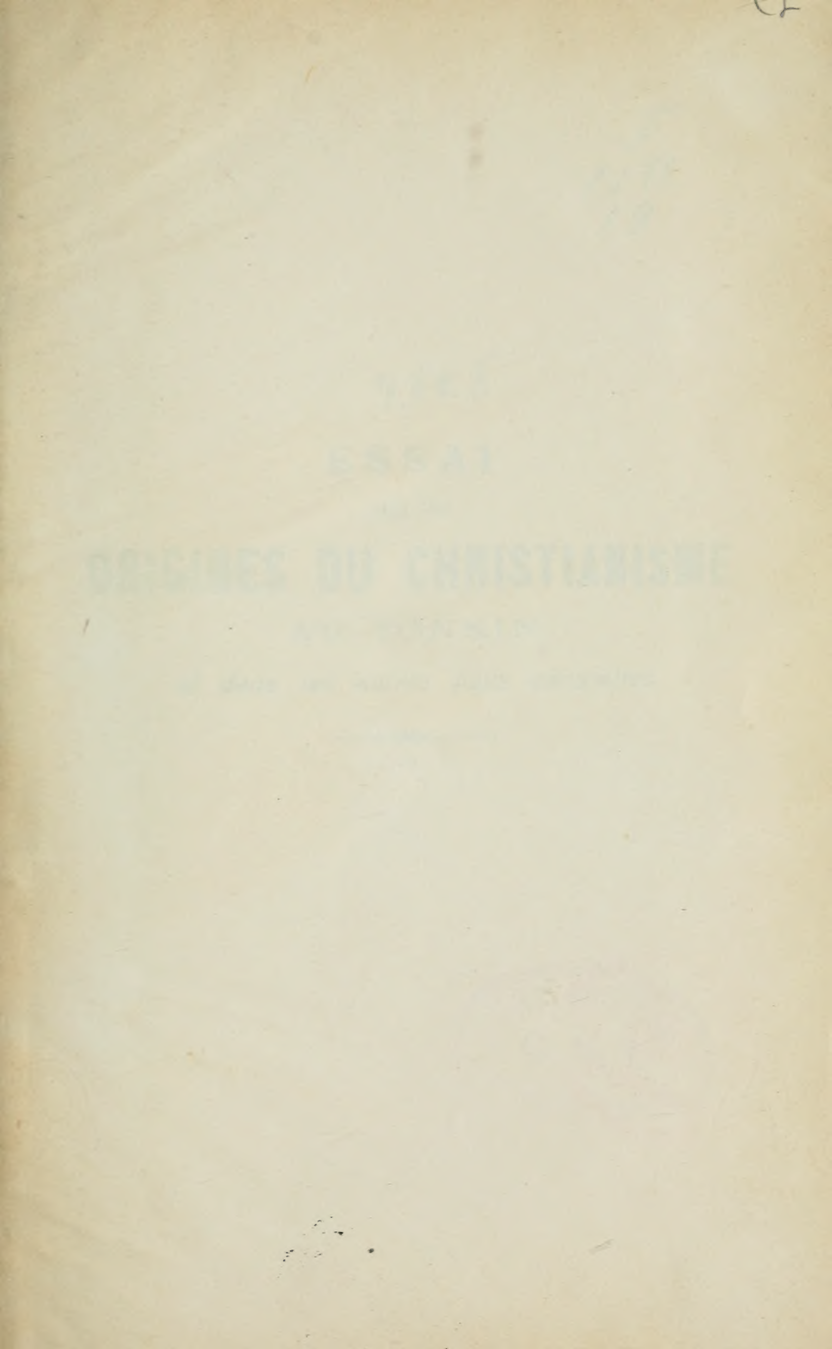




ESSAI

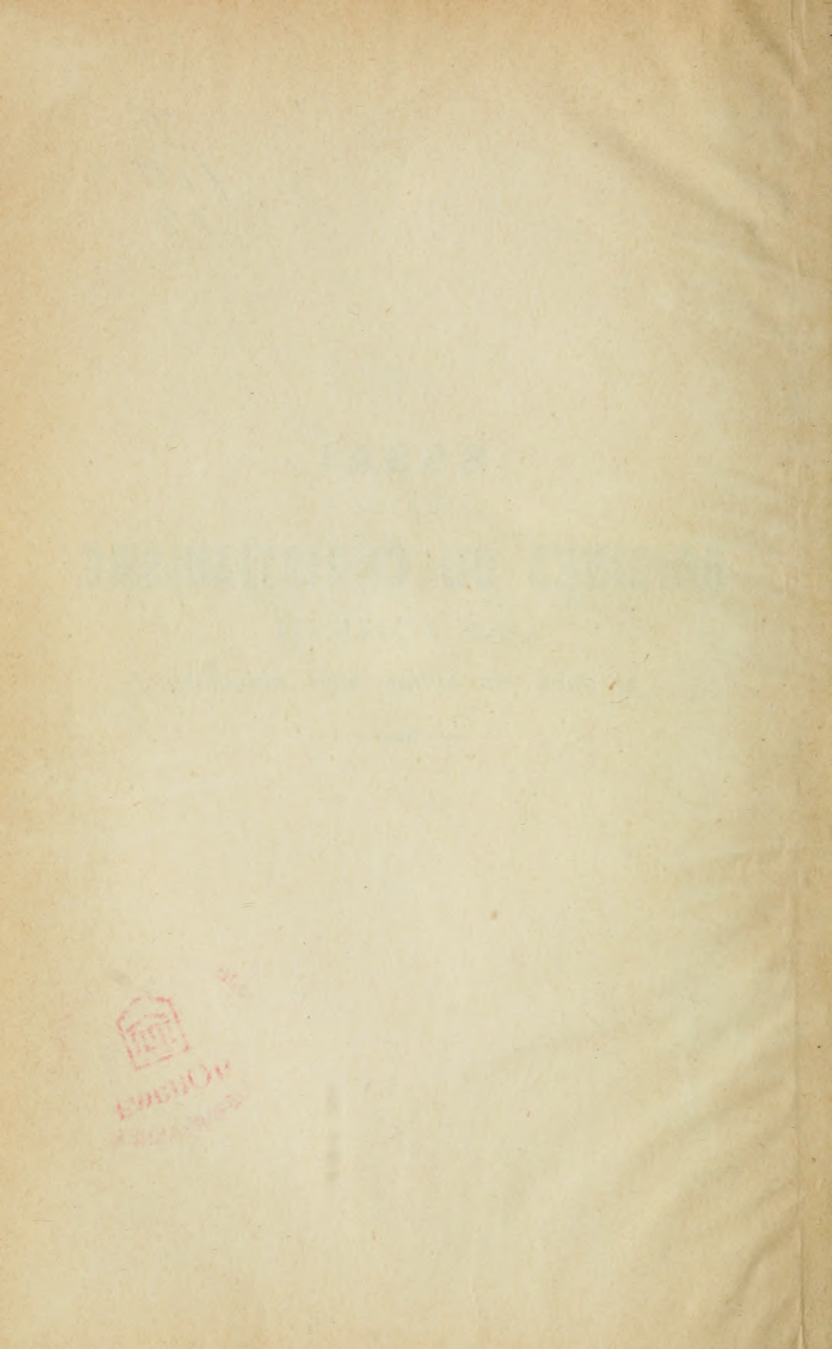
SUR LES

ORIGINES DU CHRISTIANISME

AU TONKIN

et dans les autres pays annamites







PHOTOGRAVURE DU PORTRAIT DE

Pedro Ordoñez de Cevallos

qui est en tête de son *Tratado de lâs Relaciones verdaderas de los reynos de China, Conchinchina, y Champaa y otras cosas notables, y varios sucessos, sacadas de sus originales*, Jaen, 1628.



ESSAI

SUR LES

Origines du Christianisme

AU TONKIN

et dans les autres pays annamites

PAR

F. ROMANET DU CAILLAUD

(Avec une Carte et un Portrait de Missionnaire)

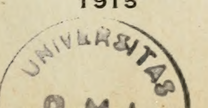


(Se vend au profit du sanctuaire votif de Notre-Dame de Lourdes
à Van-Lai-Sach, vicariat apostolique du Tonkin maritime).

Prix 2 fr. 75 — Franco France et Colonies, 3 fr.
Franco Etranger, union postale, 3 fr. 15

PARIS
Augustin CHALLAMEL, éditeur *(Librairie maritime et coloniale)*
17, Rue Jacob, 17

1915



A LA MÉMOIRE

DE MONSEIGNEUR PUGINIER

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

La présente étude, résultat de plusieurs années de recherches, fut terminée en décembre 1892.

Elle fut d'abord présentée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et un résumé en fut lu devant cette Académie vers février ou mars 1894.

Puis son impression fut commencée; mais, après la composition des premières pages, cette impression fut arrêtée par suite de circonstances indépendantes de ma volonté. Remis alors à la Maison de la Bonne Presse, *le manuscrit disparut au moment de l'expulsion des Pères Augustins de l'Assomption.*

Heureusement j'en avais conservé l'autographie; je pus le reconstituer.

Ensuite sont venus les mauvais jours : expulsion de toutes les congrégations religieuses, séparation de l'Eglise et de l'Etat, suppression de la plupart des écoles chrétiennes. En ces temps douloureux un livre archéologique en matière de missions aurait-il pu attirer l'attention du public chrétien ?

J'ai donc attendu. Un fait, la découverte au Tonkin d'une ville disparue, vient de me décider à faire imprimer cette étude.

Dans la prière qu'on va lire plus loin, je rappelais à la Sainte Vierge que, « en 1885, *au moment du désastre de Lạng-Sơn, il fut fait, au nom de la nation française, le vœu d'élever au Tonkin un sanctuaire sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes (l'Immaculée Conception) à Vạn-Lại-Sách, au lieu où, en* 1591, *était l'église de l'Immaculée-Conception ». Je lui demandais ensuite « de faire retrouver l'emplacement de cette église ».*

Or, au Tonkin, il y a deux ans environ, vient d'être découvert l'emplacement, non de cette église, mais de Vạn-Lại-Sách, la ville disparue où cette église se trouvait. Quelques fouilles en cet endroit, si elles étaient entreprises, mettraient sans doute au jour des objets

religieux, qui indiqueraient la position du sanctuaire chrétien de 1591.

Il y a donc actuellement possibilité d'accomplir « le vœu qui, en 1885, *fut fait à l'Immaculée Conception afin d'obtenir la prompte conquête de tout le Tonkin par la France et la fin de la guerre avec la Chine ».*

Le jour même où ce vœu était rendu public, le 4 *avril* 1885, *la paix était conclue avec la Chine à des conditions avantageuses,* inespérées vu les circonstances; *et, depuis, le Tonkin est devenu, malgré maintes erreurs, une des plus belles colonies françaises.*

Aujourd'hui en Europe la guerre menace la France; son ennemie de 1870 *la guette. Si elle était de nouveau vaincue par l'Allemagne, la France subirait un second démembrement, non seulement en Europe, mais encore dans ses possessions coloniales.*

Français, adressons-nous donc à la Reine de la France, Reine de la France en ses colonies, comme en son territoire métropolitain; et pour obtenir d'Elle qu'Elle nous conserve nos colonies, élevons-Lui le sanctuaire votif promis à Vạn-Lại-Sách, en cet endroit du sol de l'Indo-Chine française où, sous le vocable de l'Immaculée Conception, Elle fut publiquement

invoquée pour la première fois, il y a plus de trois siècles.

Le présent Essai *montrera au lecteur avec quelle ferveur à cette époque la Sainte Vierge fut honorée à Vạn-Lại-Sách par une princesse annamite et son entourage.*

Ce 19 juin 1914, en la fête du Sacré-Cœur de Jésus.

P.-S. — *Je dois ajouter que, soit dans l'énoncé des faits que je rapporte en cet* Essai, *soit dans les appréciations que j'y émets, je demeure absolument soumis aux décisions apostoliques, et notamment au décret d'Urbain VIII de* 1631, *les termes que j'emploie n'ayant qu'une portée littéraire.*

2e AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Quelques semaines après que j'eus remis mon manuscrit à l'imprimerie, la guerre que je prévoyais éclatait; le personnel de l'imprimerie était en grande partie mobilisé; — et pour un temps indéterminé l'impression de ce livre était retardée.

Cependant j'étais entré en relations avec le missionnaire tonkinois le plus voisin de Vạn-Lại-Sách. Il visita les vestiges, peu considérables dans leur apparence actuelle, de cette ancienne résidence royale annamite. Puis des fonds lui furent adressés pour acquérir, quand ce sera possible, le terrain où sont ces ruines et y ériger une petite chapelle à Notre-Dame de Lourdes, afin d'exécuter ainsi le vœu de 1885, renouvelé en juin 1914, *et exaucé en septembre* 1914 *par la*

victoire de la Marne et ses conséquences, comme il l'avait été en avril 1885, *par la paix avec la Chine.*

Bénie déjà par le Pape en 1885 (1), *l'érection future de ce sanctuaire votif vient de recevoir l'approbation de Monseigneur le Vicaire apostolique du Tonkin maritime, dont dépend le territoire des ruines de Vạn-Lại-Sách* (2). *Mais la réalisation de cette pieuse entreprise est remise après la fin de la présente guerre, les démarches administratives concernant le terrain du sanctuaire ne pouvant aboutir en ce moment.*

D'autre part, mon imprimeur a pu enfin trouver le moyen de commencer la composition typographique de ce livre. Dieu l'a voulu ! Fué Dios servido, *comme aurait dit Ordoñez de Cevallos.*

Ce 26 juillet 1915, en la fête de sainte Anne, 324[e] anniversaire de l'inauguration de l'église de l'Immaculée-Conception de Van-Lai-Sách.

---

(1) Voir les *Missions catholiques* de Lyon, année 1885, p. 363, col. 2.

(2) Les offrandes pour le sanctuaire votif de Notre-Dame de Lourdes à Vạn-Lại-Sách, peuvent être adressées à M. l'abbé Mollard, directeur du Séminaire des Missions étrangères, à Bièvres (Seine-et-Oise).

PRIÈRE

O Vierge Immaculée, Mère de Dieu, je mets sous votre protection cet écrit sur les Origines du christianisme au Tonkin et dans les autres pays annamites.

C'est à l'ordre choisi par Dieu pour être le champion de Votre Immaculée Conception, c'est à l'ordre de saint François qu'appartiennent les premiers missionnaires du Tonkin.

C'est le jour de la fête de Votre Immaculée Conception que débarqua au Tonkin Ordoñez de Cevallos, le missionnaire qui devait y avoir une si grande influence.

La première église connue du Tonkin a été placée sous le vocable de votre Purification ; la seconde église

et le premier couvent tonkinois sous le vocable de Votre Immaculée Conception; c'était en 1591.

Trois siècles plus tard, en 1885, *au moment du désastre de Lạng-Sơn, il fut fait, au nom de la nation française, le vœu d'élever au Tonkin un sanctuaire sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes (l'Immaculée Conception), au lieu où en* 1591 *était l'église de l'Immaculée Conception.*

Ce vœu a été rendu public le 4 avril 1885, *et vous avez répondu à ce vœu, ô Reine et protectrice de la France, en faisant ce même jour conclure entre la France et la Chine une paix qui assurait à notre patrie la domination sur le Tonkin et les autres pays annamites.*

En 1891, *vous avez marqué le tricentenaire de la proclamation au Tonkin du mystère de Votre Immaculée Conception par la conversion et le baptême de plusieurs membres de la famille royale annamite.*

Daignez, ô Notre Dame, faire retrouver l'emplacement de cette église tonkinoise de l'Immaculée Conception de 1591, *afin qu'en cet endroit où, il y a trois siècles, s'élevèrent tant de louanges à votre nom, les*

fidèles annamites puissent venir en pèlerinage honorer Votre Immaculée Conception.

De ce lieu béni ils reviendront plus forts pour lutter contre les persécutions, tantôt ouvertes, tantôt occultes, que leur suscite le paganisme indigène allié à la franc-maçonnerie cosmopolite.

Et là encore, ô Marie Immaculée, vous écraserez la tête du serpent.

Ce 12 décembre 1895.

AVANT-PROPOS

*Le Tonkin est le nom que, à partir du commencement du XVII*e *siècle, les Européens ont donné au royaume indo-chinois compris alors entre les* 18e *et* 23e *degrés de latitude septentrionale. Son vrai nom était Annam* (1).

*Mais, d'après les Malais, les Européens, au XVI*e *siècle, l'appelaient Cochinchine, c'est-à-dire Cochin de la Chine, pour le distinguer du Cochin de l'Inde;*

---

(1) Le nom d'Annam est aujourd'hui improprement appliqué à l'ensemble des provinces dépendant directement de la cour de Huê, c'est-à-dire aux provinces comprises entre le 20e degré de latitude nord et la Cochinchine française.

car le nom primitif, et longtemps conservé, de la race et du pays d'Annam, était Giao-Chỉ (*ce qui veut dire* orteils écartés) ; *nom que les Chinois prononcent Cao-Tchi, et les Malais Cotchy. Or, c'est ce même nom de Cotchy que les Malais donnaient au Cochin de l'Inde* (1).

Cette identification du nom de Cochinchine est très importante; car c'est sur elle que repose l'interprétation des textes européens, d'après lesquels j'ai composé cet essai.

*A partir du XVII*e *siècle, ce nom de Cochinchine fut seulement appliqué au démembrement du royaume annamite composé de provinces situées au sud du* 18e *degré de latitude septentrionale, lesquelles provinces avaient été conquises sur une race indienne, les Cham*

---

(1) João de Barros, *Asia, Decada III, Liv. III, Cap. VI* ; A qual terra os Chijs chamam Reyno de Cacho, e os Siames e Malayos Cochinchina, a differença do Cochij do Malabar. — Cf. l'anonyme portugais traduit par Ramusio, *Primo volume et terza editione delle Navigationi et Viaggi*, Venise 1563, fº 336 E : Si chiama questo Regno in Malaca, Canchichina, per rispetto di Cochim, Coulao. — Cf. ma *Notice sur le Tong-King, chap. I, Bulletin de la Société de géographie de Paris* 1880.

ou habitants du Champa (1), *et colonisées ensuite par la race annamite. Actuellement, au point de vue politique, le nom de Cochinchine n'est plus porté que par notre colonie des bouches du Mékhong.*

Ce sont les débuts du christianisme dans ces pays occupés aujourd'hui par la race annamite que je veux tenter de raconter. Quelles qu'aient été mes recherches pour arriver à faire concorder tous les textes que j'ai eus sous les yeux, bien des points resteront obscurs et incertains. J'avais peine à ne point admettre la véracité des auteurs que je consultais ; et, toutes les fois que j'ai pu trouver une interprétation plausible de leur texte, je me suis empressé de l'adopter. Pour plus de clarté, je raconterai les choses telles que je les ai comprises, quitte à discuter mes différentes thèses, soit dans le texte, soit, si la marche du récit devait en souffrir, dans des notes spéciales.

---

(1) *Alias* Tsiam, Tiam, Tcham,... Tsiampa, Tiampa, Tchampa.

ESSAI

SUR LES

ORIGINES DU CHRISTIANISME

AU TONKIN

et dans les autres pays annamites

PREMIÈRE PARTIE

Les missions annamites antérieures à celles d'Ordoñez de Cevallos

CHAPITRE PREMIER

Des temps apostoliques à la découverte du Cap de Bonne Espérance

Saint Thomas, apôtre, a-t-il prêché la Foi au Tonkin ?

C'est possible. A cette époque, le pays qui aujourd'hui répond à ce nom était soumis à la Chine ; et ses gouverneurs chinois, dont quelques-uns portèrent

le titre de *Vương*, ce qui veut dire roi, avaient leur résidence dans la province actuellement appelée Thanh-Hoá.

Peut-être faut-il voir un adepte du christianisme dans Nhíp, ce bon gouverneur du Tonkin, auquel l'histoire donne le nom de Roi lettré (*Sĩ Vương*), qui vivait au second siècle et mourut en 226, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il était mort depuis trois jours, disent les chroniques annamites, lorsqu'un des esprits immortels, Đổng Phụng, prit la forme humaine, s'approcha de lui, lui ouvrit la bouche et y introduisit une pilule mystérieuse, dont l'action lui rendit la vie. Le Roi lettré vécut encore quatre jours. Après sa mort, son corps ne connut pas la corruption. Cent soixante ans plus tard, les Lâm-Ấp (1), ayant envahi le Tonkin, ouvrirent son tombeau et trouvèrent son corps encore frais, comme s'il eût été vivant (2).

Un auteur espagnol, que nous retrouverons plus loin comme missionnaire au Tonkin, Pedro Ordoñez

---

(1) Nom du pays qui plus tard s'est appelé Champa.

(2) Le Grand de la Liraye, *Notes historiques sur la nation annamite*, Saïgon, sans date, mais vers 1869, pp. 42, 43, 45. — Petrus Trương Vĩnh Ký, *Cours d'histoire annamite*, T. I, Saïgon, 1875, p. 27.

de Cevallos, raconte que le cinquième successeur du prince qui aurait accueilli saint Thomas, renonça au christianisme et fit recouvrir par un mur une croix, qui était dans le palais royal (1).

Le Tonkin était sur le parcours des missionnaires chaldéens qui, par la voie de l'Inde, allaient en Chine visiter les chrétiens nestoriens de cet empire.

Aboul-Faradge (Bar-Hebræus) vit un de ces missionnaires chaldéens ; c'était un moine de Nedjran, dans l'Yémen ou Arabie Heureuse, qui en 980 était allé en Chine avec cinq autres ecclésiastiques. Il avait dû passer par Loukin.

D'après les Arabes (2), Loukin était la première échelle de Chine. Le moine de Nedjran raconte qu'à son passage le roi de Loukin venait de soumettre le royaume de Senf.

Le Senf répondant au Champa, le Loukin ne peut être que le Tonkin. En effet, en 980, le Tonkin avait pour capitale la ville de Hoà-Lư (3). En pre-

---

(1) Pedro Ordoñez de Cevallos, *Tratado de las relaciones verdaderas de los regnos de la China, Cochinchina, y Champaa, y otras cosas notables, y varios sucesos, sacadas de sus originales*, Jaen, 1628, p. 16. A et B.

(2) *Géographie d'Edrisi*, traduction française, p. 84.

(3) Province actuelle de Ninh-Binh, phu d'Yên-Khánh.

nant le dernier mot de ce nom composé et en y ajoutant *Kinh*, qui veut dire cour, on a Lư-Kinh, nom qui s'approche beaucoup du Loukin des Arabes.

Effectivement, en 981, c'est-à-dire l'année qui suivit le départ du moine chaldéen pour la Chine et doit répondre à son passage par Loukin, le roi du Tonkin (1), Lê Dại Hành, envahit le Champa et s'empara de sa capitale (2).

Le moine de Nedjran, qui rapporte ces faits, dut donc s'arrêter au Tonkin. Il ne dit pas qu'il y ait trouvé des chrétiens. En Chine, où il aborda ensuite, les chrétientés avaient été détruites, et il n'y avait plus qu'un seul chrétien (3).

Plus tard, aux XIIIe et XIVe siècles, les moines franciscains, qui évangélisèrent la Chine, passèrent en vue du Tonkin. L'un d'eux, le bienheureux

---

Huyện de Gia-Viễn, tổng de Dại-Huinh (voir Landes, *Contes et légendes annamites*, dans les *Excursions et reconnaissances*, n° 22, Saïgon, 1885, note de la page 364).

(1) Le nom officiel du royaume était alors Dại-Cù-Việt, mais je dis Tonkin pour plus de clarté.

(2) P. Trương Vĩnh Ký, *op. et vol. cit.* p. 51.

(3) Aboul-Faradje, cité par Reynaud dans sa *Lettre sur les antiquités chrétiennes de la Chine*. (*Correspondant*, 10 septembre 1846), et dans son *Introduction à la géographie des Orientaux*.

Odorico de Pordenone, aborda dans un pays voisin, le Champa, dont, ainsi que je l'ai dit plus haut, la race, aujourd'hui presque disparue, a fait place à la race annamite ; mais il ne paraît pas être allé au Tonkin, et nul écrit contemporain ne nous fait supposer qu'aucun missionnaire franciscain du moyen-âge se soit arrêté au Tonkin (1).

Toutefois, il est probable que le bienheureux Odorico de Pordenone eut, soit au Champa, soit sur son navire, des rapports avec des Annamites ; car c'est la prononciation annamite, et non la cantonaise, qu'il suit dans l'énoncé du nom de l'archipel qu'il appelle Dondiïn (2).

---

(1) *Les Voyages en Asie au* XIV[e] *siècle du Bienheureux Frère Odorico de Pordenone*, publiés par Henri Cordier, Paris, 1891, pp. 187 et s.

(2) Dans mon opinion, sous le nom de Dondiïn, le B. Odorico comprend tout l'archipel indien depuis Sumatra jusqu'aux Philippines inclusivement ; en effet, par Dondiïn il entend l'archipel qui, situé au sud de Ceylan et à l'ouest de la Chine, compte vingt-quatre mille îles et soixante-quatre royaumes (*Opere supra citato*, pp. 237, 245, 239).

L'île de Luzón étant la première, en venant de Chine et du Tonkin, son nom aurait été donné par les Chinois et les Annamites à l'ensemble de l'archipel, lequel aurait ainsi été appelé la *province* de Luzón 呂宋省, caractères qui se prononcent : en pékinois, Liu-Song-Sèn, en cantonais

CHAPITRE II

Etat des pays annamites au moment de l'arrivée des Portugais dans la mer de Chine.

Au commencement du xvie siècle, le Tonkin ou royaume d'Annam était gouverné par la dynastie Lê.

A cette époque, l'ancien royaume de Champa

Lị-Sông-Sang ou Lị-Sông-Chang, en annamite Lữ-Tông-Tinh.

La réunion des deux derniers caractères prononcés à l'annamite ressemble énormément au Dondiïn du B. Odorico.

Dans l'archipel des Philippines, lors de leur conquête au xvie siècle, les Espagnols découvrirent des signes certains d'une prédication très ancienne du christianisme. Près de Manille, dans un bois de *pandanus*, une statue de la Sainte Vierge était, depuis un temps immémorial, l'objet du culte des indigènes ; c'était en vain que les indigènes avaient cherché à la transporter de ce bois dans un local mieux approprié au culte. Les Espagnols des Philippines ont continué à vénérer cette statue de la Sainte Vierge ; ils l'invoquent sous le nom de *Nuestra Señora de Guia* (Fr. Juan de la Conception, *Historia general de Philipinas* en 14 volumes, Manille 1788, T. I, pp. 413-417.)

C'est aux Franciscains, qui se rendaient en Chine dans

n'existait plus comme souveraineté indépendante. En 1471, il avait été démembré et partagé en trois principautés distinctes, ayant chacune leur chef, vassal de la couronne annamite (1).

Mais, si le royaume annamite avait accru sa puissance et son étendue, il était, d'autre part, sans cesse déchiré par des factions rivales ; et, à l'époque de l'arrivée des Portugais dans la mer de Chine, il était en pleine guerre civile.

En septembre 1516, une flotte portugaise, commandée par Fernão Perez d'Andrade, se dirigeait vers Canton, afin de faire un traité de commerce avec l'empire chinois. La mauvaise saison ne lui

---

les missions fondées par Jean de Montecorwino, et spécialement au B. Odorico, que je crois devoir attribuer l'évangélisation des Philippines, dont l'image chrétienne précitée est un vestige. Comme le B. Odorico dit que, en se rendant de Dondiïn en Chine, il allait vers l'Orient, il est probable que son navire, allant en Chine, passa par le détroit de San-Bernadino, c'est-à-dire eut d'abord une direction E.-N.-E., pour ensuite virer vers l'ouest, afin de gagner Canton. Ecrivant longtemps après, le B. Odorico ne se serait souvenu que de la direction première de son navire E.-N.-E., et il aurait dit ainsi que de Dondiïn en allant à l'Est on se rendait en Chine.

(1) P. Trương Vĩnh Ký, *op. cit.* T. II, Saïgon, 1879, p. 28.

permit pas de dépasser les côtes du Tonkin, où elle faillit se perdre sur les bas-fonds. Une tempête l'obligea même à gagner les côtes du Champa, puis la rade de l'île Poulo-Condor.

Pendant la tempête, un navire, celui de Duarte Coelho, s'était séparé du reste de l'escadre et allait hiverner dans le royaume de Siam ; puis l'année suivante, 1517, il se rendait au port de Tamou, devant Canton, où le retrouvait la flotte de Fernão Perez d'Andrade (1).

Duarte Coelho est le premier Européen connu qui ait arboré la croix sur le sol annamite.

Par suite du séjour que, en 1516, il avait fait à Siam, il avait été, deux ans plus tard, envoyé en ce royaume, comme ambassadeur ; et, en mémoire du traité d'amitié qu'il avait conclu avec le roi de Siam, il avait dans sa capitale élevé une grande croix de bois aux armes du Portugal (2).

Cinq ans après, en 1523, il recevait une semblable mission pour le royaume annamite. Mais, à son arrivée sur les côtes de ce royaume, il apprit qu'il

(1) João de Barros, *op. cit.*, *Decada III*, *Part. I*, *Liv. II-Cap. VI*, édition de Lisbonne, 1787, pp. 178-185.

(2) João de Barros, *Op. Decad. Part.* et *Liv. cit. Cap. IV*, pp. 148-150 de l'édition citée.

était désolé par la guerre civile : « Le roi, lui dit-on, » vient de mourir, et ses deux fils se disputent le » pouvoir ».

Effectivement l'anarchie régnait en Annam depuis longtemps. Les généraux les plus puissants cherchaient à s'emparer de la personne du roi, afin de gouverner en son nom. L'un d'eux, Mạc Dang Dong, ayant réussi à annihiler le pouvoir du roi Lê Chiêu Tông, celui-ci avait alors cherché à réagir et avait réussi à grouper autour de lui des partisans fidèles.

Mais Mạc Dang Dong avait élevé sur le trône Lê Cưng Hoàng, le frère de Lê Chiêu Tông, et faisait sous son nom la guerre à l'ancien roi (1).

Ces événements se passaient précisément au moment où Duarte Coelho paraissait en vue des côtes annamites. Il ne put donc entrer en communication avec le gouvernement de l'Annam, puisque nul ne savait alors qui serait vainqueur ; mais, de même qu'à Siam, il laissa en Annam un monument de son passage (2).

---

(1) P. Trương Vĩnh Ký, *op. et vol. cit.*, pp. 54-57.
(2) *Id., op. et Decad. cit., Parte II, Liv. VIII, Cap. VI*, p. 291 de l'édition citée.

Trente-trois ans plus tard, en juin 1556, un voyageur portugais, à ce moment Frère *douné* de la Compagnie de Jésus (1), Fernão Mendez Pinto, découvrait ce monument dans l'île Coulao Cham, alors appelée par les Malais Poulo Champeilo.

Sur une énorme pierre de taille était sculptée une fort belle croix, avec les quatre lettres du titre (INRI), la date de l'érection du monument, date que Mendez Pinto lut fautivement 1518, au lieu de 1523 (2), et six lettres indiquant en abrégé le nom de Duarte Coelho (3).

Mendez Pinto avait lui-même traversé le Tonkin, douze années environ auparavant, alors que, échappé à la captivité chinoise et accompagnant une ambassade tartare, il avait traversé toute la Mongolie

---

(1) Bartoli, *Dell'istoria della Compagnia di Gesu, l'Asia, Parte I, Libro VIII*, Plaisance 1821, pp. 40-41.

(2) Pour lire 1518, au lieu de 1523, il suffisait que le 2 eût été formé imparfaitement et que les deux boucles du 3 eussent été fermées par l'action des intempéries ; ou, si la date avait été écrite en chiffres romains, il suffisait que le bas du second X, dans le nombre XXIII, eût été rongé par les intempéries et changé en V.

(3) *Peregrinação de Fernão Mendez Pinto, nova edição conforme á primeira de* 1614, Lisbonne 1829, T. III, p. 310, (chap. 220).

et était entré au Tonkin, soit par la province chinoise d'Yû'n-Nan, soit par le Laos.

Au Tonkin, cependant, le général Mạc Dăng Dong n'avait pas tardé à s'emparer du trône, et il avait fondé la dynastie usurpatrice des Mạc. A la vérité, la dynastie des Lê avait trouvé d'énergiques défenseurs.

Son principal soutien fut le général Nguyễn Kim ; il parvint peu à peu à reconquérir pour le roi légitime une grande partie du royaume. Empoisonné après une victoire, il fut remplacé par son gendre, Trịnh Kiểm, dans la direction de la lutte contre l'usurpation.

Mais, si le roi légitime reconquiert peu à peu son royaume, ses conquêtes ne lui profitent guère ; il ne règne que de nom, et l'autorité effective est entre les mains de son premier ministre, dont le titre historique est *chúa*, titre qui veut dire seigneur, mais que nous traduirons par le titre français, plus intelligible, de *maire du palais* (1).

En 1544, au moment où Mendez Pinto arrivait à la cour annamite (2), cette cour venait d'être éta-

(1) P. Trương Vĩnh Ký, *op. cit.*, T. II, pp. 59-69.
(2) Mendez Pinto, *op.* et *ed. cit.* T. II, p. 194 (chap. 131).

blie dans une localité de la province de Thanh-Hoá, appelée Vạn-Lại-Sách en prononciation annamite (1). Le premier mot de ce nom se prononçant *ouann* en chinois, si, comme cela arrive maintes fois dans les pays dont la langue dépend du chinois, on supprime l'un des mots de ce nom composé, celui du milieu, par exemple, on a un nom, Vạn-Sách, qui, prononcé à la chinoise, se rapproche assez du nom de la capitale du Tonkin, Huzanguee (*prononcez* Houzanngué) que cite Mendez Pinto (2).

Un an après son premier passage au Tonkin, Mendez Pinto touchait de nouveau aux côtes tonkinoises. Il était alors le compagnon de l'apôtre du Japon, saint François Xavier (3). Une tradition

---

Il y a une légère différence de dates entre le récit de Mendez Pinto et l'histoire annamite. Mendez Pinto arriva à Vạn-Lại-Sách à la fin de 1544. La cour de Lê s'installa à Vạn-Lại-Sách, après la mort de Nguyễn Kim, laquelle eut lieu en 1545. (P. Trương Vĩnh Ký, *op.* et *vol.* cit. pp. 68-69.

(1) P. Trương Vĩnh Ký, *op.* et *vol. cit.* p. 69. Page 68 de ce volume il est dit que la mort de Nguyễn Kim eut lieu en 1545 ; mais c'est une faute de typographie ; d'après le contexte, il faut lire 1543.

(2) Ce nom se retrouve dans la *Nouvelle relation de la Chine*, par le P. de Magaillans, Paris 1686, pp. 4 et 31 ; mais il est écrit Ussangué.

(3) Dans le chapitre CCVIII de sa *Peregrinação*, où il

tonkinoise rapporte que c'est aux côtes du Thanh-Hoá, au port de Cửa Bạng, que le grand missionnaire du XVIe siècle se montra au sol annamite (1). Ce port de Cửa Bạng, nous le verrons plus tard, devra être le port par lequel la Foi entrera au Tonkin avec Ordoñez de Cevallos d'abord, avec le P. de Rhodes ensuite et définitivement.

A la vérité, ni le récit des voyages de Mendez Pinto, ni les lettres de saint François Xavier ne spécifient un arrêt de leur navire sur les côtes tonkinoises. Mais cet arrêt est rapporté dans la vie de saint François Xavier par le P. Bouhours, et il est fort vraisemblable ; car, d'après la lettre que saint François Xavier écrivit à son arrivée au Japon, son navire avait essuyé une tempête le 22 juillet 1549, quelques jours avant de parvenir à Canton (2).

A l'époque où Mendez Pinto traversa le Tonkin, les Portugais avaient peu de rapports avec ce pays ;

---

parle de son voyage de Malacca au Japon avec Saint François Xavier, Mendez Pinto s'abstient de donner aucun détail sur ce voyage.

(1) R. P. Robert, *Une tournée pastorale au Tonkin, Missions catholiques* (de Lyon), année 1893, p. 357. — Cf. Bartoli, *op.* cit. T. II, p. 148.

(2) *Lettere di San Francesco Saverio*, Ascoli 1828, T. II, pp. 6, 10.

leur centre d'opérations dans la mer de Chine était Ning-Po. Ce n'est que plus tard, lorsque leur florissante colonie de Ning-Po eut été détruite par les Chinois, qu'ils transportèrent leur centre d'opérations plus au Sud, dans la baie de Canton, à Lamou, à Lampacau, à Sanchan (1), enfin, en 1557, à Macao (2), qui est devenu leur établissement définitif. Alors seulement ils eurent des relations commerciales suivies avec le Tonkin.

A cette époque, c'est-à-dire au commencement de la seconde moitié du XVIe siècle, les forces des deux dynasties annamites rivales étaient à peu près égales : les Mạc occupaient solidement les provinces du bassin du Delta du Tonkin ; les Lê étaient maîtres du Thanh-Hoá et des autres provinces méridionales.

Sans doute les Portugais eurent des relations avec l'une et l'autre cour ; sans doute chacune de ces deux cours ennemies chercha à attirer ces hommes d'Occident, si habiles dans l'art de la navigation,

(1) Le Sancian des missionnaires de langue italienne, l'île où mourut saint François Xavier.

(2) V. Andrew Ljunstedt, *An historical sketch of the Portuguese settlements in China*, Boston (Massachussetts), 1836, pp. 2-14.

si riches par leur commerce, si puissants par leurs armes. Et comme les Portugais ne séparaient pas la cause de leur religion de celle de leur nationalité, les Annamites des deux partis durent évidemment reconnaître que dans la religion chrétienne des hommes d'Occident gisait le principe de leur civilisation et de leur puissance.

C'est pourquoi je pense qu'il faut alternativement attribuer, et au royaume des Mạc, et à celui des Lê, les demandes de missionnaires, qui des pays annamites, furent adressées à Macao.

CHAPITRE III

Le roi Lê Anh Tông, de la dynastie Lê

C'est en 1557, l'année même de l'établissement des Portugais à Macao, que le roi Lê Anh Tông monta sur le trône. D'après la chronologie annamite, ce prince serait le père de celui qui accueillit Ordoñez de Cevallos, le prêtre espagnol dont il sera longuement question plus loin.

Lê Anh Tông ne descendait pas du grand Lê Lợi, le fondateur de la dynastie Lê, mais d'un de ses frères. Comme la descendance de Lê Lợi était éteinte, il fut choisi comme roi par le maire du palais Trịnh Kiểm.

Le règne de Lê Anh Tông dura seize ans, de 1557 à 1573 (1). Il fut très agité, non seulement par la guerre avec les Mạc, mais encore par l'ambition de Trịnh Tòng, fils de Trịnh Kiểm et son successeur comme maire du palais.

Sous le règne de ce prince, s'il faut en croire Ordoñez de Cevallos, fut découverte, dans un mur en réparation, la croix, remontant aux âges apostoliques, qui y avait été murée autrefois (2). La découverte de cet objet religieux frappa vivement

---

(1) A proprement parler, de janvier 1556 à janvier 1573 ; mais, en Annam, l'année est attribuée au règne qui l'a commencée.

(2) V. *Suprà*, p. 3. — Vạn-Lại-Sách étant une résidence royale récente, on doit supposer que cette croix fut découverte dans un ancien palais d'une autre ville, qui aurait été capitale annamite au 1er ou au 2e siècle de notre ère, alors que le pays était gouverné par des vice-rois chinois ; à moins que précisément Vạn-Lại-Sách n'occupât l'emplacement d'une résidence de ces anciens vice-rois chinois.

Au Japon une croix fut aussi trouvée dans un arbre (Kircher, *China illustrata*, Amsterdam, 1667, p. 35).

le roi, et il ordonna que les chrétiens qui aborderaient en son royaume fussent bien accueillis et conduits en sa présence (1).

Or, il advint qu'un navire portugais fut capturé par la flotte annamite ; les Portugais furent amenés devant le roi. Parmi eux, il y avait un marchand, porteur d'une lettre écrite au roi du Tonkin par un religieux franciscain ; une image du jugement dernier était, comme cadeau, jointe à cette lettre.

Quel pouvait être ce religieux franciscain qui entrait ainsi en relation avec le roi du Tonkin Lê Anh Tông ? (2).

Lê Anh Tông mourut dans les premiers jours de 1573. Or, en 1572, il n'y avait encore aucun Franciscain à Macao, ni aux Philippines. Le couvent de Malacca n'était pas non plus fondé.

Mais déjà il y avait depuis longtemps des missionnaires franciscains dans l'Archipel de la Sonde.

---

(1) Ordoñez de Cevallos, *op. cit.* pp. 16-A et 21-A.

(2) Une image du jugement dernier fut aussi envoyée à un roi du Tonkin vers 1582 par le P. Giovani-Battista da Pesaro, gardien du couvent franciscain de Macao. Voir *Infrà* la note 1 de la page 34 (chapitre VI). — Dans mon récit, je suppose véridique Ordoñez de Cevallos, et je tâche de faire concorder son dire avec l'histoire annamite.

Dès 1548, une mission de ces religieux était partie de Lisbonne pour l'île de Célèbes (1).

D'autre part, au commencement de 1569, arrivait à Malacca un Franciscain qui avait servi d'aumônier sur le navire de Mem Lopez Carrasco et avait, avec le Jésuite Francisco Cabral, admirablement encouragé les marins portugais pendant le combat victorieux livré par eux à une flotte atchinoise (2). Il est probable que ce Père franciscain se rendait dans les missions de son ordre déjà établies dans l'archipel de la Sonde.

C'est donc parmi les missionnaires franciscains qui évangélisaient cet archipel, qu'il faut chercher le religieux qui écrivit au roi annamite Lê Anh Tông.

Ce prince fut fort sensible à l'attention de ce missionnaire ; il lui répondit : dans sa lettre, il lui de-

---

(1) *Historia Serafica cronologica da Ordem de S. Franciseo na provincia de Portugal.* Tomo III... Composta por Fr. Fernando da Soledade... Lisbonne, 1705, p. 592. — Cf. *Vergel de plantas, e flores da Provincia da Madre de Dios dos Capuchos Reformados*, composto pelo P. M. F. Iacinto de Deos, Lisbonne, 1690, pp. 119-121.

(2) Diogo de Couto, continuateur de João de Barros, *A Asia, Decada VIII, Cap. XXX*, pp. 246-250 de l'édition de Lisbonne 1786.

mandait de venir au Tonkin et d'amener avec lui d'autres prêtres chrétiens.

Peu de temps après, un événement miraculeux venait confirmer le roi dans ses aspirations vers le christianisme.

Un de ses sujets, ayant émigré dans une colonie portugaise, s'y était fait chrétien. Rentré au Tonkin, il affirma sa nouvelle religion en plantant une croix près de la porte de sa maison. Quand il passait devant cette croix, il faisait les révérences (*lạy*), qu'un Annamite doit faire à son supérieur ou à un objet qu'il est tenu de respecter.

Plusieurs se moquèrent de lui, ainsi que de la croix qu'il saluait ; même, poussés par les bonzes, ils abattirent cette croix et allaient la brûler, lorsqu'ils furent frappés de mort subite ; puis en peu de temps leurs parents et descendants moururent misérablement. C'est ainsi que Dieu vengeait l'outrage fait à la croix de son Fils, conformément à la loi annamite qui punit le régicide, non seulement dans son auteur, mais encore dans sa famille et dans celles de son alliance (1).

(1) V. P. Trương Vĩnh Ký, *op. cit.* T. II, pp. 16-18.— La peine édictée contre le régicide est la peine de mort

La nouvelle de cet événement s'étant répandue dans le royaume, des croix furent dressées de toutes parts et devinrent l'objet de la vénération des habitants. En même temps le roi se faisait apporter la croix qui avait été cause de ces châtiments célestes et la faisait placer dans son palais à côté de la croix, vieille de plusieurs siècles, qu'il y avait découverte (1).

Cependant le Père franciscain, auquel le roi avait écrit, lui avait fait savoir qu'il lui était impossible de venir évangéliser son royaume. Le roi, alors, écrivit à l'évêque de Macao, pour lui demander des missionnaires ; et, afin de montrer combien son

---

dite *des trois familles :* le meurtrier et sa famille paternelle, la famille de sa mère, enfin celle de sa femme, sont frappés par la loi annamite.

(1) Ordoñez de Cevallos, *op. cit.* p. 22-B. Un événement analogue est rapporté à l'année 1583 par le P. Martin-Ignacio de Loyola (Gonzalez de Mendoza, *Histoire du grand et renommé royaume de la Chine, traduit de l'espagnol...* Genève 1606, L. VI, Ch. XX). Mais, comme d'après Diego Aduarte (*Tomo primero de la Historia de la provincia del Santo Rosario de Filipinas, Japon, y China de la sagrada Orden de Predicadores*, Saragosse, 1693, p. 204), un outrage à la croix dans la baie de Tourane fut vers cette époque puni de même, on peut attribuer à ce dernier fait le récit du P. Martin-Ignacio.

peuple était disposé à recevoir la loi de l'Evangile, il raconta, dans sa lettre à cet évêque, l'événement que nous venons de rapporter.

A cette époque, l'évêché de Macao n'était pas encore érigé officiellement ; mais il y avait un évêque résidant à Macao. A la suite des désastres de l'Eglise catholique dans la Haute-Ethiopie (1), le Pape avait ordonné aux deux coadjuteurs du patriarche d'Ethiopie João Nuñez de se rendre à Macao. Le premier, Andrés Oviedo, ne put quitter le bassin de la mer Rouge ; mais le second coadjuteur, Melchior Carneiro, qui avait été sacré évêque de Nicée à Goa et n'avait pas encore quitté cette dernière ville, partit pour Macao : il y parvint en 1569. A la mort d'Andrés Oviedo, il prit le titre de patriarche d'Ethiopie. Melchior Carneiro appartenait à la Compagnie de Jésus.

Cet évêque reçut bien la lettre du roi Lê Anh Tông ; mais il ne put non plus lui envoyer des missionnaires.

Il semble que, en demandant des missionnaires chrétiens, Lê Anh Tông ait été mu par un triple motif : si, d'une part, il souhaitait connaître une

(1) Ou Abyssinie.

religion si nouvelle pour lui, de l'autre il ne devait pas moins désirer entrer en relation avec les courageux et puissants Portugais, espérant trouver en eux des auxiliaires, tant pour vaincre la dynastie usurpatrice des Mạc que pour secouer le joug du maire du palais Trịnh Tòng.

Ce joug, en effet, lui devenait de plus en plus insupportable. C'est pourquoi, à la fin de 1572, il s'enfuyait de la cour. Trịnh Tòng le remplaça aussitôt : le plus jeune fils du roi fugitif, âgé de sept ans seulement, fut couronné sous le nom de Lê Thế Tông. Puis Trịnh Tòng fit poursuivre et assassiner le malheureux roi Lê Anh Tông (janvier 1573) (1).

CHAPITRE IV

Régence de la princesse de Champa

J'ai dit plus haut (2) qu'en 1471 un roi d'Annam, Lê Thánh Tông, avait détruit le royaume de Champa et l'avait partagé en trois principautés distinc-

(1) P. Trương Vĩnh Ký. *op. cit.* T. II, pp. 80-81.
(2) Chapitre II, p. 7.

tes. Seule, celle des trois principautés qui était au sud du cap Varéla, devait subsister jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. La colonisation annamite ne tarda pas à envahir les deux principautés du nord. Des unions eurent lieu entre Annamites et femmes champa (1).

Craignant que les mœurs des colons annamites ne s'en ressentissent ou, plutôt, que les enfants de ces colons ne conservassent la langue et les sentiments de la race maternelle, le successeur de Lê Thánh Tông, Lê Hiến Tông, fit en 1499 une ordonnance interdisant aux Annamites, depuis le roi jusqu'au dernier du peuple, d'épouser des femmes de race champa (2).

Cette ordonnance dut tomber en désuétude quelques années après, sous le second successeur de Lê Hiến Tông, le tyran Oai Mục Dế, alors que l'insurrection annamite, qui le renversa, dut rechercher l'alliance des Champa révoltés (3).

---

(1) A proprement parler, je devrais dire *cham* et non *champa*, Champa étant seulement le nom du royaume ; mais pour plus de clarté, je dirai la race champa, les Champa, au lieu de dire la race cham, les Cham.

(2) P. Trương Vĩnh Ký, *op. et vol. cit.* p. 36.

(3) *Id., op. et vol. cit.* p. 41.

Plus tard, lorsque les restaurateurs de la dynastie Lê eurent à lutter contre les Mạc usurpateurs, ils furent sans doute bien aises de rattacher à leur cause par des mariages les populations guerrières de la race champa.

D'après Ordoñez de Cevallos (1), le roi d'Annam que j'identifie à Lê Anh Tông aurait épousé l'héritière des rois de Champa, la fille du prince dont les Etats comprenaient l'ancienne capitale (2), Chà-Bàn, appelée Champa par certains voyageurs,

---

(1) *Tratado de las relaciones...* p. 20-B ; v. du même *Historia y Viage del Mundo del clerigo agradecido Don Pedro Ordoñez de Zevallos*, 2e édition, Madrid, 1691 : *passim* de p. 143 à p. 256 ; spécialement p. 120, col. 1 : Que por casarse el padre de la Señora Maria con hija del Rey de Champaa y Cecir... — La première édition de l'*Historia y Viage* est de Madrid 1614.

On peut voir à Paris, à la Bibliothèque Mazarine un exemplaire de cette édition de 1614. Un exemplaire de l'édition de 1691 se trouve aussi à Paris, à la Bibliothèque des Cartes et Plans de la Marine.

Quant au *Tratado de los relaciones...*, je ne connais en France que l'exemplaire que je possède. Cet exemplaire, que j'ai acquis en Espagne, a dû appartenir à Colbert ; car en haut de la page du titre sont écrits, en écriture du 17e siècle, les mots « Bibliotheca Colbertina ».

(2) Ordoñez de Cevallos, *Historia y Viage...* éd. de 1691, p. 242 : la princesse Marie dit en parlant de la ville de Champa : « Mi Ciudad Real ».

et Chiêm-Thành (1), c'est-à-dire citadelle des Cham ou Champa, par les Annamites.

Des enfants nés de ce mariage, il n'existait plus, au moment où Ordoñez visita le Tonkin, que la fille aînée et le roi Lê Thế Tông (2), lequel était le plus jeune des fils.

D'après ce que dit Ordoñez, les autres enfants étaient morts de mort naturelle (3) ; mais, en réalité, comme ils avaient suivi leur père, le roi Lê Anh Tông, dans sa fuite (4), le maire du palais Trịnh Tòng avait dû les faire disparaître.

La fille aînée de Lê Anh Tông est appelée Flora (5) par Ordoñez, sans doute parce que son nom anna-

---

(1) Tchan-Tcheng, *aliàs* Tchen-Tching, en prononciation chinoise. — Sur cette capitale, voir *Infrà*, page 56, note 1.

(2) Le roi Lê Thế Tông était bien le fils de cette princesse champa : « Mi madre », dit-il en parlant d'elle, d'après Ordoñez de Cevallos ; V. *Historia y Viage del mundo...* p. 189-A de l'édition de 1691. L'édition de 1691 de ce livre étant celle que je possède, c'est à cette édition que se réfèrent les pages de ce livre auxquelles je renvoie. — Ces pages sont partagées en deux colonnes ; dans mes renvois j'appelle A la première colonne, B la seconde.

(3) *Tratado de las relaciones...*, p. 23-A.

(4) P. Trương Vĩnh Ký, *op. cit.* T. II, p. 81.

(5) Ordoñez de Cevallos, *Tratado de las relaciones...*, p. 25-A.

mite signifiait *la fleur*. Comme, au moment de sa naissance, le prince de Champa, frère de sa mère, venait de mourir sans héritier, elle reçut le jour même, avec le surnom de *Fortunée*, le titre de princesse de Champa (1); ce titre lui donnait assurément certains droits féodaux sur le territoire de l'ancien Champa, droits féodaux analogues probablement à ceux qu'en France, à la même époque, les princes du sang avaient sur leurs apanages.

Nous avons vu que, après la fuite du roi Lê Anh Tông, suivie de son assassinat, le maire du palais Trịnh Tóng avait mis sur le trône Lê Thế Tông, le plus jeune fils de ce malheureux souverain. Le nouveau roi était alors âgé de sept ans, suivant l'histoire annamite (2), de quatre ans, selon Ordoñez de Cevallos (3).

---

(1) *Eod. op.*, p. 23-A ; *Cf.* p. 20-B. — Dans le texte d'Ordoñez de Cevallos, il y a reine de Champa ; mais en annamite, de même qu'en chinois, il existe deux sortes de rois : le roi souverain *vua*, et le roi feudataire *vu'o'ng*, terme que les missionnaires ont quelquefois traduit par le mot latin *regulus*, roitelet. En français, il est plus intelligible de traduire ce terme annamite de *vu'o'ng* par prince, princesse.

(2) P. Trương Vĩnh Ký, *op. cit.* T. II, p. 83.

(3) *Tratado de las relaciones...*, p. 23-A : Tuvo este Tuquin otros hijos y hijas, todos se le murieron hasta el postero, que por su fin y muerte quedo de quatro anos.

D'après le même auteur, pendant la minorité de Lê Thế Tông, la régence fut exercée par la princesse de Champa (1), — naturellement sous la haute surveillance du maire du palais Trịnh Tóng. Sa mère, l'héritière des rois de Champa, vivait encore ; elle ne mourut qu'en 1591. Il semble qu'à certains moments elle dut, comme veuve du roi précédent, jouer (entre les mains du maire du palais, bien entendu) le rôle important que, de nos jours, le conseil suprême du royaume annamite a maintes fois imposé, sous les successeurs de Tự Đức, à la mère de ce roi.

Dans le récit de son voyage (2), Ordoñez de Cevallos nous raconte les nombreuses réformes que la princesse de Champa, la sœur du roi, entreprit comme régente du royaume des Lê. Son esprit était surtout porté aux œuvres de charité et de religion ; elle fonda des hôpitaux, et rendit plus austère la règle des monastères bouddhistes. C'était une âme juste et destinée au christianisme.

Une telle âme devait être préoccupée de connaître

(1) En Annam, « les femmes sont exclues du trône, mais non de la régence ». (E. Luro, le *Pays d'Annam*, Paris, Leroux, 1878, p. 93).

(2) *Historia y Viage del mundo...* pp. 152-154.

la religion des navigateurs portugais, dont la renommée remplissait alors tout l'Extrême-Orient. Aussi, bien qu'elle eût interdit, sous peine de mort, la prédication dans le royaume de toute religion étrangère, elle fit une exception pour le christianisme. Elle exigea seulement que celui qui voudrait se faire chrétien, en obtînt la permission du roi ou d'un mandarin désigné à cet effet dans chaque province (1).

Comme la réputation des missionnaires de la Compagnie de Jésus était parvenue jusqu'à elle, elle ordonna que, s'ils venaient dans le royaume, on ne leur causât aucun ennui, jusqu'à ce que la cour royale eût été avisée de leur arrivée (2).

Bien plus, elle envoyait un ambassadeur à Goa demander des missionnaires. L'archevêque de Goa lui fit répondre de s'adresser à Macao, l'évêque de cette ville étant chargé des missions dans l'Indo-Chine orientale.

Le premier ambassadeur qu'elle envoya à Macao fut arrêté par les Chinois comme espion.

Elle renouvela son ambassade et la confia à un

---

(1) *Ibid.* p. 153, A.
(2) *Ibid.* p. 154, A.

de ses parents (1). Nous verrons plus loin quel en fut le résultat.

CHAPITRE V

Le Père Pedro d'Alfaro, fondateur des couvents franciscains de Manille et de Macao. — Sa mort sur la côte du Champa.

Le P. Pedro d'Alfaro est le fondateur du premier couvent franciscain des Philippines (1578).

Peu de temps après cette fondation, il partait pour la Chine ; à Canton, les Chinois l'arrêtaient. De cette ville, avec une partie de ses compagnons, il se rendait à Macao (15 novembre 1579) (2). Là, il créa un autre couvent de son ordre.

A peu près au moment de son arrivée à Macao, parvenait en cette ville une ambassade annamite,

---

(1) *Tratado de las relaciones...*, pp. 28-B à 29-A.

(2) Fr. Agustin de Tordesillas, *Relacion del Viage que hicimos en China nuestro hermano Fr. Pedro de Alfaro con otros....* publiée dans le périodique *la Palestina*, Rome, janvier-août 1890. Voir p. 497.

dont le but était d'obtenir des missionnaires. Au dire des ambassadeurs, les Annamites désiraient tellement se faire chrétiens que, en quelques endroits, ils avaient déjà le bois tout coupé pour édifier les églises. Cette ambassade était sans doute celle que nous avons vue envoyée à Macao par la princesse de Champa, régente de la dynastie Lê.

L'évêque de Macac, qui, nous l'avons dit plus haut, était le patriarche d'Ethiopie Melchior Carneiro, de la Compagnie de Jésus, offrit au P. Pedro d'Alfaro cette mission dans les pays annamites.

Le P. Pedro d'Alfaro eût bien voulu l'entreprendre, s'il eût eu davantage de compagnons ; mais il n'avait avec lui à Macao que deux autres Pères et un Frère convers : « C'est là, écrivait-il à ses » Frères de Manille, c'est là le trésor que nous cher- » chons tant ; il est en un lieu situé en terre ferme, » où Notre-Seigneur a préparé une grande moisson, » parmi des gens qui sont plus faciles à convertir » que les Chinois, parce que là le démon n'a point » mis autant d'empêchement qu'il l'a fait en Chine ».

Puis, exprimant une idée que nous verrons quelques années plus tard reprise par un autre Franciscain, le P. Martin-Ignacio de Loyola, il montrait que, « le Tonkin étant voisin de la Chine, il serait plus

» facile, par suite de cette proximité, de supprimer, » moyennant la grâce de Dieu, toutes les difficultés » qu'il y avait à faire pénétrer en Chine la prédi- » cation évangélique » (1).

Le P. Pedro d'Alfaro ne devait pas, malgré son désir, aller comme missionnaire dans les pays annamites ; il était trop absorbé par les soins de la fondation du couvent de Macao. Mais Dieu permit que ses cendres reposassent sur un sol devenu aujourd'hui annamite, et alors feudataire de la couronne d'Annam ; je veux dire le Champa.

Espionné, à cause de sa nationalité espagnole, par certains Portugais de Macao, puis décrété d'expulsion par le conseil de cette colonie portugaise, le P. Pedro d'Alfaro s'embarquait en juin 1580 pour Goa, afin d'en appeler de cette injuste décision au vice-roi de l'Inde portugaise. Le navire qui le portait fit naufrage sur les côtes de l'ancien royaume de Champa. Au moment où il toucha sur le bas-fond, marins et passagers se déshabillèrent pour être plus libres de leurs mouvements. Par un sentiment de pudeur et de religion plus fort que la crainte de la mort, le P. Pedro d'Alfaro garda ses

(1) Gonzalez de Mendoza, *op. cit.*, *traduction citée*, p. 286.

vêtements et ne songea qu'à donner des absolutions à ses compagnons de voyage.

Le navire ayant été brisé, il put se retenir à une forte pièce de bois, qui se mit à flotter. Cependant les naufragés cherchaient à s'accrocher à cette même pièce de bois, et le P. Pedro d'Alfaro les aidait à s'y établir. Un nouveau naufragé gagnait-il cette épave, le bon religieux se reculait pour lui faire place. Il en vint tant que le P. Pedro céda sa dernière place, tomba dans la mer et se noya.

Lorsque les naufragés eurent enfin abordé à la côte, ils y trouvèrent le corps inanimé du P. Pedro d'Alfaro, le vêtement en bon ordre, à genoux, les mains jointes, les yeux levés au ciel, dans l'attitude de la prière.

Reconnaissant l'injustice de leurs préventions contre le Franciscain espagnol, les naufragés portugais voulaient ramener son corps à Macao ; mais les indigènes s'étaient rassemblés sur la plage ; et, à la vue du prodige que Dieu faisait éclater en faveur de son serviteur, ils refusèrent de laisser enlever le corps du P. Pedro. Ce fut en vain qu'un Espagnol, natif de Séville, Diego Martin, leur proposa de le leur racheter.

Pendant cette discussion, qui dura toute une jour-

née, le corps du P. Pedro conserva la même attitude, sans aucun affaissement (1).

Les indigènes décidèrent de rendre au corps du P. Pedro d'Alfaro les mêmes honneurs qu'aux personnages les plus considérables de leur nationalité. Ils le brûlèrent et conservèrent ses cendres dans un magnifique tombeau.

C'est ce genre de funérailles qui me permet de déterminer le pays sur la côte duquel le P. Pedro d'Alfaro fit naufrage. Le golfe nommé alors golfe de Cochinchine (aujourd'hui golfe du Tonkin), commençait, d'après les navigateurs de cette époque (2), au moins à l'île de Coulao Cham. Or, ni les Annamites ni les Chinois ne brûlaient leurs morts ; seuls les Champa, race d'origine indienne, usaient de la crémation dans leurs obsèques. D'autre part, à cette époque, la province champa de Quảng-Nam venait de perdre sa demi-indépendance, et ses chefs indi-

(1) Fr. Juan Francisco de San Antonio, *Chronicas de la Apostolica Provincia de S. Gregorio de Religiosos Descalzos de N. S. P. Francisco en las Islas Philipinas, China, Japon, ec.*, Sampaloc près Manille, 1738, Parte I, L. II, Cap. XXIV, n°s 288-293 (pp. 417-421).— *Cf.* Fr. Iacinto de Deos, *Vergel de plantas...* pp. 124-125.

(2) João de Barros, *A Asia*, Dec. III, P. II, Liv. VIII, Cap. VI ; et Mendez Pinto, *Peregrinação*, Chap. 220.

gènes avaient été remplacés par un gouverneur annamite (1). C'est donc probablement sur la côte de la province actuellement appelée Bình-Định et près de l'ancienne capitale du Champa, que le P. Pedro d'Alfaro termina sa sainte vie. Il succédait ainsi, par son tombeau, à cet autre Franciscain, le B. Odorico de Pordenone, qui au XIVe siècle, nous l'avons vu plus haut, visita le royaume de Champa.

CHAPITRE VI

Le Père Giovani-Battista da Pesaro, fondateur à Macao d'un alumnat de catéchistes originaires de divers pays de l'Extrême-Orient.

Le P. Pedro d'Alfaro, en quittant Macao, avait laissé à la tête du couvent un de ses compagnons, le P. Giovani-Battista da Pesaro. Ce Père était italien ; il appartenait à la branche des Conventuels

(1) P. Trương Vĩnh Ký, *cours d'histoire annamite*, T. II, p. 81.

Réformés, et avait été le condisciple et l'ami du Franciscain Conventuel qui devait être le Pape Sixte-Quint.

La jalousie portugaise, qui avait poursuivi le P. Pedro d'Alfaro à cause de son origine espagnole, ne laissa pas de susciter au P. da Pesaro (1) de continuelles vexations, parce qu'il venait de territoires italiens soumis à la couronne d'Espagne.

En mars 1580, il était exilé à Malacca. Son exil fut profitable ; il y fonda le couvent franciscain de la Madre-de-Deos de la Bocca-China.

Mais peu après parvint à Malacca la nouvelle de l'avènement au trône de Portugal du roi d'Espagne Philippe II. Le P. da Pesaro revint alors à Macao : il y était en mai 1581 (2).

---

(1) Je dis par abréviation le P. da Pesaro. — Pesaro était le lieu d'origine de ce religieux, et, pour lui, comme cela se fait ordinairement dans beaucoup d'ordres, le nom de son lieu d'origine avait remplacé son nom de famille.

(2) Suivant le *Vergel de Plantas* de Fr. Iacinto de Deos (*op. cit. sup.*), v. p. 271, le P. da Pesaro serait rentré directement en Europe. C'est contredit par un auteur contemporain, Fr. Francisco de Montilla (*Historia de la propagacion de la Fe en Filippinas, Japon, Cochinchina, y Siam*, manuscrit existant à Manille, cap. 26, fol. 64, que cite *la Chronica de la Santa Provincia de San Joseph de religiosos descalzos, segunda parte*, por Fr. Marcos de Santa

A son couvent il joignit un collège où devaient être élevés dans la foi chrétienne des jeunes gens des nations voisines, Chinois, Japonais, Champa, etc. Ces élèves portaient, à la manière des *Dounés*, le vêtement de bure des Franciscains. Rentrés dans leurs pays respectifs, ces jeunes chrétiens devaient répandre autour d'eux la semence évangélique et préparer la voie aux futurs missionnaires. Nous verrons plus loin quel fut, pour les pays annamites, le résultat de cette institution.

Le P. da Pesaro ne s'en tint pas à cette fondation apostolique. Voulant, en outre, frapper les regards des païens, il peignit ou fit peindre plusieurs tableaux représentant le jugement dernier. Chacun de ces tableaux était accompagné d'une légende dans les différentes langues de l'Extrême-Orient : « Que ceux » qui désirent se sauver, était-il écrit, et éviter les

---

Rosa, o Alcala. Madrid, 1738, p. 44. C'est encore contredit par le P. da Pesaro lui-même : voir le résumé de son voyage publié par le T. R. P. Marcellino da Civezza, *Saggio di Bibliografia geografica, storica, etnografica Sanfrancescana*, Prato, 1879, p. 457, et son *Viaggio dell' Indie*, manuscrit de la Bibliothèque royale de l'Ajuda à Lisbonne, que j'ai fait copier. Ce manuscrit est lui-même la copie du manuscrit du Vatican n° 5565.

» tourments de l'enfer, se convertissent à la foi de » Jésus-Christ ! »

Ces tableaux du jugement dernier, le P. da Pesaro les envoya dans les pays voisins de Macao. Il en envoya un notamment au roi du Tonkin (1).

Ce dernier fait a une ressemblance singulière avec celui que j'ai raconté au chapitre III de cet écrit (p. 21). D'après Ordoñez de Cevallos, ce serait le roi du Tonkin, père de la princesse de Champa, qui aurait reçu d'un Franciscain l'envoi d'un tableau du jugement dernier. Mais ce roi était mort lorsque le P. da Pesaro vint en Chine ; et, pour me conformer au récit d'Ordoñez de Cevallos, j'ai dû supposer que ce tableau avait été envoyé au roi Lê Anh Tông par un missionnaire franciscain des îles de la Sonde (2).

---

(1) *Chronica de la santa provincia de San Joseph*, II[a] *parte*, pag. 44 cit. Cf. Gonzalez de Mendoza, *op. cit.*, *traduction cit.* p. 361.

(2) Le livre d'Ordoñez de Cevallos, le *Tratado de las relaciones*, etc... est un livre écrit fort confusément, trente-cinq ans après que son auteur eut quitté le Tonkin : et s'il ne l'a pas rédigé comme l'*Historia y Viage del mundo*, d'après des notes écrites à l'époque de son séjour au Tonkin, il est fort possible que sa mémoire ait confondu cer-

Mais il est fort probable que ce tableau du P. da Pesaro parvint, non à la cour des Lê, la dynastie légitime, qui était alors dans le Thanh-Hoá, mais à celle des Mạc, la dynastie usurpatrice, qui occupait la capitale du Tonkin, Thăng-Long (aujourd'hui Hà-Nội). C'est ce que je supposerai, avec d'autant plus de raison, que les communications de Macao avec le Nord du Tonkin étaient beaucoup plus faciles qu'avec le Sud du même pays.

Le P. Gonzalez de Mendoza, qui rapporte le même fait d'après le Père franciscain Martin-Ignacio de Loyola, admet que le roi principal du Tonkin, à qui ce tableau du jugement dernier fut envoyé par un Franciscain de Macao, régnait sur le Nord du Tonkin (1).

taines personnalités. Toutefois, comme il dit (f° 4-B) tenir ses renseignements du page de la princesse de Champa, lequel lui servait d'interprète, on peut ajouter une certaine créance à ce qu'il rapporte, tout en l'interprétant d'après les données de l'histoire annamite. D'autant plus qu'il est fort possible que deux Franciscains aient, chacun à des époques différentes, envoyé au Tonkin un tableau du jugement dernier.

(1) *Op. et trad. cit.* pp. 360-361.

Or, en 1581, la dynastie qui occupait le Nord du Tonkin était la dynastie Mạc, et son roi s'appelait Mạc Mậu Hiệp.

En envoyant ce tableau du jugement dernier au roi Mạc Mậu Hiệp, le P. da Pesaro lui mandait qu'il avait un grand désir de s'acheminer vers son royaume, avec quelques siens confrères, pour y prêcher l'Evangile.

Mạc Mậu Hiệp fut ravi du présent, ainsi que de la missive du religieux. Comme à cette époque les troupes des Lê, aguerries par une succession de combats, devenaient plus menaçantes, il eût été sans doute heureux d'attirer dans son parti les Portugais ; et, dans ce but, de même que les Lê, ses rivaux, il ne voyait pas de meilleur moyen que de favoriser dans son royaume l'établissement de leur religion.

Il répondit au P. da Pesaro qu'il recevrait avec plaisir les missionnaires chrétiens et leur ferait bâtir une maison près de son palais. Malheureusement le Père ne put pas profiter de cette bonne volonté ; il avait trop peu de religieux disponibles.

Mais lui-même ne devait pas tarder à quitter Macao. En 1583, accompagnant le P. Martin-Ignacio de Loyola, il revenait à Malacca, et de là par

l'Inde et le Cap de Bonne-Espérance, rentrait en Espagne (1).

Il termina ses jours en Italie, fondant plusieurs couvents de Franciscains Conventuels Réformés, couvents dont il voulait faire une pépinière de missionnaires pour l'Extrême-Orient. Il mourut à Naples, au couvent de Sainte-Lucie (2).

CHAPITRE VII

La mission du Père Diego d'Oropesa et de ses compagnons dans le Delta du Tonkin

Ne voyant pas venir le P. da Pesaro, le roi Mạc Mậu Hiệp avait envoyé missives sur missives à l'évêque de Macao.

L'évêque faisait toujours réponse à ses lettres,

---

(1) *Viaggo dell' Indie*, manuscrit déjà cité du P. da Pesaro, ffº 259-265.

(2) *Chronica de la Santa Provincia de San Joseph*, P. II déjà citée pp. 75-76, P. I par le P. Juan de Santa-Maria, Madrid 1615, p. 486.

lui promettant les religieux qu'il demandait. Mais, comme il ne pouvait accomplir sa promesse, le roi en eut beaucoup de ressentiment et se plaignit de lui à des Portugais : « Votre évêque de Macao, leur » dit-il, n'est pas un homme de parole : je lui ai, » par quatre missives, demandé des religieux pour » prêcher l'Evangile ; il m'a promis de me les en- » voyer, et néanmoins il n'a pas tenu sa promes- » se » (1).

Cependant l'évêque de Macao, manquant de missionnaires, avait fait part aux communautés de Manille des désirs du roi du Tonkin. C'était au commencement de 1583 (2) ; le couvent franciscain de Saint-Grégoire à Manille venant de recevoir un renfort de religieux, le gardien de ce couvent, le P. Pablo de Jésus, se décida à envoyer une mission au Tonkin.

(1) Gonzalez de Mendoza, *op. et trad. cit.* p. 361.

(2) La date de la mission du P. Diego d'Oropesa serait : 1581 d'après Marcello de Ribadeneyra, auteur cité plus loin ; 1582 d'après *la Chronica de la Provincia de S. Joseph*, P. II, p. 64. En admettant 1583 pour cette date, j'ai suivi *las Chronicas de la Provincia de S. Gregorio*. Cette date de 1583 me semble être la vraie ; car, antérieurement à 1583, quelques-uns des membres de l'expédition apostolique du P. Diego d'Oropesa n'étaient pas encore aux Philippines.

Une circonstance providentielle facilita cette pieuse entreprise. Un des plus riches et des plus puissants citoyens de la ville de Manille, Manuel de Santiago (1), venait de renoncer au monde et avait résolu de consacrer tous ses biens aux bonnes œuvres. Ayant ouï parler de la future mission du Tonkin, il attribua à cette sainte expédition la plus grande partie de sa fortune. Il n'y mit qu'une condition, c'est qu'il accompagnerait la mission en qualité de novice, et serait admis dans l'ordre de saint François, même au cours de cette entreprise apostolique.

Un bâtiment fut donc équipé par ses soins. D'après les chroniques franciscaines, il semble qu'équipage et passagers aient tous appartenu à l'ordre séraphique. La mission comprenait quatre prêtres ou Pères : Fr. Diego d'Oropesa ou de saint Joseph (il était le commissaire, c'est-à-dire le chef de la mission), Fr. Bartholomé Ruiz, Fr. Pedro Ortiz et Fr. Francisco de Montilla. Il y avait, en outre, quatre Frères laïcs : le novice Manuel de Santiago déjà nommé, Fr. Diego Ximenez, Fr. Francisco Villorino (2) et le pilote Fr. Christoval Gomez.

(1) *Chronicas de la Provincia de S. Gregorio*, T. I, n° 228.
(2) *Alias* Vellorino.

Les ouvrages d'après lesquels j'écris le récit de cette mission sont :

1° *La Chronica de la Provincia de San Joseph de los Descalzos de la Orden de los Menores de nuestro Seraphico Padre S. Francisco*, par le P. Juan de Santa Maria, Madrid, 1615 ; Parte Iª Liv. II. Ch. XXXIV. Ce chapitre doit avoir été rédigé d'après les souvenirs du P. Francisco de Montilla, l'un des membres de la mission, qui, à son retour d'Extrême-Orient, habita assez longtemps les couvents de la province de Saint-Joseph en Espagne (1) ;

2° *L'Historia de las Islas del Archipielago y reynos de la Gran China, Tartaria, Cuchinchina, Malaca, Siam, Camboya, y Japon y de lo sucedido en ellas a los religiosos descalzos de la Orden de San Francisco*, par le P. Marcello de Ribadeneyra, Barcelone, 1601, chap. XVI. — Le P. Marcello de Ribadeneyra a dû écrire ce chapitre d'après le récit d'un des membres de cette première mission tonkinoise, le P. Bartholomé Ruiz, qu'il connut au Japon :

3° *Las Chronicas de la Apostolica Provincia de S. Gregorio de Religiosos Descalzos de N. P. S. Francisco en las Islas Philipinas, China, Japon*, etc....

---

(1) V. même chronique, même Partie 1re, p. 626, col. 1.

par le P. Juan Francisco de S. Antonio, Sampaloc près Manille, 1738, Parte I, Lib. III, Cap. 18 et 19;

4° Le § I de *la Breve Relacion y exactas noticias de los extragos hacaecidos en nuestras Seraphicas missiones*... du P. Julian de Nuestra Señora del Pilar, publié dans la *Palestina* (Rome, n° de décembre 1890).

Ces deux derniers auteurs, qui ont écrit à Manille, ont suivi les données de *la Chronica de la santa y apostolica Provincia de San Gregorio en las Filipinas desde su fundacion en el año del* 1577 *hasta el de* 1644, ouvrage manuscrit en vingt-un volumes du P. Antonio de la Llave. Pour écrire le récit de cette première mission tonkinoise, le P. Antonio de la Llave a certainement eu les notes ou les souvenirs des religieux qui revinrent du Tonkin aux Philippines, parmi lesquels il faut notamment citer le commissaire de cette mission, le P. Diego d'Oropesa ; car il arriva à Manille en 1590 et y prit l'habit franciscain en 1591, avant que le P. Diego d'Oropesa ne quittât les Philippines.

D'après le récit des deux premiers ouvrages, l'accueil fait aux missionnaires aurait été bien moins favorable que ne le disent les deux autres auteurs. Empruntant aux uns et aux autres récits, je cher-

cherai à les concilier et à les corriger par la critique.

C'est le 1er mai 1583 que mit à la voile le bâtiment qui portait les huit religieux. Au bout de quelques jours, il était en vue des côtes du Tonkin, — en vue d'une île de ce royaume, dit le chroniqueur de la province de Saint-Joseph, qui a suivi les notes du P. Francisco de Montilla (1). D'après certaines circonstances du récit, le point où les missionnaires débarquèrent me semble devoir être dans les environs de la ville mandarinale actuelle de Quảng-Yên.

Les habitants de la côte tonkinoise, à la vue de ce navire d'une forme nouvelle pour eux, furent fort effrayés, et, croyant avoir affaire à des pirates, coururent aux armes.

Pour les rassurer, les religieux les appelaient par signes du bord de leur navire. Plusieurs indigènes y montèrent donc et par signes les engagèrent très affablement à descendre à terre.

Le P. Francisco de Montilla et le Frère Villorino furent envoyés à terre en reconnaissance. Les indigènes les conduisirent au mandarin dont dépendait leur village. Ce mandarin les accueillit avec un con-

(1) P. 608, col 1.

tentement extrême ; il les fit asseoir près de lui sur une natte de Chine et leur parla longuement.

Malheureusement, il n'y avait pas d'interprète, comme les Portugais l'avaient fait espérer ; aussi le P. de Montilla ne put comprendre le mandarin, et il ne put lui exprimer les intentions apostoliques qui l'animaient, lui et ses compagnons. Mais, tirant de sa poitrine son crucifix, il le lui montra et lui indiqua par signes qu'il était le symbole de sa religion, « la religion du vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre » (1).

Le mandarin lui offrit à manger et lui fit apporter une poule et du riz ; mais il refusa et fit comprendre par signes qu'il ne mangeait pas de viande. On lui apporta alors du poisson : lui et son compagnon en mangèrent.

Le mandarin lui commanda, toujours par signes, de faire approcher davantage le navire et de le faire entrer dans le port.

Les missionnaires y consentirent. Aussitôt le navire fut envahi par des satellites qui prirent note de tout ce qu'il y avait dans le navire. N'y trouvant

(1) *Chronica de la Provincia de San Joseph*, Parte I, p. 608, col. 2.

rien de précieux, ils ne purent retenir leur mépris pour des hommes aussi pauvres, et ils le leur témoignèrent sans retard en les accablant de mauvais traitements.

Les satellites tonkinois les avaient entraînés à terre et leur avaient assigné pour logement une maison en bambou et en chaume de riz, une paillotte, comme on dit actuellement en Indo-Chine.

Pendant qu'on les débarquait, les Franciscains avaient, par signes, demandé aux satellites de les mener au roi du pays (1). Les satellites comprirent qu'ils voulaient aller au temple offrir un sacrifice aux dieux du pays. Ils les conduisirent donc à un endroit situé à une demi-lieue du point de débarquement. Là était une maison qui servait de temple ; on y offrait des sacrifices sur un autel en terre, lequel n'avait ni statue, ni idole quelconque. En entrant dans ce lieu, les indigènes se prosternèrent et firent signe aux Franciscains de faire de même. Eux, au contraire, afin de montrer leur mépris pour ce sanctuaire du paganisme, en frappèrent plusieurs fois l'autel.

Les indigènes ne furent nullement choqués de

(1) *Ibid.*

ce religieux dédain ; même cherchèrent-ils à entretenir agréablement les Franciscains jusqu'au moment où la marée leur permettrait de retourner à leur navire. Dans ce but, ils firent venir deux jeunes femmes belles et fort dégagées ; mais les Franciscains chassèrent ces femmes hors de leur présence, ce qui étonna bien plus les indigènes que leur mépris pour leur temple.

La marée étant montée, les religieux retournèrent à leur bâtiment.

Le lendemain, le mandarin voulut donner en leur honneur une grande fête païenne, avec danses et banquet (1). Devant un autel, une génisse était attachée à un pieu, et auprès il y avait deux grands coutelas pour l'égorger. Le mandarin fit appeler les religieux pour assister à cette cérémonie.

Lorsqu'ils furent arrivés, il leur sembla que ce qu'ils venaient de voir sacrifier était, non une génisse, mais bien un homme. Pensant que les indigènes vont de même les sacrifier à leurs idoles, ils se mettent à se préparer ouvertement à la mort, se confessant les uns les autres et prenant à la main

(1) D'après Fr. Marcello de Ribadeneyra, *Historia de las Islas*, etc... pp. 155-156.

leurs crucifix et leurs autres images de piété, heureux qu'ils étaient de donner leur vie en témoignage de leur foi.

Le mandarin vit bien que les religieux avaient saisi à rebours le sens de la fête qu'il avait voulu donner en leur honneur. Il commande donc de les ramener tout de suite à leur navire. La fête n'en continua pas moins en leur absence, pendant tout le reste du jour et pendant toute la nuit.

La nuit suivante, pendant que les religieux étaient en prières, le mandarin envoya ses satellites cerner le navire. Ceux-ci commencèrent par une décharge de mousqueterie, telle que ce fut miracle qu'aucun religieux n'eût été atteint. Puis, ils envahirent le pont du bâtiment, rouèrent de coups les religieux et, afin de leur ôter la facilité de s'en aller, enlevèrent le timon et la voile principale de leur navire.

Après ce bel exploit, le mandarin permit à tous ses administrés d'aller au navire des étrangers y prendre ce qui serait à leur convenance. Pendant vingt jours, suivant Ribadeneyra, pendant deux mois, selon la *Chronica de la provincia de San Joseph*, ce ne fut que pillages et vexations sans nombre pour ces malheureux missionnaires; et, lorsqu'ils réclamaient la permission de s'établir dans le pays,

il leur était répondu par une fin de non-recevoir. Le mandarin avait toutefois envoyé à la cour un messager pour informer le roi de l'arrivée de ces étrangers.

D'après le récit des chroniqueurs franciscains de Manille, le mandarin aurait, au contraire, témoigné une extrême bienveillance à ces missionnaires : peu après leur débarquement, ils auraient célébré le saint sacrifice de la messe avec une grande solennité ; le commissaire, le P. Diego d'Oropesa, était le célébrant, les autres religieux faisaient l'office, qui de diacre et de sous-diacre, qui de chantres ; le mandarin, sa famille et de nombreux indigènes auraient assisté, recueillis, à cette cérémonie si nouvelle pour eux.

Néanmoins, dans le récit des chroniqueurs de Manille, on retrouve quelque trace, mais atténuée, des vexations rapportées par Marcello de Ribadeneyra et la *Chronica de la provincia de San Joseph.* Pour faire concorder ces récits si différents, il faut supposer que les religieux avaient fini par dompter, à force de patience, la cupidité et l'insolence du mandarin et de ses administrés.

Cependant un envoyé du roi arriva au port, avec une escadre de cinq galères. C'est à tort que la *Chro-*

nica de la provincia de San Joseph prend cet envoyé royal (*kinh-lược* en annamite) pour le roi lui-même. — Ce grand mandarin fit rendre aux religieux le timon et la grande voile de leur navire. Les satellites n'accomplirent cette restitution qu'en rechignant ; aussi la firent-ils payer aux religieux par de nouveaux coups et par le vol d'une autre voile moins importante.

D'après les chroniqueurs de Manille, les religieux auraient été appelés à la cour, laquelle, disent-ils, n'était distante que de six lieues. — Par cette expression, il faut comprendre que l'embouchure du fleuve conduisant à la cour n'était distante que de six lieues du point où les religieux avaient débarqué ; ce qui répond assez bien à la distance séparant de Quảng-Yên l'estuaire appelé Cửa Câm, duquel on peut, par voie fluviale, remonter à la capitale appelée aujourd'hui Hà-Nội et alors Thang-Long.

Après avoir, avec beaucoup de difficultés, levé l'ancre, les religieux mirent à la voile pour gagner l'embouchure du Cửa Câm ; mais, au sortir du port, un ouragan les saisit et les entraîna vers la côte de l'île chinoise de Hải-Nan. Leur navire désemparé échoua ; ils furent arrêtés comme pirates, conduits

à pied, avec force mauvais traitements, au chef-lieu de cette île.

Là, un Chinois, qui avait vu des prêtres européens à Macao, témoigna en leur faveur. Le préfet de Hải-Nan les envoya à Canton. En cette ville, ils eurent encore en leur faveur le témoignage de la mission des Pères Jésuites, présidée par le P. Matteo Ricci, qui, entrée en Chine pour la première fois en août 1582, était revenue de nouveau à Canton en septembre 1583 (1).

Délivrés de prison vers le 10 septembre 1583, ils se rendirent à Macao, au couvent de l'ordre de saint François, pour s'y préparer à de nouveaux travaux apostoliques (17 septembre 1583) (2).

---

(1) J'insiste sur ces dates pour montrer la concordance du récit du P. Trigault, de la Compagnie de Jésus, l'historien de la mission du P. Ricci, avec le récit de la fin de la première mission franciscaine au Tonkin : concordance que n'a pas saisie l'auteur de *las Chronicas de la Provincia de San Gregorio.*

(2) Le chef de la première mission au Tonkin, le P. Diego d'Oropesa, mourut en mer, vers 1591 ou 1592, pendant la traversée du Pacifique, comme il rentrait en Espagne par la voie du Mexique. V. *Chronica de la Provincia de San Joseph,* Parte II, p. 73, col. 1.

CHAPITRE VIII

La mission du Père Bartholomé Ruiz dans le Delta du Tonkin

Arrivé à Macao, le P. Diego d'Oropesa se disposait à repartir, avec ses compagnons, pour sa chère mission du Tonkin ; mais, sur les conseils du P. Agustin de Tordesillas, gardien du couvent franciscain de Macao, il détacha pour le royaume de Siam deux religieux, le P. Francisco de Montilla et le Fr. Diego Ximenez ; ils s'y rendirent avec un religieux du couvent de Macao, le P. Geronymo de Aguilar.

Au moment où, avec ses cinq autres religieux, il allait retourner au Tonkin, l'ordre lui vint de Manille de rentrer avec eux aux Philippines.

Ce n'est que l'année suivante que la mission du Tonkin fut reprise. Le gardien du couvent de Manille, Fr. Juan de Plasencia, ne put y envoyer que deux religieux, le P. Bartholomé Ruiz, qui avait fait partie

de la première expédition, et un autre religieux nouvellement reçu dans l'ordre (1).

Le P. Ruiz était natif de Cabra, près de Cordoue, en Andalousie. Venu au Mexique comme colon, il y avait trouvé la vocation religieuse, et, étant entré dans l'ordre de saint François, il avait d'abord travaillé à la conversion des indigènes mexicains. Il avait quitté le Mexique pour les Philippines, lors de la fondation du premier couvent franciscain de Manille, et avait accompagné en Chine en 1579 le P. Pedro d'Alfaro. Rentré à Manille, il avait fait partie de la première mission tonkinoise et en avait subi toutes les aventures, que nous avons racontées dans le chapitre précédent.

Au moment où il fut chargé de la seconde mission tonkinoise, le P. Ruiz était âgé de soixante-un ans (2).

---

(1) D'après le *Vergel de Plantas* (p. 265), qui l'appelle Rodriguez (car Ruiz et Rodriguez sont deux noms ayant le même sens, à savoir celui de *fils de Rodrigue*), le P. Ruiz aurait eu deux compagnons ; mais Fr. Marcello de Ribadeneyra (*Historia de las Islas...*), qui écrit d'après les souvenirs du P. Ruiz lui-même, dit qu'il n'avait qu'un seul compagnon.

(2) Il avait soixante-dix ans en 1593 (v. Marcello de Ribadeneyra, *op. cit.* p. 573), au moment où il partit pour le Japon avec saint Pierre-Baptiste.

Au commencement de 1584, il s'embarquait avec son compagnon sur un navire portugais, qui faisait voile pour le Tonkin.

Les ennuis que le manque d'interprète avait causés à la précédente mission, le P. Ruiz chercha à les éviter ; il emmenait comme interprète une femme chrétienne, probablement une Annamite qui avait dû être convertie à Macao.

Le P. Ruiz, aussi bien que la précédente mission, aborda dans le Delta du Tonkin, alors soumis à la dynastie usurpatrice des Mạc. Ce n'est point, en effet, dans le royaume des Lê qu'eurent lieu les tentatives d'évangélisation, tant du P. Diego d'Oropesa et de ses compagnons que du P. Ruiz ; sinon, Ordoñez de Cevallos, qui, six ans plus tard, parcourut toutes les côtes soumises aux Lê depuis le Thanh-Hoá jusqu'au sud du Champa, aurait assurément entendu parler de leur prédication.

Au reste, certaine qualification, que Marcello de Ribadeneyra donna, d'après les souvenirs du P. Ruiz, au roi du Tonkin qui accueillit ce missionnaire, ne peut absolument s'appliquer qu'au roi de la dynastie Mạc régnant en 1584 : on disait, écrit cet auteur, que c'était un

tyran (1). C'est ce que l'histoire annamite dit également de Mạc Mậu Hiệp (2).

Mais nous verrons plus loin que, si Mạc Mậu Hiệp fut un tyran pour son peuple, il se montra fort tolérant en matière de religion envers le P. Ruiz. Dans la présence de missionnaires chrétiens en ses Etats, il voyait un moyen de s'enrichir, les négociants portugais se sentant de préférence engagés à commercer avec les pays où ils étaient assurés de trouver toute facilité de remplir leurs devoirs religieux.

Le P. Ruiz remonta jusqu'à la capitale. Reçu par le roi, il lui expliqua comment la précédente mission, surprise par un ouragan, n'avait pu se rendre à son invitation.

L'accueil du roi fut des plus bienveillants ; il autorisa le P. Ruiz et son compagnon à s'établir dans ses Etats. Aussitôt les marchands portugais de lui construire une maison en bois, dans laquelle fut ménagée une petite chapelle pour les offices religieux.

Après avoir terminé ses affaires, le capitaine du

(1) Marcello de Ribadeneyra, *op. cit.* p. 158.
(2) Cf. P. Trương Vĩnh Ký, *op. cit.* T. II, pp. 86-87.

navire portugais quitta le Tonkin, et le jeune Père franciscain, qui avait accompagné le P. Ruiz, s'embarqua avec lui, pour retourner à Manille.

Quel fut le motif de ce départ ? Le découragement, assurent les auteurs qui ont suivi les chroniques des couvents de Manille. Au contraire, ceux qui ont écrit d'après les souvenirs du P. Ruiz lui-même, Fr. Marcello de Ribadeneyra et Fr. Fernando da Soledade, dans son *Histoire séraphique du Portugal* (1), disent que ce jeune Père revint à Manille pour donner avis des bonnes dispositions du roi du Tonkin et demander de nouveaux ouvriers apostoliques. C'est ainsi que, un siècle plus tard, le P. Nicolas de San Joseph devait, dans un but analogue, laisser au Tonkin le P. Juan Simon et revenir sur son ordre à Manille.

Resté seul, le P. Ruiz devint l'hôte d'un mandarin. Ce mandarin le traitait avec un grand respect ; car c'était pour jouir de sa conversation qu'il l'avait reçu dans sa maison.

Les rapports du P. Ruiz avec le roi ne manquaient

---

(1) *Historia serafica cronologica da Ordem de S. Francisco na provincia de Portugal*, Tomo III, por Fr. Fernando da Soledade. Lisbonne, 1705, p. 581.

pas de familiarité. Un jour qu'il était dans le besoin, il alla lui demander l'aumône. Le roi lui fit bon accueil et commanda qu'on lui donnât.

La reine se trouvait là en ce moment : le vêtement de cet étranger, qui semblait originaire d'un pays lointain, excita son étonnement et sa curiosité. Elle fit venir la femme qui servait d'interprète au Père et lui demanda quel était cet étranger.

Cette femme dit qu'il était religieux et indiqua quel était son but. Malheureusement, comme cette femme manquait d'expressions propres pour expliquer les vérités évangéliques, le Père ne put, aussi bien qu'il l'eût voulu, exposer au roi et à la reine les beautés de la loi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Son manque de connaissance de la langue annamite le réduisit à ses pieux désirs (1).

J'ai parlé de la tolérance du roi à l'égard du P. Ruiz. Non moins que son peuple, ce roi montrait une véritable indifférence à l'égard des idoles. Le P. Ruiz, étant une fois entré dans une pagode pendant une fête païenne, fut entraîné par sa ferveur à renverser l'idole et à la fouler aux pieds avec mépris. Or, le peuple ne lui fit aucun mal ; quelques-

---

(1) Marcello de Ribadeneyra *op. cit.* p. 159.

uns seulement l'accusèrent devant le roi. Il répondit alors que cette idole était l'œuvre de la main des hommes et qu'elle ne devait pas être adorée, l'adoration étant réservée au Seigneur du ciel et de la terre. Le roi admit ses raisons (1). Maintes fois, lit-on dans l'*Histoire séraphique du Portugal* (2), le P. Ruiz renouvela ces outrages aux idoles, et toujours avec la même indifférence des Tonkinois.

Cette indifférence faisait le désespoir du P. Ruiz : « S'ils sentent si peu les affronts faits à ce qu'ils » considèrent comme des dieux, quelle idée, se » disait-il, peuvent-ils se faire de la divinité ? » La vérité était, ajoute l'auteur de l'*Histoire séraphique du Portugal*, que le principal dieu de ces païens était seulement l'intérêt.

Le P. Ruiz, en effet, eût opéré parmi eux d'assez nombreuses conversions, s'ils n'eussent craint de déplaire au roi. Il s'adressait, non seulement au peuple, mais encore à la classe élevée ; il ne perdait aucune occasion d'enseigner les vérités chrétiennes.

Un de ses principaux moyens de prédication était les images. Ainsi, dans la chambre qu'il occupait,

(1) *Id., op. cit.*, p. 158.
(2) Tome III déjà cit., p. 582, col. 1.

il avait un tableau de saint François d'Assise embrassant les pieds du crucifix qu'il tenait à la main. Ceux qui venaient le voir regardaient avec étonnement ce tableau, et, n'en comprenant pas le sujet, lui demandaient des explications. Ces questions lui donnaient l'occasion de leur enseigner les mystères de notre foi.

Continuant les traditions du P. da Pesaro et du Franciscain qui avait écrit au roi Lê Anh Tông, il avait avec lui un tableau du jugement dernier. Sur ce tableau, il montrait aux païens la gloire et la félicité des bons, la condamnation et les souffrances des méchants : la vue des démons sortant des bouches de l'enfer pour y entraîner les damnés était un véritable sujet d'effroi pour ses auditeurs. Ils écoutaient alors avec attention son enseignement.

Voyant l'effet produit par ce tableau du jugement dernier et voulant ébranler toute la population de la capitale, il le porta sur la place publique, et là, devant une foule innombrable, il se mit à expliquer le sujet de ce tableau et à en déduire un exposé général de la doctrine chrétienne, cherchant également à les détourner du culte des idoles.

Les bonzes ne pouvaient sans protestation laisser battre en brêche la religion qu'ils professaient. Pen-

dant que le P. Ruiz parlait sur la place publique, ils sortirent processionnellement de leur pagode et firent, également sur la place publique, plusieurs cérémonies païennes.

A cette manifestation platonique ne se borna point la jalousie des ennemis que le P. Ruiz s'était créés par sa prédication. Une sécheresse persistante menaçait d'anéantir toutes les récoltes. Les idoles consultées rendirent leur oracle : « La présence du » religieux étranger était la cause de ce désastre » (1). Aussitôt une émeute de se former et de se rendre à la demeure du Père, lui intimant l'ordre de quitter le pays, sinon il serait mis à mort. Le Père les calma et leur promit de prier le vrai Dieu de faire pleuvoir. Alors, levant une croix au ciel, il pria Dieu avec ferveur, lui demandant que, pour l'honneur de son saint nom, il montrât à ces idolâtres l'inanité du pouvoir et des promesses des démons. Dieu écouta son serviteur et sur le champ la pluie tomba en abondance. L'émeute se dispersa, mais sans reconnaître malheureusement la puissance du vrai Dieu.

(1) Consultados os Idolos, derão oraculos, que Frey Bartholomeo era a causa de dano universal, em quanto o nam tirassem da terra, nam seria agua... (*Vergel de Plantas*... p. 265).

La pluie continua à tomber tous les jours suivants; sa persistance allait être aussi fatale aux récoltes que la sécheresse précédente. Le P. Ruiz en fut encore rendu responsable; menacé de mort s'il ne faisait cesser la pluie, il se mit de nouveau en prières, versant d'abondantes larmes; aussitôt le beau temps revint.

L'auteur de la *Chronica de la Provincia de San Joseph* (1) raconte encore d'autres miracles du P. Ruiz. On lui amenait des malades pour qu'il les guérît : il disait sur eux des Evangiles et d'autres prières, et faisait sur eux le signe de la croix. Quelques-uns guérissaient tout de suite; aux autres le P. Ruiz disait que, s'ils croyaient au vrai Dieu et se faisaient chrétiens, ils seraient guéris de toutes leurs infirmités corporelles et spirituelles. Mais, comme l'interprète ne savait pas bien traduire la parole du Père, ces malades ne cessaient de réclamer de lui leur guérison, déclarant qu'ils ne s'en iraient point qu'ils ne fussent guéris. Le P. Ruiz se remettait alors en prières, et Dieu l'exauçait (2).

---

(1) Tome Ier, p. 629, col. 1.

(2) *Ibid.*, cf. *Chronicas de la Provincia de San Gregorio*, T. II, pp. 36 et s.

Malheureusement ces miracles ne servaient pas toujours à la propagation du christianisme ; car les indigènes les attribuaient à la vertu propre du P. Ruiz et le considéraient comme un dieu, ainsi qu'il advint autrefois à saint Paul et à saint Barnabé. Ce que voyant, le P. Ruiz s'efforçait de les détromper.

Ce n'étaient pas les seules épreuves que le démon suscitait au P. Ruiz. Le P. Marcello de Ribadeneyra en cite deux autres plus directes (1). Un jour qu'il était sur le bord de la mer, une vieille sorcière, possédée du démon, lui déroba son bréviaire. Une autre fois, la femme du mandarin qui le logeait, poussée par une inspiration diabolique, s'enfuit en emportant son calice ; elle le rendit toutefois, plus tard, sur les instances de son mari.

La prédication du P. Ruiz, sa conduite irréprochable, sa sainteté, ses miracles avaient ébranlé maints indigènes ; mais ils attendaient toujours l'exemple du roi. Le roi, de son côté, continuait à écouter avec bienveillance les paroles du P. Ruiz, sans néanmoins admettre la vérité de la doctrine chrétienne (2).

---

(1) *Op. cit. Cap. XVIII*, p. 160 et s.

(2) *Vergel de Plantas...* p. 265 ; Marcello de Ribadeneyra, *op. cit., cap. XVII*, p. 158.

Aussi, pendant son séjour au Tonkin, le P. Ruiz n'administra-t-il qu'un seul baptême ; encore fût-ce à un petit enfant en danger de mort (1).

Cependant le P. Ruiz serait parvenu à créer au Tonkin un petit noyau de chrétiens, s'il avait continué à y rester ; mais, vers 1586, il dut quitter le Tonkin.

Après son couronnement comme roi de Portugal, Philippe II, roi d'Espagne, pour complaire aux Portugais en maintenant la séparation des deux couronnes, décida que tous les religieux espagnols seraient renvoyés des pays dépendant de la couronne de Portugal. En conséquence, les couvents franciscains de Malacca et de Macao perdirent leurs religieux espagnols et furent peuplés de religieux portugais (2). Comme une décision du Pape Sixte-Quint avait compris l'Indo-Chine dans la zone exclusive de l'apostolat portugais et que, d'ailleurs, les Franciscains en mission au Tonkin relevaient du couvent de Macao, le P. Ruiz dut quitter ce pays où il avait jeté les semences de la vie chrétienne.

D'après la *Chronica de la provincia de San Joseph* (3), le navire qui l'emportait aurait amené des

---

(1) Marcello de Ribadeneyra, *loc. cit.*
(2) *Vergel de Plantas...* p. 272.
(3) T. I, p. 630, col. 2.

Franciscains portugais pour le remplacer. Toutefois, je ne pense pas que ces Franciscains portugais aient immédiatement succédé au P. Ruiz, et je crois être plus exact en adoptant le récit du chroniqueur des couvents portugais de Malacca et de Macao : selon cet auteur, c'eût été seulement quelques années après son départ que le P. Ruiz aurait èté remplacé au Tonkin par deux religieux détachés du couvent franciscain de Malacca, les Pères Andre dos Anjos et Jacome da Conceição (1).

Le lecteur sera heureux, je pense, de connaître la fin de la vie du premier apôtre du Tonkin. Rentré à Manille, après avoir passé par Macao, le P. Ruiz fut, en mai 1593, désigné pour accompagner au Japon la mission présidée par saint Pierre-Baptiste. Il avait alors soixante-dix ans, et il attribuait son grand âge, alors à peu près exempt d'infirmités, à la bénédiction de son père, qu'il avait autrefois

---

(1) *Vergel de Plantas*... p. 266. Cf. *Historia serafica... na provincia de Portugal*, Parte III, p. 582, col. 2. Par suite d'un *lapsus calami* évident, l'auteur de la *Historia serafica*, qui écrit souvent d'après le *Vergel de Plantas*, appelle Andre do Espiritu Santo le compagnon de Fr. Jacome da Conceição; mais il faut lire Andre dos Anjos; car à la même époque Fr. Andre do Espiritu Santo évangélisait le royaume de Siam (*Vergel de Plantas*... p. 308, *Historia serafica*... p. 581).

guéri d'une maladie grave. Au Japon, le grand froid qu'il fit à Kioto (Meaco), la capitale du Mikado, le rendit malade ; et saint Pierre-Baptiste l'envoya se soigner à Nagasaki. Là, plus tard, apprenant que son supérieur et ses deux compagnons avaient été emprisonnés pour la foi, il rendit grâce à Dieu : « L'Eglise du Japon, s'écria-t-il, a besoin d'un ruis- » seau de sang ». Longtemps avant le martyre de saint Pierre-Baptiste et de ses compagnons, il prédit que l'ordre de saint François ne sortirait du Japon qu'après l'avoir arrosé de son sang. Aussi fut-ce pour lui une croix bien cruelle de se voir exilé du Japon au moment où il espérait y recevoir la palme du martyre (1). Il revint à Macao, et de Macao à Manille. Peu après, il fut nommé gardien du couvent de Meycuayan (2) ; il y mourut saintement dans sa quatre-vingtième année (3).

---

(1) Marcello de Ribadeneyra, *op. cit.* p. 574 et s.

(2) *Chronica de la provincia de San Joseph*, T. I, p. 631, col. 2 ; dans cette chronique ce couvent est appelé Micaguayan ; mais il faut rétablir l'orthographe de ce nom, tel qu'il s'écrit aujourd'hui (V. *Estado geografico... de la provincia de S. Gregorio Magno*, par le R. P. Félix de Huerta, Manille, 1855, p. 69.

(3) *Chronica de la provincia de San Joseph*, T. I, p. 631, col. 2

CHAPITRE IX

La prédication des convertis annamites dans le royaume des Lê (1582-1583). — Projets du Père Martin-Ignacio de Loyola (1583-1586).

Peu de temps avant que la partie du Tonkin où régnait la dynastie usurpatrice des Mạc eût été visitée par la mission présidée par le P. Diego d'Oropesa, certaines localités des provinces méridionales soumises à la dynastie Lê recevaient, sans le secours d'aucun prêtre, les bienfaits de la foi chrétienne. Les prédicateurs étaient des indigènes annamites convertis à Macao. Sans doute faut-il voir en eux des élèves de l'école de catéchistes créée à Macao par le P. da Pesaro.

Les événements que je vais raconter, relatés dans la *Historia de la China* de Gonzalez de Mendoza (1), le sont aussi, soit dans le récit du voyage

(1) Liv. VI, chap. XX, p. 362 de la traduction citée.

du Père dominicain Diego Aduarte (1), qui en 1596 aborda dans la baie de Tourane, soit dans une lettre de la princesse de Champa, sœur et régente du roi du Tonkin, de la dynastie Lê, qui accueillit Ordoñez de Cevallos (2).

Ces événements religieux se sont donc bien passés dans les provinces relevant de la dynastie Lê. D'autre part, ils paraissent avoir été inconnus des missions contemporaines du P. Diego d'Oropesa et du P. Ruiz, lesquelles, nous l'avons vu, eurent si peu de succès pratique auprès des Annamites adultes.

Le réveil des aspirations chrétiennes dans le royaume des Lê provint d'un nouvel événement absolument semblable à celui qu'Ordoñez de Cevallos attribue à la fin du règne de Lê Anh Tông, à savoir le châtiment céleste d'outrages faits à la croix.

Converti et baptisé pendant son émigration dans

---

(1) *Tomo primero de la Historia de la provincia del Santo Rosario de Filipinas, Japon y China, de la Sagrada Orden de Predicadores*, — escrito por el ilustrissimo Señor don Fray Diego Aduarte, natural de la Imperial ciudad de Zaragoça y obispo de la Nueva Segovia. Saragosse, 1693, p. 204 (Chap. XLVIII) ; p. 728 (Chap. LXV).

(2) Ordoñez de Cevallos, *Tratado de las relaciones*... 31-B — 32-A.

une colonie portugaise, à Macao probablement, un Annamite était revenu dans son pays natal, et là, continuant à y pratiquer la religion chrétienne il avait, près de la porte de sa maison, dressé une croix, à laquelle il rendait publiquement un culte de profonde vénération. Plusieurs de ses voisins, ne pouvant tolérer un culte si nouveau pour eux, renversèrent cette croix et tentèrent de la brûler; mais au moment de mettre leur dessein à exécution, ils moururent subitement; leurs parents et leurs descendants furent également frappés de mort.

Il est probable que, si cet événement est distinct de celui rapporté par Ordoñez de Cevallos et dont j'ai déjà parlé p. 22 de cet essai, il ne dut pas se passer dans les environs de la cour des Lê, mais dans une des provinces annamites méridionales soumises à cette cour, Thuận-Hoá ou Quảng-Nam; car le souvenir de cet événement était encore conservé dans ces provinces treize ans après, en 1596, lors du passage du P. Diego Aduarte à Tourane (1).

---

(1) Diego Aduarte, *op. et pag. cit....* En llegando a este Puerto vimos una Cruz grande que estava en lo alto de un cerro, y preguntando la causa no aviendo Christianos en aquel Reyno, nos dixeron, que en un navio de Iapones avia venido un Christiano, que la puso alli, y no se atravia nadie

De même qu'au temps de Lê Anh Tông, la nouvelle de cette punition divine des insultes à la croix, s'étant répandue dans le royaume, y propagea en même temps le culte de la croix.

Même quelques Annamites se rendirent soit à Macao, soit peut-être aux Philippines (1), s'y firent instruire des vérités du christianisme et y reçurent le baptême.

L'un d'eux, après avoir été converti aux Philippines (2), suivant Ordoñez de Cevallos, à Macao, d'après Gonzalez de Mendoza (3), revint au Tonkin. Là, il apprit qu'un haut personnage, parent de la famille royale, dont il avait reçu maints bienfaits, était alité depuis plusieurs années, par suite d'une paralysie ; il alla le voir. Etant venu à parler à ce mandarin de la maladie dont ce dernier était affligé, il lui raconta comment Notre-Seigneur Jésus-Christ guérissait miraculeusement les paralytiques.

à derribarla : porque unos que derribaron otra que estava en la playa, avian pagado su culpa, muriendo en breve tiempo, y miserablemente. — Cf. Gonzalez de Mendoza, traduction citée, p. 362.

(1) Cf. Ordoñez de Cevallos, *Tratado de las relaciones...* p. 31-B.

(2) *Ibid.*

(3) Traduction citée, p. 363.

A ce récit, le mandarin, plein de foi, lui demanda de répéter le nom de Notre-Seigneur. « Son nom, » dit le chrétien, est Jésus de Nazareth, rédempteur » du monde, sauveur et glorificateur des hommes ». Et, pour confirmer son dire, il lui montre une image de l'Ascension de Notre-Seigneur, qui lui avait été donnée lors de son baptême.

Le mandarin paralytique prend cette image et se met à la contempler avec foi et dévotion, suppliant Notre-Seigneur de lui rendre la santé et lui promettant de croire en lui et de se faire baptiser. Au même instant, il se sent guéri. Mettant sans retard son vœu à exécution, il se fait aussitôt baptiser par le chrétien. Puis il l'oblige à recevoir une forte somme d'argent. Mais le chrétien la dépense, moitié en bonnes œuvres, moitié à acheter une barque avec laquelle il s'établit passeur au bord d'une rivière fort dangereuse ; il passait les voyageurs sans exiger de péage, simplement pour l'amour de Dieu.

Il fut rejoint et secondé dans son charitable et périlleux office par un autre chrétien qui avait été baptisé à Macao par un Père franciscain (1).

---

(1) En otro lugar otro Christiano bautisado por vn Re-

Il semble, d'après le texte de Gonzalez de Mendoza, que ce dernier chrétien ait été élevé à l'école des catéchistes du P. da Pesaro : le Franciscain, dit cet auteur (1), qui, après l'avoir catéchisé, l'avait baptisé, le retint auprès de lui un certain temps, afin d'éprouver sa foi et sa piété, puis le renvoya dans son pays.

A son retour au Tonkin, ce bon chrétien s'était fait apôtre ; il cherchait à développer parmi ses compatriotes le désir de la vérité chrétienne. Dieu favorisa sa prédication par des miracles : il montrait aux malades une image de la Sainte Vierge qu'il portait au cou, en même temps il récitait le *Pater*, et les malades guérissaient.

La renommée de ces miracles se répandit dans toute la province où demeurait ce chrétien et parvint aux oreilles d'un grand mandarin, qui était au lit malade d'une lèpre que les médecins avaient déclarée incurable. Ce mandarin fit venir le chré-

---

ligioso descalço le mandò se boluiesse a su patria a enseñar la Fè : sabido del Christiano referido, le busò, y se fueron a vn rio, donde passaua gente, y lo que les dauan gastauan en pobres enfermos que alli acudian a la fama. (Ordoñez de Cevallos, *Tratado de las relaciones*..... p. 32-A.

(1) Traduction citée, p. 364.

tien et lui promit des présents considérables, s'il le guérissait. Le chrétien refusa les présents et demanda seulement que le mandarin embrassât le christianisme, s'il recouvrait la santé. Le mandarin y consentit : alors le chrétien, lui montrant l'image de la Sainte Vierge qu'il portait au cou, lui dit : « Si tu crois en cette Dame qui est ici peinte » et en son très cher et très sacré Fils, Jésus-Christ, » Rédempteur du monde, tu seras guéri incontinent ». Le mandarin, ayant regardé fixement l'image de la Sainte Vierge et prié avec foi, fut à l'instant guéri de son mal.

Ce chrétien doit être le même que celui que le P. da Pesaro cite dans son *Viaggio dell' Indie* (1).

« Je l'envoyai, dit le P. da Pesaro, je l'envoyai au Tonkin (Cuocichina), après l'avoir baptisé. C'était

---

(1) F° 247 du manuscrit de la Bibliothèque du palais royal de l'Ajuda à Lisbonne :

« Poi mandai un nuovo Cristiano, che io battezzai a Cuocichina di quel Regno di gran simplicità, che per lui il Signore operava miracoli in quelle parti, e tra l'altri un uomo d'infermità incurabile sanò con il segno della Croce, e con dargli à bere un poco di limatura d'una figura, che di notte savea fatto, e si fece frate de se stesso con la chierica, e digiunava, ne pigliava denari, e cosi fù il primo, che rappresentasse al P. S. Francesco in quel Regno, e si faceva chiamare F. Antonio. »

un homme d'une grande simplicité. Par lui Dieu opéra plusieurs miracles ; notamment il guérit un homme d'une infirmité incurable, en faisant le signe de la croix et en lui donnant à boire de la limaille d'une image sainte qu'il avait faite dans la nuit.

« Ce chrétien se reçut lui-même Frère de l'ordre de saint François, se tonsurant, jeûnant suivant la règle et refusant de toucher de la monnaie. Il se faisait appeler Frère Antoine. Il fut ainsi le premier qui au Tonkin ait représenté l'ordre de saint François » ; car il était dans le Tonkin des Lê à la fin de 1582 ou tout à fait au commencement de 1583 (1), alors que le P. Diego d'Oropesa n'aborda au Tonkin des Mạc qu'en mai 1583.

Les divers miracles dont il vient d'être question eurent lieu au commencement de 1583 (2). Le bruit

---

(1) Le P. da Pesaro, le seul qui ait parlé, en le nommant, de la prédication de l'Annamite Frère Antoine, quitta Macao au commencement de 1583 avec le P. Martin-Ignacio de Loyola. La date du départ de Macao du P. da Pesaro, diminuée du temps nécessaire au transport des nouvelles, détermine donc approximativement l'époque du commencement de la prédication de l'Annamite Frère Antoine.

(2) Ces miracles sont cités par le P. Martin-Ignacio de Loyola, comme ayant été connus de lui lorsqu'il était à

qu'ils firent dans le royaume des Lê engagea la princesse de Champa, régente du royaume, à envoyer une nouvelle ambassade à Macao, celle qu'elle avait envoyée à la fin de 1579 n'ayant pas eu plus de succès que celle de son père.

Vu la pénurie de prêtres dans son diocèse, l'évêque de Macao ne put encore satisfaire les pieux désirs de la régente du royaume des Lê ; mais, pour consoler les ambassadeurs tonkinois, il leur fit cadeau d'un grand nombre d'images de piété et de plusieurs croix. Les ambassadeurs étant revenus au Tonkin, ces croix servirent de modèles pour en faire un grand nombre d'autres, qui furent plantées sur les voies publiques.

Le P. Martin-Ignacio de Loyola (1), de l'ordre de

Macao et ayant eu lieu en 1583. Or, c'est en 1583 que le P. Martin-Ignacio fut nommé gardien du couvent franciscain de Malacca, et il quitta Malacca à la fin de la même année. On doit donc supposer que, vu le temps nécessaire aux nouvelles pour franchir les distances, les miracles précités ont eu lieu au commencement de 1583.

(1) Neveu de saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus ; ayant en Espagne suivi les sermons du P. da Pesaro, il se sentit porté à entrer dans l'ordre de Saint François. V. *le Viaggio dell' Indie* du P. da Pesaro, p. 257-A du manuscrit de Lisbonne.

Saint-François, au récit duquel (1) principalement on doit les détails du présent chapitre, se trouvait au couvent franciscain de Macao au moment où l'ambassade tonkinoise parvint en cette ville.

Peu après, ayant été nommé gardien du couvent franciscain de Malacca, il toucha au Tonkin des Lê (2) ; là, il fut témoin de la dévotion des habitants de ce pays et de leur grand désir d'être chrétiens. « C'étaient, dit-il, des gens fort humbles, d'un bon esprit, bien disposés à recevoir l'Evangile, et demandant avec ardeur à être baptisés ». Le P. Martin-Ignacio fût volontiers resté quelque temps au Tonkin pour instruire et baptiser, si ses fonctions ne l'eussent obligé à se rendre à Malacca.

Il resta peu à Malacca ; préoccupé qu'il était du bien à faire au Tonkin, il quittait Malacca dans les derniers jours de 1583 et rentrait en Europe plaider la cause des populations annamites auprès du Pape Grégoire XIII et du roi d'Espagne Philippe II.

Ayant obtenu des coadjuteurs pour sa future entreprise apostolique au Tonkin (3), il était de re-

---

(1) Rapporté par Gonzalez de Mendonza, *traduction citée*, pp. 360-366.

(2) *Eod. op.*, p. 365.

(3) Dans le texte, il y a Cochinchine, et non pas Tonkin ;

tour à Macao en 1586, « espérant, écrit-il, que la » Majesté divine l'assistera de sa grâce spéciale » pour venir à bout de cette entreprise si haute et » si importante ».

« Je tiens pour certain, ajoutait-il, que le Tonkin » se réduira en peu de temps sous l'obéissance de » la sainte Eglise romaine, et qu'il doit aussi être » la porte par laquelle l'Evangile entrera dans le » grand empire de Chine, le Tonkin étant situé » en même terre ferme et étant conforme à la Chine » tant en langage qu'en coutumes » (1).

Malheureusement, au moment où le P. Martin-Ignacio de Loyola revint à Macao, le couvent franciscain de cette ville, ainsi que je l'ai dit au chapitre précédent, était, sur l'ordre de Philippe II, roi d'Espagne et de Portugal, mis sous l'obédience d'une province franciscaine portugaise et peuplé de Franciscains portugais (2). En outre, le Tonkin et toute

---

mais, pour plus de clarté, ainsi que je l'ai dit au commencement de cet essai, je donne et continuerai à donner à ce pays le nom dont les Européens l'appellent aujourd'hui.

(1) *Eod. op.*, p. 366.

(2) C'est en octobre 1584 que les Franciscains portugais, envoyés de Lisbonne pour occuper les couvents de leur ordre fondés par les Franciscains espagnols dans les colonies portugaises d'Asie, prirent possession du couvent

l'Indo-Chine allaient être réservés, comme champ d'évangélisation, aux seuls missionnaires portugais. Nous avons vu que le P. Ruiz avait dû lui-même abandonner le Tonkin des Mạc, au moment où sa prédication, stérile au début, était peut-être sur le point de porter des fruits.

Le P. Martin-Ignacio se heurta aux mêmes difficultés : dans leur patriotisme exclusif, les religieux portugais de Macao refusèrent d'admettre des missionnaires espagnols à l'évangélisation du Tonkin, et le P. Martin-Ignacio dut renoncer à ses projets apostoliques sur ce pays. Il retourna en Espagne par le Mexique ; quinze ans plus tard, il était sacré évêque du Paraguay ; il mourut en 1612 archevêque de Buenos-Ayres (1).

---

de Malacca (*Vergel de Plantas*... p. 272). Vu la proximité de Macao, on doit supposer qu'ils prirent possession du couvent de cette ville dans le courant de 1585.

(1) Fr. Marcellino da Civezza, *Saggio di Bibliografia..... Sanfrancescana*, Prato 1879, p. 344.

CHAPITRE X

Les missionnaires Affonso da Costa et Joao Gonsalves de Sá (1), prêtres séculiers portugais.

La régente du royaume des Lê renouvela encore son ambassade à l'évêque de Macao vers 1588 ou 1589.

L'évêque de Macao put enfin disposer de deux missionnaires ; c'étaient deux prêtres séculiers portugais déjà avancés en âge ; l'un, le docteur Affonso da Costa, avait près de cinquante ans ; l'autre, le maître João Gonsalves de Sá, près de soixante (2).

Ils suivirent l'ambassade annamite à la cour des

---

(1) Ordoñez de Cevallos écrit *Alonso de Acosta* et *Juan Gonçalez de Sao ;* mais il faut rectifier l'orthographe trop espagnolisée de ces noms portugais. Dans ce but, j'ai suivi l'orthographe des noms portugais semblables de l'époque, qui se trouvent dans les *Index* de l'*Asia* de João de Barros et de Diogo de Couto, édition de Lisbonne 1788.

(2) Ordoñez de Cevallos, dans son *Historia y viage del mundo*, p. 161-B, donne leur âge en janvier 1591.

Lê. A leur arrivée, la princesse régente les reçut en audience solennelle (1).

Peu après, raconte Ordoñez de Cevallos (2), la régente livra une bataille à des insurgés, au parti des Mạc sans doute. Les missionnaires lui conseillèrent d'envoyer chercher la croix que son père avait retrouvée dans un mur du palais ; l'un d'eux la porta, comme palladium, au milieu de l'armée. En même temps, la croix était dessinée sur une partie des drapeaux. La bataille se livra en invoquant la croix ; elle fut victorieuse.

Après la victoire, continue Ordoñez de Cevallos, la princesse, toujours sur les conseils des missionnaires portugais, fit faire une procession solennelle en l'honneur de la croix (3).

Malheureusement, les pouvoirs de la régente étaient sur le point d'expirer. Son frère, Lê Thế Tông, étant parvenu à sa majorité politique, prit ou fut censé prendre en mains les rênes du gouvernement (décembre 1589) (4). Un revirement se pro-

---

(1) Ordoñez de Cevallos, *Tratado de las relaciones*... p. 36-A.
(2) *Eod. op.*, p. 37-A.
(3) *Eod. op.*, 38-B.
(4) Ordoñez de Cevallos, *Historia y viage del mundo*, p. 145-B... Y que auia solo vn año que reynaua...

duisit à l'endroit des missionnaires portugais. Sans doute le maire du palais Trịnh Tòng craignait-il que ces étrangers n'acquissent trop d'influence et ne nuisissent à son pouvoir.

Le roi ne les avait vus que deux fois, lors de leur arrivée à la cour à Vạn-Lại-Sách (1) ; mais il avait trouvé, ou on lui avait persuadé qu'ils parlaient trop de religion, et il en avait été irrité (2). Aussi désormais refusa-t-il de leur donner audience (3).

Isolés au milieu de la population annamite, en butte à la mauvaise volonté du roi et, partant, de la cour, privés sans doute de communications avec Macao, ils n'avaient pu, étant sans ressources, renouveler leur vestiaire. Leurs vêtements dénotaient leur misère, et, dans sa mauvaise humeur contre eux, le roi, en parlant d'eux, les traitait de « sales » (4). Même son dédain pour ces missionnaires avait-il in-

---

(1) Ordoñez de Cevallos, *Historia y viage del mundo*, p. 161-B. Ordoñez de Cevallos appelle cette capitale Guanci, ce qui se rapproche assez de la prononciation chinoise du mot Vạn-Sách, formé du premier et du troisième caractères de Vạn-Lại-Sách.

(2) *Id., eod. op.*, p. 150-B, lignes 16-17.

(3) *Id., eod. op.*, p. 147-A, lignes 14-15.

(4) *Id., ibid.*.... Y mire no hable con aquellos dos sucios que me enojarè (estos eran otros dos Clerigos à quien no queria dar audiencia.)

fluencé l'opinion de la princesse de Champa, sa sœur, l'ex-régente, au début si favorable à leur égard (1).

On leur interdit de dire la messe (2) ; et, pendant plus d'un an, on les fit voyager d'un village à un autre (3). A la fin de l'année 1590, ils furent amenés à la ville royale de Vạn-Lại-Sách et logés dans une maison de plaisance près du palais (4).

Malgré la mauvaise volonté de l'autorité annamite, ils avaient trouvé moyen de faire quelque bien. Ils avaient, notamment, instruit des vérités de la foi plusieurs militaires (5) et le serviteur du fils d'un grand mandarin (6).

Mais leur disgrâce allait toucher à sa fin, par suite d'un des événements les plus extraordinaires de la prédication catholique au Tonkin ; je veux parler de l'arrivée du prêtre hispano-américain Pedro Ordoñez de Cevallos et de la conversion de la princesse de Champa, l'ancienne régente du royaume des Lê.

---

(1) *Eod. op.*, p. 162-A, lignes 23-24.
(2) *Ibid.*, lignes 13-14.
(3) *Eod. op.*, p. 161-B.
(4) *Eod. op.*, p. 162-A.
(5) *Eod. op.*, p. 209-A, lignes 4-8.
(6) *Eod. op.*, pp. 215, lignes 31-36, et 218, lignes 13 et s.

DEUXIÈME PARTIE

La prédication d'Ordoñez de Cevallos à la cour des Lê (1590-1591)

CHAPITRE PREMIER

Ordoñez de Cevallos, son arrivée sur les côtes du Tonkin

Pedro Ordoñez de Cevallos (1) était un Espagnol natif de Jaen, en Andalousie. Dès sa jeunesse, il

(1) Le *Magasin Pittoresque* (Tome XII, année 1844, pp. 290-291) a publié une notice, incomplète d'ailleurs, sur Ordoñez de Cevallos.

Dans ses ouvrages de 1614 et de 1628, Ordoñez de

avait beaucoup voyagé : il avait parcouru une grande partie de l'Europe, visité les Lieux-Saints et les côtes de la Barbarie, de la Guinée et du Congo, puis fait un premier voyage en Amérique. A son retour en Amérique, il se fixa en Nouvelle-Grenade, et il y servit dans l'armée en qualité de lieutenant. Puis il renonça à la carrière des armes et se fit prêtre sous l'obédience de l'archevêque de Santa-Fé de Bogota.

Envoyé en Espagne pour y ramener le corps d'un évêque du Chili, il fit naufrage sur les côtes de Cuba. De la Havane, il se rendit au Mexique pour rentrer en Nouvelle-Grenade par Acapulco et Guayaquil. A Acapulco il frêta un navire (octobre 1589). La tempête chassa son navire à travers l'Océanie. Après diverses vicissitudes, il abordait en Chine, à Macao (1er mai 1590), visitait Canton, puis le Japon (1).

Cevallos a donné de son nom différentes orthographes : Ordoñez de Zevallos en 1614, Hordoñez de Zeballos dans son portrait de 1628, Ordoñez de Cevallos en 1628, desquelles trois orthographes la prononciation est à peu près la même. J'ai adopté l'orthographe Ordoñez de Cevallos, qui est celle de son dernier ouvrage, le *Tratado de las Relaciones.....* de 1628 et qui est aussi celle de sa signature dans une lettre placée en tête dudit ouvrage.

(1) Ordoñez de Cevallos, *Historia y Viage del mundo*, pp. 1-142.

Du Japon, il voulait retourner à Canton ; mais les vents le poussèrent sur les côtes du Tonkin, et, en décembre 1590, il abordait à un port, qu'il appelle Picipuri, en face de l'île Valchio (1).

D'après le contexte du récit de son voyage (2), cette île Valchio doit être l'une des trois îles Biện-Sơn, Hòn Bạng et Hòn Mê, qui sont sur les côtes de la province de Thanh-Hoá, et le port de Picipuri était probablement le *huyện* (sous-préfecture) de la même province appelé aujourd'hui Ngọc-Sơn ou Thu-Sơn, dans l'estuaire de Cửa Bạng. Ce nom de Picipuri n'est pas un nom annamite ; il a une physionomie malaise : ce devait être le nom qu'avaient donné à cette sous-préfecture annamite les Malais, qui, avant l'arrivée des Portugais, étaient les principaux navigateurs du sud de la mer de Chine. Les anciens cartographes ont reproduit le nom de Picipuri comme port annamite ; nous le trouvons sur la carte d'Asie de Mercator (3) et sur celle de l'Inde orientale d'Abraham Ortelius (4).

---

(1) *Eod. op.* p. 143.

(2) *Eod. op.*, p. 206-B... Passamos costa à costa tres Islas.

(3) Gérard Mercator, *Atlas*, Duisbourg 1595, carte D, *Asia*.

(4) Abraham Ortelius, *Theatrum Orbis terrarum*, Anvers 1570, carte 63.

Cependant le mandarin de Picipuri, ayant appris l'arrivée dans son port d'un navire étranger, ordonna que le propriétaire de ce navire se rendît à son tribunal. Ordoñez descendit donc à terre, suivi du capitaine du navire et aussi de la garde de son navire, composée d'une douzaine de soldats, commandés par un capitaine d'infanterie de ses parents, Pedro de Lomelin.

Le mandarin exigea qu'Ordoñez fît devant lui les trois prosternements (*lạy*), que, suivant la loi annamite, les inférieurs doivent faire devant leurs supérieurs ; mais Ordoñez refusa, disant qu'il était prêtre catholique et que, vu cette qualité, il ne fléchirait le genou que devant le roi ; encore ne fléchirait-il que le genou gauche.

Les compagnons d'Ordoñez n'hésitèrent pas à faire les trois prosternements requis par le rit annamite. Mais Ordoñez, malgré l'irritation du mandarin, ne céda point et se contenta de le saluer une fois en ôtant sa coiffure.

Après cette audience assez mouvementée, Ordoñez et ses compagnons revinrent à leur navire. Peu après, un commis du mandarin venait, de sa part, leur défendre de descendre à terre et de ne rien vendre ni acheter.

Mais, le 8 décembre 1590, jour de l'Immaculée Conception, le même commis vint, encore de la part du mandarin, leur commander de descendre à terre (1) : le vice-roi de Quibenhu, dit-il, demandait à les voir.

Ce nom de Quibenhu ne se trouve pas dans la géographie annamite ; je crois néanmoins pouvoir identifier ce point avec le *phủ* (préfecture) de Tĩnh-Gia, qui se trouve sur l'estuaire de Cửa Bạng et que, par suite, les étrangers malais et chinois appelaient sans doute Cửa-Bạng-Phủ et, par corruption Qui-ben-hu.

Le mandarin supérieur de Quibenhu voulut exiger d'Ordoñez qu'il fît devant lui les trois prosternements du rit annamite. Ordoñez fit la même réponse qu'à Picipuri.

Cette fierté intriguait les mandarins ; au lieu de l'attribuer à la dignité sacerdotale d'Ordoñez, ils l'imputaient à la grandeur de sa naissance : « Ce » doit être quelque prince, se disaient-ils, puisqu'il » refuse de se prosterner devant nous ».

(1) *Historia y viage del mundo*, p. 144-B : Pero il dia de la limpissima Concepcion vino el mismo Escrivano y mandò saliesse à tierra de parte de su señoria.

Le mandarin de Quibenhu dit à Ordoñez qu'il devait se rendre à la capitale du royaume, le Guanci du récit d'Ordoñez, le Vạn-Lại-Sách de l'histoire annamite.

CHAPITRE II

Premières entrevues d'Ordoñez de Cevallos et du roi du Tonkin Lê Thế Tông

A Vạn-Lại-Sách, Ordoñez fut reçu le 24 décembre 1590 par le roi Lê Thế Tông (1).

Ce roi était un jeune homme imberbe, à la taille mince, au teint bistré ; physionomie agréable ; sourire creusant ses joues de deux fossettes. Il portait un vêtement décolleté ; sa chemise sans col, était plissée devant et derrière : les manches n'en venaient qu'à mi-bras. Dessous ce vêtement, un pourpoint de toile fine ; puis un pantalon large, de chamois très fin, garni d'une passementerie or et argent.

---

(1) *Historia y viage del mundo*, p. 146.

Sur sa tête, un turban entourant une toque rouge ; de la toque sortaient deux bandes, qui semblaient lui servir de ceinture. Aux pieds, d'élégantes bottes de chamois, montant au milieu du mollet. A chaque genou, à chaque épaule une rose faite de peau de chamois.

Ordoñez fut introduit auprès du roi avec l'interprète. Il fléchit le genou gauche. Le roi lui fit signe de se relever et lui toucha l'épaule, — témoignage d'affection qu'il ne donnait qu'aux grands capitaines.

Le roi paraissait heureux de voir Ordoñez. Il avait auprès de lui son gouverneur (1). Ce gouverneur ne devait pas être le maire du palais Trịnh Tòng ; car à cette époque Trịnh Tòng était à Tây-Kinh (2),

---

(1) *Historia y viage del mundo*, p. 146-B.

(2) Petrus Trương Vĩnh Ký, *Histoire annamite*, T. II, p. 84, ligne 18. — Tây-Kinh veut dire la Cour de l'Ouest, par opposition à Dông-Kinh (ou Thăng-Long, aujourd'hui Hà-Nội), qui signifie Cour de l'Est, Tong-King en prononciation chinoise. Les autres noms de Tây-Kinh était Tây-Do (la capitale de l'Ouest) et Tây-Dzai, son nom propre. (Voir *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, mars 1879, ma notice sur l'*Origine du nom de Tong-King*).

N.-B. — Dans l'écriture annamite en caractères latins, dite *quôc-ngû*, il y a deux sortes de *D* : le *D barré*, D, qui se prononce comme notre D en français ; et le *D non barré*,

occupé à préparer l'expédition qu'il devait entreprendre l'année suivante (1591) contre les Mạc (1). Il est probable que ce gouverneur du roi était Lê Hòa, que Trịnh Tòng venait de charger de la défense du camp royal et du territoire avoisinant (2).

Cette audience dura peu de temps ; mais le roi se montra fort cordial envers le prêtre espagnol.

Après avoir pris congé du roi, Ordoñez fut conduit au logement qui lui était destiné dans la ville de Vạn-Lại-Sách. Il y retrouva ceux de ses compagnons qui étaient descendus à terre avec lui.

Le lendemain était le jour de Noël. Le roi, sachant que c'était pour eux un jour de fête, leur fit servir un excellent repas.

Le roi, en effet, avait conçu pour Ordoñez une véritable estime : il avait été charmé de sa fierté et de la fermeté de son caractère ; et, le soir de Noël,

---

D, qui se prononce à peu près comme le Δ du grec moderne. Pour simplifier, en mes écrits sur questions annamites je mets, dans les noms annamites, pour le D barré notre D ordinaire, et pour le D non barré les deux consonnes conjuguées Dz, dont le son se rapproche de celui du D non barré annamite.

(1) Petrus Trương Vĩnh Ký, *op. et vol. cit.*, pp. 83-84.

(2) *Id. vol. cit.*, p. 84, lignes 7-9.

il lui envoyait des cadeaux, tant en son nom qu'au nom de sa sœur, la princesse de Champa (1).

A cet envoi Ordoñez répondit en adressant au roi et à sa sœur des présents, qui furent très bien accueillis.

Le lendemain de Noël, comme Ordoñez disait son bréviaire, le roi l'aperçut et l'appela.. Ayant en même temps mandé l'interprète, il lui fit de nombreuses questions, lui demandant ce qu'il était, d'où il était originaire, d'où il venait, où il allait, quel était son roi. A quoi Ordoñez répondit en quelques mots.

Continuant sa conversation, le roi le questionne sur la religion chrétienne. Le prêtre espagnol lui parle alors de la Sainte Trinité et du mystère du Fils de Dieu fait homme. En prononçant le nom de Jésus, Ordoñez fléchit le genou droit, et comme il va finir de s'agenouiller, le roi se fâche : « Tu ne t'humilies » pas ainsi devant moi, dit-il ». — « Jésus, étant » Dieu, est le roi des rois, réplique Ordoñez, et l'hon- » neur qu'on lui rend n'est dû qu'à lui seul ».

Toujours en colère, le roi ajoute : « Comment » s'appelle la mère de Jésus ? » — « Marie, reprend » le prêtre, en saluant de la tête ». En même temps

(1) *Historia y viage del mundo*, pp. 147-148.

le roi salue aussi de la tête et dit : « Marie est un » bien beau nom. »

Dans le cours de leur conversation religieuse, le roi et Ordoñez eurent encore à prononcer deux fois le nom de Marie, et ces deux fois le roi inclina encore la tête en signe de respect.

« Vois, dit enfin le roi (1), en saluant de la tête » comme auparavant, vois, j'aime tant Marie que » tout ce que tu me diras d'elle me fera du bien. » Tous, vous dites d'elle la même chose. »

En parlant ainsi, il faisait allusion aux paroles des deux missionnaires portugais, Affonso da Costa et João Gonsalves de Sá. Revenant sur l'opinion désagréable qu'il avait eue sur leur compte, il ajoutait : « Je vois bien maintenant que ces Pères sont bons. » Cependant, continua-t-il, n'aie pas de rapport avec » eux avant de t'être entretenu avec ma sœur ».

Puis il fit l'éloge de sa sœur, disant qu'il l'aimait plus qu'une mère. En même temps il recommandait à Ordoñez de bien l'écouter et de ne point contredire ce qu'elle lui dirait. Mais, restant ferme dans son caractère, Ordoñez protestait que rien au monde ne l'empêcherait de dire la vérité.

(1) *Eod. op.*, pp. 151-B. — 152-A.

CHAPITRE III

Premières entrevues d'Ordoñez de Cevallos et de la princesse de Champa (1)

Le 28 décembre la princesse de Champa fit appeler Ordoñez. Entourée de ses dames d'honneur, elle le reçut avec grande cérémonie ; c'était l'audience officielle.

Ses dames d'honneur congédiées, elle reste seule avec le prêtre espagnol et l'interprète. Elle l'interroge sur sa religion : combien dans sa religion il y a de dieux ; quels sont leurs noms ; si la déesse Marie est vierge.

Ordoñez satisfait à ses questions, lui disant qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; que le nom du Fils, comme homme, est Jésus ; que Marie, sa mère, est la mère de Dieu et non pas un Dieu.

La princesse fait d'autres questions sur les différents ordres religieux du christianisme, sur leurs vêtements, leur sainteté, leurs mortifications.

---

(1) *Eod. op.*, pp. 154-163.

Ordoñez lui apprend que les chrétiens ont pour chef le Souverain Pontife de Rome, vicaire de Dieu sur la terre. Il lui explique les divers préceptes du christianisme, ses conseils et les bonnes œuvres qu'il recommande.

Une question préoccupait la princesse. Pour l'élucider, elle congédie l'interprète portugais et fait venir un autre interprète, un page chinois qui avait longtemps habité les Philippines.

Après avoir fait promettre à Ordoñez de dire la vérité, elle lui pose les questions suivantes :

— » Es-tu de race royale ?

— » Non, répond Ordoñez.

— » De famille de vice-rois ?

— » Non.

— » De famille de gouverneurs de province ?

— » Non.

— » De famille de magistrats municipaux ?

— » Oui ».

En effet, le père d'Ordoñez était magistrat de Jaen.

— « Es-tu marié, continue la princesse.

— » Non ; les prêtres, dans ma loi, ne se marient
» point. Je ne suis pas marié, ni ne puis l'être ».

La princesse se lève alors et dit : « Mauvaise est
» ta loi ».

Elle lui fait signe de la main ; ils entrent dans son appartement, et elle s'assied près de la fenêtre. Là, elle lui dit, le page continuant à servir d'interprète : « Là-bas, je te parlais comme princesse royale, » ici, je te parle sans cérémonie, te faisant mon » égal ».

Après lui avoir ordonné de se couvrir et de s'asseoir sur un tabouret, elle lui demande comment il se trouve dans ce pays. Ordoñez répond par des compliments. « Le plaisir d'avoir vu Son Altesse » lui fait oublier toutes les fatigues qu'il a eu à » supporter ».

La princesse exprime combien elle est contrariée d'être obligée d'avoir recours à un interprète pour converser avec lui. Elle le remercie des présents qu'il lui a envoyés.

En le congédiant, elle lui dit de venir chaque jour après son repas la voir dans cette chambre pendant une heure ; le page ira le chercher. Elle lui recommande toutefois de ne parler aux interprètes et à ses compagnons de voyage que de l'audience qu'elle lui a donnée dans la salle publique.

Ordoñez rentre auprès de ses compagnons. A peine a-t-il fini son repas que le page revient le chercher. La princesse l'entretient encore pendant une heure.

Les jours suivants, Ordoñez dut aller voir la princesse deux fois par jour ; le matin, ils parlaient de questions générales, le soir de questions religieuses. Ordoñez avait bien proposé de faire venir, pour l'instruire, l'un des missionnaires portugais ; mais la princesse avait refusé.

Le premier jour de l'an 1591, la princesse fit remarquer à Ordoñez que c'était le premier jour de l'année pour les chrétiens. Ordoñez lui dit que pour les chrétiens c'était aussi une fête religieuse, fête qui rappelait qu'en ce jour Jésus-Christ avait répandu son sang pour la première fois. Tout l'entretien roula sur ce mystère.

Chaque soir, Ordoñez lui expliquait quelqu'un des mystères du christianisme.

Le jour de l'Epiphanie, il lui raconta la visite des trois Rois-Mages à Jésus enfant ; elle l'écoutait avec tant d'intérêt qu'elle paraissait vouloir se faire chrétienne.

Au milieu de l'entretien, le roi entra et prit part à la conversation. La nuit précédente, il était resté avec sa sœur jusqu'au-delà de minuit, causant avec elle des Rois Mages, de l'Enfant Jésus, de saint Joseph et de la Vierge Marie. Il le raconta à Ordoñez, et, toutes les fois qu'il prononçait le nom de Marie,

il inclinait la tète en signe de respect. Après avoir éclairci quelques doutes, il salua sa sœur et se retira.

Pour affermir la princesse dans son attrait pour le christianisme, Ordoñez lui fit cadeau, ainsi qu'à ses dames d'honneur, de plusieurs objets de piété. A la princesse, notamment, il remit deux images, l'une de Notre-Seigneur en croix, l'autre de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge. La princesse fut fort touchée de ce présent : « Elle aimait, dit-elle, « Jésus et sa mère la Sainte Vierge, comme s'ils étaient » ses dieux ». Elle fit aussitôt venir ses dames d'honneur, et toutes s'agenouillèrent devant l'image de Jésus-Christ crucifié. Puis elle fit dresser dans sa chambre un petit autel, et dessus elle plaça ces deux images de piété.

CHAPITRE IV

Ordoñez de Cevallos se met en rapport avec les deux missionnaires portugais Affonso da Costa et João Gonsalves de Sá.

Ordoñez avait demandé à voir les deux missionnaires portugais Affonso da Costa et João Gonsalves

de Sá, qui, envoyés par l'évêque de Macao plus d'un an auparavant, étaient tenus à l'écart depuis que le roi était parvenu à sa majorité.

Par suite de la multiplicité des questions qui leur étaient posées, ces deux prêtres sentaient que leur situation allait être modifiée par quelque événement nouveau.

A la suite de divers entretiens avec Ordoñez, le roi avait remarqué l'identité de la doctrine religieuse professée par ce prêtre et de celle des deux missionnaires portugais. Aussi, après qu'Ordoñez eût eu quelques entrevues avec sa sœur la princesse de Champa, ne fit-il aucune difficulté pour l'autoriser à se mettre en rapport avec ces deux prêtres (1).

Ce fut dans la soirée du 6 janvier qu'Ordoñez les vit. L'entrevue fut des plus cordiales. Ils engagèrent Ordoñez à rester au Tonkin : il pourrait, disaient-ils, y être utile au service de Dieu, vu la faveur dont il jouissait auprès du roi et de la princesse, sa sœur (2).

Depuis leur arrivée au Tonkin, les deux prêtres portugais n'avaient pas pu dire la messe ; Ordoñez

(1) *Eod. op.*, p. 160.
(2) *Eod. op.*, pp. 161-B — 162-A.

non plus, depuis son débarquement. Il fut résolu qu'Ordoñez demanderait au roi l'autorisation d'élever, auprès de la maison où résidaient les missionnaires portugais, une cabane qui servirait de chapelle et où lui et ces prêtres pourraient dire la messe (1).

Le 13 janvier (2), cette autorisation était demandée, ainsi qu'un permis de séjour pour les deux prêtres portugais et pour d'autres missionnaires catholiques, s'il en venait, notamment pour ceux de la Compagnie de Jésus. La princesse accorda volontiers ces autorisations : elles étaient scellées du sceau du roi.

La cabane qui devait servir d'église fut immédiatement commencée. Terminée le 2 février, jour de Notre-Dame de la Chandeleur, elle fut mise sous ce vocable. Ce jour-là, chacun des trois prêtres y dit la messe.

Ordoñez avait également profité de la bienveillance de la princesse à son égard pour lui demander

---

(1) *Eod. op.*, p. 162-A.

(2) Page 164 de la *Historia y viage del mundo*, cette date est dite : 13 janvier 1592. (*A treze de Enero de noventa y dos*) ; mais, d'après le contexte (v. p. 142-B, ligne 30 ; p. 187-A, lignes 11-13 ; p. 222-A, lignes 32-33), il faut lire : 13 janvier 1591. (*A treze de Enero de noventa y vno*).



de recevoir de nouveau les deux missionnaires portugais, qu'elle avait, on s'en souvient, d'abord bien accueillis, puis, pour ainsi dire, disgraciés. La princesse y avait consenti.

CHAPITRE V

Passion de la princesse Champa pour Ordoñez de Cevallos ; elle veut l'épouser ; mais celui-ci, étant prêtre catholique, repousse sa proposition.

La noble fierté sacerdotale d'Ordoñez, refusant de s'agenouiller devant les hommes, quelque grande que fût leur dignité, sa sincérité au sujet de l'état de sa famille, sa politesse et la courtoisie avec laquelle il avait adressé des cadeaux au roi, à la princesse et à ses dames d'honneur, avaient séduit, non seulement le roi, mais encore la princesse.

Quoiqu'elle eût été fort recherchée par divers princes étrangers, la princesse de Champa avait toujours refusé de s'engager dans les liens du ma-

riage (1). L'arrivée d'Ordoñez changea le cours de ses idées à ce sujet. Dix jours après la première entrevue, c'est-à-dire le jour de l'Epiphanie, 6 janvier 1591, elle avait eu avec Ordoñez un entretien qui, malgré sa forme voilée, montrait la profondeur de sa passion pour lui.

Elle désirait, lui dit-elle, traiter une affaire avec lui sans interprète, par signes et avec les paroles qu'il pourrait comprendre. Elle l'engagea alors à ne point s'en retourner en son pays, mais à se marier au Tonkin, lui et ses compagnons.

Ordoñez répondit que ses compagnons pouvaient le faire, mais que lui n'était pas libre, étant prêtre catholique.

Voyant sa répugnance, elle n'insista pas : « C'était » pour savoir ce que tu dirais, ajouta-t-elle » (2).

Quelques jours après, par une insinuation, le roi montrait à Ordoñez que certain projet avait été combiné entre lui et sa sœur. Charmé de l'amabilité d'Ordoñez, qui venait de lui envoyer des présents, ainsi qu'à sa sœur et aux dames du palais, il lui dit

---

(1) *Tratado de las relaciones...* p. 41-A et s.

(2) *Historia y viage del mundo*, p. 161-A.

qu'il aimait beaucoup les Espagnols et qu'il serait heureux d'avoir un Espagnol pour parent (1).

Mais le 2 février, le jour même que l'église de Notre-Dame de la Chandeleur venait d'être inaugurée par les trois messes qu'y avaient célébrées Ordoñez et les deux prêtres portugais, la princesse déclarait formellement sa passion à Ordoñez (2).

Ce dernier était venu le soir lui rendre sa visite habituelle. Au cours de la conversation, la princesse lui dit : « Ce que je te demande, c'est que tu te » mettes mon écharpe ». Ordoñez comprit la signification de ces paroles : d'après un usage annamite, en effet, lorsqu'une princesse veut désigner celui qu'elle a choisi pour mari, elle lui jette son écharpe autour du cou.

Voyant qu'Ordoñez allait lui faire des objections, elle lui dit plus clairement : « C'est toi que j'ai » choisi pour être mon mari ; » et, tout en colère, elle proféra des menaces contre quiconque s'opposerait à ce mariage.

Pour la calmer, Ordoñez répondit qu'il verrait les missionnaires portugais, et que, s'il y avait quelques moyens de tourner la difficulté, il les prendrait.

(1) *Eod. op.*, p. 163-B.
(3) *Eod. op.*, pp. 164-A — 165.

Elle lui propose alors d'abandonner sa foi pour adopter la sienne. « Puis, ajoute-t-elle, tu te referas » chrétien, et tout le pays se fera également chré- » tien ». Ordoñez repousse cette proposition.

La princesse le congédie et lui dit d'aller conférer de cette proposition avec les deux Pères portugais et avec ses compagnons.

Ordoñez le fit. Les laïcs furent d'avis qu'il se mariât avec la princesse, puisqu'il devait en résulter un si grand bien. Mais Ordoñez leur conseilla de dire, s'ils étaient consultés, que la loi chrétienne s'opposait au mariage des prêtres, à moins que le Pape ne l'autorisât (1), et qu'on allait écrire pour lui demander cette permission. En attendant, la princesse se ferait chrétienne, et alors, avec la grâce de Dieu, elle verrait que son projet n'était pas bon.

Le lendemain, fête de saint Blaise, les trois prêtres disent la messe et prient spécialement ce saint de donner une solution favorable à cette situation équivoque.

---

(1) On cite quelques très rares autorisations de se marier accordées par le Pape, pour motifs absolument exceptionnels, à certains personnages engagés dans lès ordres majeurs ; notamment celle accordée au cardinal Jean-Casimir Wasa, de la Compagnie de Jésus, lorsqu'il eut été élu roi de Pologne (1648).

Puis Ordoñez va trouver la princesse. Quand il l'a saluée, elle lui prend les mains et les embrasse, ce qu'elle n'avait pas fait encore. « C'est parce que » tu es prêtre que je t'embrasse les mains, lui fait- » elle dire par le page qui servait d'interprète. Quant à ce que je t'ai dit, continue-t-elle, vois si » cela peut se faire. Sinon, je ne veux pas te faire » de peine. Je t'aime beaucoup, il est vrai ; mais je » te promets et certifie, par ma vie, par la couron- » ne de mon frère, qu'il ne te sera fait aucun mal, » ni à toi, ni à aucun de tes compagnons. Ma dignité » de princesse et d'ancienne régente s'y oppose. Au » reste, n'ai-je pas moi-même interdit aux bonzes de » se marier ; et si Dieu a fait un précepte semblable » dans sa loi, comment le transgresserait-on ?

— » C'est précisément ce que j'aurais voulu dire, » répond Ordoñez.

— » Puis donc que tu ne peux te marier, reprend » la princesse, je vais me faire chrétienne ; et désor- » mais je ne veux plus traiter d'autre question.

— » C'est tout mon désir, dit Ordoñez. »

Rien de nouveau ne se passa jusqu'au 24 février, fête de saint Mathias (1). Ce jour-là, la princesse fut

---

(1) *Historia y viage del mundo*, pp. 166-169.

reprise du désir d'épouser Ordoñez. Comme il lui faisait sa visite habituelle du matin, elle lui dit que les Pères portugais devaient le détourner de se marier avec elle, parce qu'eux étaient vieux et lui jeune. Si elle ne lui avait pas promis de les bien traiter, ajouta-t-elle, elle les aurait fait enfermer pour leur vie dans un couvent de bonzes éloigné dans les montagnes.

Ordoñez protesta qu'il ne se laissait nullement influencer par ces missionnaires. Malgré son assertion, le roi mandait le même jour les deux prêtres portugais et leur tenait un langage sévère.

Puis la princesse leur parlait de la passion qu'elle ressentait pour Ordoñez ; mais, en terminant sa pathétique conversation, elle leur dit : « Je n'ai » jamais voulu faire de mal, ni ne veux en faire... » Allez avec Dieu, et regardez ce qui convient le » mieux. »

Les deux missionnaires portugais vinrent aussitôt rapporter à Ordoñez ce que le roi et la princesse leur avaient dit.

A peine Ordoñez avait-il terminé son repas que la princesse le faisait appeler de nouveau. Elle lui demanda encore pourquoi il ne pouvait se marier : » Parce que je suis prêtre, répondit Ordoñez, et

» que la prêtrise m'a imprimé un caractère indé-
» lébile ».

La princesse alors lui adresse les paroles les plus tendres : « Vois combien je t'aime : j'ai refusé bien
» des partis ; je n'ai jamais voulu me marier, si ce
» n'est avec toi..... Si je ne me marie pas avec toi,
» je demeurerai sans espérance, et ne voudrai point
» me marier. »

Elle dit encore d'autres paroles émues et se met à pleurer.

Dans un pareil embarras, Ordoñez invoque le secours de la Sainte Vierge ; puis il se retire pour conférer avec ses compagnons.

Les avis sont divers : « On devrait, disent les laïcs,
» faire croire à la princesse qu'Ordoñez l'épousera ;
» elle se convertirait au christianisme ; alors elle
» cesserait de vouloir une chose impossible ; mais
» cette conversion aurait été la cause du salut de
» bien des âmes. »

Le P. (1) João Gonsalves de Sá opinait qu'il fallait entretenir la princesse du désir d'écrire au Pape,

---

(1) On appelait Pères les deux missionnaires portugais, quoiqu'ils ne fussent pas des religieux, mais de simples clercs. — Los dos clerigos, que llaman Padres, écrit Ordoñez de Cevallos (*Tratado de las relaciones...* p. 34-B.).

afin qu'il accordât à Ordoñez la permission de se marier.

Le P. Affonso da Costa, au contraire, voulait qu'on ne cessât de dire la vérité, fallût-il mourir pour elle.

Mais la divine Providence, qui dirigeait les événements, allait faire cesser toutes ces incertitudes.

CHAPITRE VI

Attrait de la princesse de Champa pour la religion chrétienne ; mouvements divers qui agitent son âme.

Le lendemain matin, après sa messe, Ordoñez quitte sa demeure, sans avoir vu ses compagnons, ni les Pères portugais. « Dieu me conduit, se dit-il » ; et de l'église il va droit au palais. Intérieurement il se recommandait à Marie, reine des Anges (1).

A la porte du palais, il trouve les deux prêtres portugais, auxquels il avait donné rendez-vous.

---

(1) *Historia y viage del mundo*, p. 169-B.

Il fait demander à la princesse de lui donner audience tout de suite ; pendant cette audience, les Pères portugais diront leur messe.

La princesse le reçoit ; après lui avoir souhaité la bienvenue : « J'ai rêvé, dit-elle, que tu versais » sur moi de l'eau et que tu me disais : « Marie, » Dieu soit avec toi, que ce grand nom t'assiste et » te rende bonne ». Je pleurais abondamment. » J'ai rêvé tant de choses que, pour ne point les » oublier et voir celles qui se réaliseront, je les ai » fait de suite écrire par mon page. »

La princesse demande ensuite à Ordoñez le résultat de la conférence qu'il a eue la veille avec ses compagnons.

Après qu'il eut satisfait sa curiosité, elle lui avoue qu'elle sait déjà les prières chrétiennes, les commandements et les articles de foi (1).

Le lendemain, elle invitait Ordoñez et les Espagnols, ainsi que les deux missionnaires portugais, à une partie de barques sur la rivière qui coule à Vạn-Lại-Sách.

Cependant la faveur dont jouissaient ces étrangers avait excité des jalousies (2). Ordoñez alla s'en

(1) *Eod. op.*, p. 170.
(2) *Eod. op.*, p. 173-A.

plaindre à la princesse ; elle lui dit de ne point s'en inquiéter, mais de remettre au roi une supplique, pour qu'il accordât la liberté de prêcher la religion chrétienne.

Elle lui exprime ensuite combien elle avait été frappée de la force de caractère que la loi chrétienne lui avait donnée : « Malgré, dit-elle, les proposi-
» tions brillantes que je te faisais, en t'offrant de
» te marier avec moi, tu as refusé, pour ne pas déso-
» béir à ta loi, renonçant ainsi au don d'un royaume
» et à la possibilité d'en convertir la population à
» ta foi. Ta religion est la seule qui inspire un pareil
» désintéressement.

» Aussi me dis-je que si je dois être chrétienne,
» il n'est pas bon que je te fasse transgresser la loi
» à laquelle je veux me soumettre. C'est pourquoi,
» je t'en prie, sois fort en ta loi ; j'ai pour toi beau-
» coup d'estime. Si, tout en restant dans la justice,
» tu peux être mon mari, tu le seras ; sinon, je ne
» veux pas que nous perdions le ciel » (1).

Ordoñez la remercie extrêmement et la félicite de son courage et du désir qu'elle a de se sauver. Il l'engage à écouter les enseignements du P. Affon-

(1) *Eod. op.*, p. 174.

so da Costa ; le P. João Gonsalves de Sá évangéliserait les dames d'honneur.

Dans la même journée, le roi accordait la liberté religieuse, à la demande d'Ordoñez, et confondait ses calomniateurs (1).

Cependant Ordoñez allait éprouver un nouvel assaut. Au sortir d'une joute d'escrime où, devant le roi et la princesse, avaient brillé ses compagnons et les interprètes portugais présents à la cour, la princesse le fit demander. Le petit page servant d'interprète, elle lui parla en ces termes :

« Vois combien je t'aime : pour toi, je fais ce que » nos pères n'ont pas fait pour nous. Demain on » t'indiquera ce que tu as à choisir... Je suis toute » bouleversée ; je ne mange ni ne dors ; j'ai la fièvre. » Car je suis femme, je suis de chair, et je me sens » vaincue par l'amour que j'ai pour toi. Dis-moi, » abandonnerais-tu ta loi pour moi ?...

— « Madame, répond Ordoñez, ma loi est la bonne ; » je perdrais tout ce que j'ai au monde, je perdrais » la vie, plutôt que de l'abandonner.

— » De telle sorte, interrompt-elle, que, dans » cette question, ni l'amour, ni la courtoisie, ni

(1) *Eod. op.*, pp. 175-177.

» autre chose sur la terre ne peut entrer en balance.

— » Non, dit Ordoñez. »

La princesse reprit : « C'est une loi formelle du » royaume que ceux qu'on exile ont leurs biens » confisqués. Si tu ne peux te marier avec moi, on » t'exilera, je ne pourrai plus te voir, je ne pourrai » plus te rien donner ; mon cœur sera brisé, j'en » mourrai. Vois ce que tu fais, ne me paye pas si » mal de mon amour ».

Pendant qu'elle parlait, ses yeux se remplissaient de larmes. Elle pleura abondamment. Ordoñez était ému au-delà de toute expression ; mais Dieu, qu'il avait invoqué, lui donna la force de résister à cette tentation suprême.

Après être resté deux heures, comme anéanti, sur une chaise, il revint à lui, au moment où le roi entrait, appelé par les cris de douleur de la princesse.

« Ne pleurez pas, Madame, lui dit-il alors, ne » pleurez pas. La faute ne vient pas de moi. Voyez » combien je perds pour ne pas vous tromper. Que je » demeure ici comme votre chapelain ; écrivons en » Espagne : peut-être le Pape me donnera-t-il une » dispense. Si cela se peut, il le fera, afin que vous » vous fassiez chrétienne. Quittez, madame, votre loi.

» Dieu nous a créés avec un libre arbitre, afin que » nous choisissions le bien ou le mal. Il est juste de » choisir la loi qui est la meilleure. La loi de Jésus » est la meilleure. Sainte Marie, que vous vénérez, » et tant de saints ont été de cette loi » (1).

CHAPITRE VII

Départ du roi pour la guerre. Pendant son absence, Ordoñez de Cevallos catéchise sa sœur, la princesse de Champa.

Cependant, quelques jours après, arrivait à la cour la nouvelle qu'une armée ennemie s'avançait menaçante. On fit croire à Ordoñez que c'étaient les rois de Cambodge et de Pégou (2), appuyés par une flotte chinoise, qui tentaient une descente

(1) *Eod. op.*, pp. 179-180.

(2) Le Cambodge était devenu voisin de l'Annam à la suite de l'occupation du Champa par les Annamites ; et le Pégou l'était par ses provinces laotiennes, dont héritèrent plus tard ses conquérants, les Birmans.

sur les côtes (1). Mais, en réalité, c'était l'armée de la dynastie usurpatrice des Mạc, laquelle tenait encore tout le Delta du Tonkin (2).

Le roi Lê Thế Tông réunit son armée et demanda à Ordoñez de le laisser emmener avec lui les deux missionnaires portugais ; les compagnons espagnols d'Ordoñez devaient également le suivre. En le quittant, le roi l'embrassa cordialement et lui dit : « Je t'en prie, ne fais pas de peine à ma sœur ; je » l'aime plus que moi-même. C'est elle qui, en mon » absence, sera régente ».

De leur côté, les Pères portugais faisaient leurs adieux à Ordoñez. Le P. Affonso lui recommanda de prendre garde aux ruses du démon : « Sois fort » et courageux, dit-il. Tu es prêtre ; médecin, guéris-» toi toi-même. Que la grâce de Notre-Seigneur te » tienne par la main et te mette devant les yeux « sa mort, ainsi que la constance des martyrs et » des saints. Qu'elle te rappelle sans cesse que tu

---

(1) *Historia y viage del mundo*, pp. 180-B — 181-A.

(2) Cette campagne dura de 1591 à 1592 et se termina par la prise de Thăng-Long, le Hilan d'Ordoñez, aujourd'hui Hà-Nội (P. Trương Vĩnh Ký, *Histoire annamite*, T. II, pp. 83-86).

» es mortel et qu'il y a un jugement, un enfer et » un ciel » (1).

Ces bonnes paroles donnèrent à Ordoñez confiance en lui-même. Ce jour-là il ne vit pas la princesse ; mais, le lendemain, elle le manda. Il la trouva l'air triste et beaucoup plus grave qu'auparavant. Cette gravité devait être attribuée à sa qualité de régente ; elle ne devait plus renouveler à Ordoñez ses propositions de mariage.

Elle le lui annonça, d'ailleurs, par l'intermédiaire de l'interprète. « Fais savoir au Père, dit-elle, que » je désire connaître sa loi ; tant que durera la guerre » et jusqu'au retour du roi, nous ne parlerons pas » d'autre chose que de sa loi. Ses leçons auront » lieu dans la salle d'audience ; mes dames d'hon- » neur y assisteront ».

Ordoñez passa dans la salle ; et bientôt, précédée de ses dames d'honneur, la princesse y entra. Elle était vêtue sans luxe ; son costume était semblable à celui des mahométanes de Perse et de Turquie.

Ordoñez en fut peiné, et il l'exprima. La princesse se mit à rire : « Pourquoi es-tu triste, répondit-elle ». Ordoñez lui dit alors que son vêtement ressemblait

---

(1) *Historia y viage del mundo*, p. 181-A.

à celui des mahométanes. Mais elle protesta qu'elle avait horreur de la foi mahométane et qu'elle désirait embrasser la foi chrétienne, celle de sainte Marie, parce qu'elle savait que dans cette foi elle pouvait se sauver et qu'elle voulait se sauver (1).

Avant de commencer sa leçon de catéchisme, Ordoñez engagea la princesse et ses dames d'honneur à invoquer le secours de Dieu. Aussitôt elles se mirent à genou, et Ordoñez récita les prières, que, d'ailleurs, la princesse savait déjà.

Ordoñez commença sa première leçon par la création ; il parla des anges et de la chute des mauvais anges, dont les places au ciel nous étaient réservées. La princesse écoutait avec recueillement, et son désir d'être chrétienne augmentait.

Cependant arrivèrent des nouvelles de l'armée. D'après le récit du voyage d'Ordoñez, la flotte ennemie n'avait pas accepté le combat et des arrangements pacifiques se préparaient. La princesse fit appeler Ordoñez, et comme elle savait qu'il avait été autrefois militaire, elle le consulta sur certaines questions relatives à la guerre.

Il était aussi question de l'arrivée d'un frère du

---

(1) *Eod. op.*, p. 182.

roi de Cambodge, qui devait venir demander la main de la princesse ; mais elle avait répondu qu'elle ne se marierait qu'avec un chrétien (1).

Ordoñez avait continué son cours de religion chrétienne, racontant l'histoire de l'Ancien Testament et les prophéties concernant Notre-Seigneur. Il avait également exposé à la princesse et à ses dames le mystère de la sainte Trinité.

Le 12 mai, on eut encore des nouvelles de la guerre, laquelle était toujours présentée à Ordoñez comme une guerre étrangère, alors que, en réalité, c'était une guerre civile. Une phrase d'Ordoñez montre que cette guerre était bien la campagne victorieuse que le maire du palais Trịnh Tòng entreprit en 1591. La princesse, dit Ordoñez (2), demanda si on avait rapporté quelque nouvelle au sujet de Hilan (Thăng-Long, aujourd'hui Hà-Nội) ; elle sut que cette ville avait passé au roi, et elle dépêcha de suite pour s'en assurer. D'après l'histoire annamite, cette nouvelle était encore prématurée, quoique alors l'armée des Lê menaçât réellement la position de Thăng-Long (3).

---

(1) *Eod. op.*, p. 184-B.
(2) *Eod. op.*, p. 185-A.
(3) Cf. P. Trương Vĩnh Ký, *Histoire annamite*, T. II, p. 84.

CHAPITRE VIII

La princesse de Champa est baptisée par Ordoñez de Cevallos : elle reçoit au baptême le nom de Marie.

Le 21 mai, Ordoñez reçut des lettres des Pères portugais et de son compagnon et parent le capitaine Pedro de Lomelin. Ils lui annonçaient qu'une sentence d'exil et de confiscation avait été prononcée contre lui et ses compagnons.

Ordoñez se rend chez la princesse : « Que va » faire votre Altesse, dit-il, si on nous exile et qu'on » confisque nos biens ? »

Elle pousse un profond soupir, puis : « Ton Dieu » ne le voudra point ; car cette sentence serait sans » remède. Crois-moi, j'en mourrais de chagrin ». Et elle se tordait les mains et pleurait.

Le lendemain Ordoñez la vit ; elle était toute triste. Elle ne savait encore rien relativement à la sentence d'exil portée contre Ordoñez, mais elle pressentait que ce ne devait être que trop vrai.

Aussi était-elle tout anxieuse, quand le soir elle

vint à l'instruction religieuse que faisait Ordoñez. « Il me semble, lui dit-elle, que je sens que tu vas » partir. Fais-moi chrétienne avant que tu ne » partes. Si tu sors du royaume, va-t-en à Goa de- » mander un sauf-conduit ou une ambassade auprès » du roi, mon frère ; puis reviens ici, et tu verras ce » que je ferai pour toi. »

Ordoñez lui demande alors comment, puisqu'elle est sœur du roi et régente du royaume, elle ne peut faire ce qu'elle veut en son royaume. La princesse répond qu'il y a des lois qui la lient et qu'elle ne peut leur désobéir sans déshonneur (1).

Elle n'avouait pas à Ordoñez le véritable motif de son exil, c'était la volonté du maire du palais Trịnh Tòng. Ainsi que je l'ai dit plus haut (2), Trịnh Tòng n'était pas à la cour à cette époque ; il préparait sa campagne contre les Mạc, et le centre de sa base d'opérations, sa résidence, était alors à Tây-Kinh, l'ancienne capitale de l'ouest du royaume annamite. La présence d'étrangers, militaires et prêtres, sur le sol du Tonkin, lui avait porté ombrage, et il avait demandé leur expulsion. Mais, au lieu

(1) *Historia y viage del mundo*, pp. 185-186-A.
(2) Page 72.

de paraître, il avait laissé au roi l'apparence du pouvoir, et il avait fait porter la sentence par une assemblée judiciaire à sa dévotion ; le manque de révérence d'Ordoñez envers les mandarins avait été le prétexte mis en avant pour justifier cette sentence.

Certaine qu'Ordoñez allait être exilé, la princesse le prit à part et lui exprima formellement le désir qu'elle avait d'être faite chrétienne avant son départ et avant le retour du roi (1).

Ordoñez l'interroge alors et lui demande si elle croit.

— « Oui, répond-elle, je crois toutes les vérités
» de la foi chrétienne ; je demeure ferme dans cette
» croyance, et sans le baptême je ne puis être sau-
» vée.

— » Vous voulez donc être baptisée ?

— » Oui ; et je te prie de me baptiser avant que
» je n'aie d'autres embarras ».

Pendant ce temps, une dame d'honneur était allée chercher un vase plein d'eau. La princesse se met à genoux, et Ordoñez lui demande :

« Madame, comment voulez-vous vous appeler ?

(1) *Historia y viage del mundo*, pp. 186-B—187-A.

— » Marie, dit-elle.

— » Marie, continue Ordoñez, voulez-vous être » chrétienne ?

— » Oui, répond la princesse.

— » Alors il est nécessaire que vous croyiez tout » ce que croit notre sainte Mère l'Eglise romaine.

— » Oui, je le crois ».

Ordoñez dit encore les articles de foi ; à chacun elle répond : « Oui, je crois ».

Ordoñez lui demande encore : « Lorsque vous » aurez été baptisée, renonceriez-vous à la foi pour » le monde entier ?

— » Non, dit-elle ; faudrait-il mourir. »

Ordoñez recommence à lui demander par trois fois : « Marie, que désirez-vous ? » et elle répond en pleurant : « Le baptême ».

Alors Ordoñez la baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; c'était le 22 mai 1591. Puis il lui adresse une allocution, où il lui montre les bienfaits de Notre-Seigneur à son égard.

Le même jour, la gouvernante de la princesse et trois autres dames d'honneur reçurent le baptême ; la gouvernante fut appelée Anne, et les autres dames Polonia, Ursule et Marie.

Ces cérémonies terminées, Ordoñez dit à la prin-

cesse : « J'ai maintenant avec vous une parenté » spirituelle ».

Cette pensée la combla de joie : « Puisque tu es » maintenant mon parent, j'espère que tu ne m'ou- » blieras point. Je te donnerai des lettres pour le vice- » roi de Goa, afin qu'il t'envoie ici comme ambassa- » deur ; et, d'après la parole que tu viens de me » dire, j'aurai le bonheur de te traiter en parent. »

Le lendemain matin, huit autres dames furent baptisées. Le soir du même jour, il y eut encore huit autres baptêmes, puis dix-sept le 24 mai, d'autres encore les jours suivants, de telle sorte qu'à la fin de mai Ordoñez avait baptisé soixante-douze dames et cinq hommes, fils ou neveux de ces dames. A tous la princesse avait servi de marraine (1).

Chaque jour Ordoñez continuait sa prédication, expliquant les mystères de la foi à la princesse et à ses dames. Quand il leur eut parlé du Pape, la princesse fut prise d'une telle affection pour la personne du Souverain Pontife qu'elle dit que, si son frère se faisait chrétien, elle l'engagerait à aller le voir (2).

---

(1) *Historia y viage del mundo*, pp. 186-B — 187.

(2) Fue tanto e aficion que tomò al Papa, que dezia, que

CHAPITRE IX

La princesse Marie renonce à son apanage royal de Champa ; sa fermeté dans la foi

Le 12 juin, les deux missionnaires portugais revenaient de l'armée ; grande fut leur joie d'apprendre la conversion de la princesse. Celle-ci leur fit un accueil très affectueux.

Cependant on attendait le retour du roi. L'expédition contre l'armée des Mạc, dont parle l'histoire annamite, n'était pas terminée, puisque cette campagne dura jusqu'en janvier 1592, époque de la prise de Thăng-Long (Hà-Nội) sur les Mạc ; mais sans doute le maire du palais Trịnh Tòng voulait se débarrasser de la présence du roi à l'armée, craignant probablement qu'il n'acquît sur elle quelque prestige, qui eût porté ombre à son pouvoir.

Le roi avait appris avec un vif mécontentement la conversion de la princesse sa sœur ; la reine-mère

si viesse à su hermano Christiano, le avia de hazer que le embiasse à visitar (*Eod. op.*, p. 187-B).

n'en était pas moins courroucée. Tous deux avaient écrit à la princesse, pour la blâmer d'avoir abandonné sa loi, ajoutant que, en punition de cet acte, elle serait, pendant quinze ans, privée du titre de princesse de Champa, son apanage (1).

Toute troublée, la princesse fait appeler Ordoñez : « Pour apaiser mon frère et ma mère, lui dit-elle, » je vais renoncer en ta faveur à mon apanage royal » de Champa ; puis toi-même tu y renonceras, et, » à l'arrivée de mon frère, tu déposeras en ses mains » ta renonciation. Alors l'intérêt qu'il aura à réunir » cet apanage à son royaume le calmera, et je pour» rai lui demander ce palais avec ses jardins, pour » y créer un monastère de religieuses et m'y retirer. » Puisque tu m'as donné ta parole que tu revien» drais, tu seras le prélat de ce monastère ; en at» tendant, les Pères portugais en seront les aumô» niers. J'avais aussi demandé pour eux une église » à mon frère ; et il avait trouvé que rien ne conve» nait mieux que cette salle où nous sommes ; je » l'ai acceptée. »

Les renonciations à l'apanage royal de Champa furent faites sur-le-champ, comme la princesse venait

(1) *Eod. op.*, p. 188-B.

de le dire ; un secrétaire de la Chambre du Conseil les enregistra devant vingt-quatre témoins.

La nuit suivante, le roi revenait ; la reine-mère était déjà revenue deux jours auparavant. Ni l'un ni l'autre n'allèrent voir la princesse, tant ils étaient irrités de sa conversion.

Ordoñez fut mandé par le roi à neuf heures du soir ; il lui remit les renonciations. Subitement apaisé, le roi dit à Ordoñez : « Si ma sœur, alors qu'elle était » de ma loi, était si bonne, que sera-t-elle donc, » maintenant qu'elle est devenue chrétienne ? ».

Alors, raconte Ordoñez, il appela le général (quel était ce général ? était-ce le maire du palais Trịnh Tòng ?) (1) ; et, tenant à la main le titre des renonciations, il alla trouver sa sœur.

« Sœur de mes yeux, lui dit-il en l'embrassant, » je ne puis te cacher combien je t'aime. »

La princesse se jette à ses genoux ; mais il la relève. Puis il ajoute qu'il n'accepte pas sa renoncia-

---

(1) *Eod. op.*, p. 189-A. Un peu plus loin (pp. 196-B, 199-B, 202-A), Ordoñez reparle de ce général ; il dit notamment que c'était lui qui avait proposé la main de la princesse Marie au frère du roi de Cambodge, — acte qui peut faire supposer que ce général était bien le maire du palais Trịnh Tòng. En ce cas, si c'était Trịnh Tòng, il affectait devant les étrangers d'avoir un rôle effacé.

tion à l'apanage royal de Champa et qu'il lui retourne les papiers concernant cet acte de renonciation.

Mais elle : « Je n'ai besoin de rien, parce que » j'ai promis d'être religieuse. Je ne demande que » ces palais pour en faire un monastère et une église, » ainsi que les jardins qui en dépendent et une rente » pour l'entretien du monastère. »

Elle prie ensuite le roi de donner à Ordoñez des lettres pour le vice-roi de Goa, afin qu'il soit envoyé au Tonkin comme ambassadeur et qu'il puisse y rester. Le roi promet de faire tout ce qui sera possible : « S'il revient ici, ajoute-t-il, il verra combien je l'aime. »

Le roi envoie prévenir la reine-mère.

A son entrée, il lui dit : « Madame, c'est votre » fille et ma sœur ; pardonnez-lui, puisque tous nous » allons être chrétiens ; nous y gagnerons le » ciel ».

La reine-mère embrasse sa fille ; puis Ordoñez est congédié ; la reine-mère et le roi restent seuls avec la princesse.

La reine-mère passa plus de deux heures à chercher à faire renoncer sa fille à la foi chrétienne ; mais la princesse fut inébranlable. Les dames d'hon-

neur converties disaient de même : « Plutôt mourir » que de renier la foi que nous avons reçue » (1).

CHAPITRE X

Bonheur que la princesse Marie éprouve d'être chrétienne ; sa vocation religieuse

Le lendemain, en racontant cette scène à Ordoñez, la princesse Marie (nous l'appellerons désormais de ce nom) lui disait : « Maintenant, je ne » m'étonne plus que tu aies été si ferme dans ta loi ; » car à présent, si on me donnait tous les royaumes » de la terre et toi pour mari (ce que j'ai le plus » désiré de ma vie), je n'accepterais point. Et, » si toi-même et les Pères m'en donniez le conseil, » je ne vous croirais pas ; car j'aime mieux être » chrétienne que d'avoir quoi que ce soit au monde, » et, en outre, je veux être religieuse en cette mai-

---

(1) *Eod. op.*, pp. 188-B — 190-A.

» son : là je suis née, là je suis renée (1), là je veux
» mourir.

» Je veux, continua-t-elle, que tu fasses un mé-
« moire dans lequel tu exposeras aux nouvelles
» chrétiennes ce que tu m'as dit des différents états
» et de la supériorité de l'état de virginité ; c'est
» afin qu'elles pensent à se faire religieuses avec moi ».

Ordoñez entra alors dans l'appartement où étaient les dames d'honneur. Il y avait là vingt-deux demoiselles et sept veuves déjà chrétiennes, et treize demoiselles et trois veuves qui reçurent le baptême ce même jour. Le lendemain Ordoñez baptisait encore vingt-sept servantes.

Il avait, en effet, passé toute la nuit dans l'appartement de la princesse à prêcher et à conférer le baptême. Le résultat de cette nuit de prédication fut la vocation des trente-cinq demoiselles et des dix veuves à l'état de religieuses de chœur et des vingt-sept servantes à celui de sœurs converses.

La princesse était dans la joie ; elle dit à Ordoñez que plus son frère et sa mère la contredisaient, plus elle se sentait ferme dans la foi.

« On veut, ajouta-t-elle, te faire partir sans tar-

---

(1) Par le baptême.

» der, mais j'ai dit à ma mère que, dussé-je mourir,
» j'avais besoin de te parler tant que tu ne serais
» pas parti, et qu'il fallait que tu restasses ici encore
» dix jours ».

Voyant l'émotion d'Ordoñez : « Père, lui dit-elle,
» ce n'est pas le moment de t'attrister. Je suis heu-
» reuse de ce qui est arrivé. Je t'estime beaucoup,
» je connais combien tu es honorable ; car, pour ne
» pas me tromper, tu as perdu un royaume. Je
» jure par Dieu Jésus et par sa sainte Mère Marie,
» qu'hier, en présence de ma mère et de mon frère,
» je me suis vue sur le point d'être perdue. Si je
» n'avais pas été si aimée et si estimée de ma mère
» et de mon frère, si ma fermeté et mon honnêteté
» ne m'avaient point aidée, moi, vous tous et les
» autres chrétiens, nous serions morts en ce mo-
» ment. Tu me dois beaucoup, parce que, si seule-
» ment j'avais donné mon consentement à ce qu'on
» agît contre toi, tu te serais vu dans une grande
» affliction.

» Il est très utile que tu t'en ailles, continua-t-
» elle ; on verra ainsi que c'est bien moi qui ai voulu
» me faire chrétienne et que je tiens à demeurer
» chrétienne, dussé-je mourir. J'attends seulement
» de toi et de tes amis de Goa que tu reviennes ici

» comme ambassadeur. Tu verras alors ce que je te » donnerai, combien d'églises se fonderont, combien » la foi se propagera en ce pays.

» Tu me disais que tu préférais la propagation » de la foi à tous les royaumes du monde. Souviens-» toi que tu as refusé pour femme une princesse » souveraine, que tu as refusé une couronne pour » ta tête ; et, puisque tu as fait tout cela pour la » foi, reviens ici et accomplis ton désir apostolique. « Si tu as travaillé aux fondements, ce n'est pas » une raison pour que tu abandonnes l'édifice.

» Ne crains pas le mal qui va t'arriver, à savoir » ton exil avec confiscation de tes biens, ni toute » autre chose que le démon peut te mettre sous les » yeux ; ne regarde que le courage des saints. Un » jour tu me disais que c'est une grande gloire d'être » martyr, et que tu désirerais mourir pour le Sei-» gneur, et autres choses qui m'édifiaient. Ne te » laisse pas défaillir ; de mon côté, je te promets » d'être ferme dans la foi... Quelle plus grande » gloire peut nous être réservée que de mourir tous » deux martyrs et d'être les premiers martyrs de » ce pays !

» Je te dis tout cela afin que tu reviennes. Con-» sidère que je suis un faible rejeton, que j'ai besoin

» d'aide. Quoique les Pères portugais restent ici » et que je reconnaisse le courage et la sainteté du » Père Affonso, je n'en suis pas moins ta plante, » humble ver de terre du Seigneur. C'est là-dessus » que je te congédie, et je ne veux pas que tu me » répondes » (1).

CHAPITRE XI

Fondation à Vạn-Lại-Sách du couvent de religieuses et de l'église de l'Immaculée-Conception.

Au moment où Ordoñez allait sortir, la princesse ajouta : « Fais-moi de ta main un mémoire dans » lequel il sera demandé au roi ce qui est nécessaire » pour la fondation d'un couvent ; aussi ne manque » pas de marquer où doit être l'église. Que ce soit » prêt pour demain matin. »

Il fut fait ainsi ; et le roi accorda la concession,

---

(1) *Eod. op.*, pp. 190-A. — 191.

conformément au mémoire rédigé par Ordoñez (1). Il donnait à la princesse, pour en faire un couvent de religieuses, le palais qui était situé en dehors des murs de Vạn-Lại-Sách. A ce couvent il attachait les revenus des champs et des jardins qui étaient attribués à ce même palais.

Il cédait en outre, à la princesse, la terre dépendant du domaine royal, qui s'étendait de l'autre côté du fleuve jusqu'au pied de la montagne ; dans cette terre elle pourrait réunir en un village chrétien les indigènes qui se convertiraient au christianisme dans un délai de dix années.

A cette concession le roi ajoutait la montagne elle-même, jusqu'au confluent de deux rivières, pour l'élève des bestiaux du village chrétien. La juridiction du monastère se serait étendue jusqu'au ruisseau Blanc (*hasta el arroyo blanco*). Enfin, il donnait encore au monastère le revenu du péage établi sur les jonques et autres embarcations qui passaient par le grand fleuve voisin et par son estuaire.

(1) *Eod. op.*, 191-B — 193. Ordoñez ne s'explique pas au sujet de la traduction de ce mémoire ; mais il est probable qu'il fut seulement traduit de vive voix au roi par l'interprète de la cour.

Cette concession royale fut complétée par une autre non moins importante. Le 15 juin la princesse Marie demandait au roi de lui donner, en outre, le palais où elle était née, pour en faire un couvent de religieuses sous le vocable de l'Immaculée Conception (1), et d'y attacher les jardins et les terres en dépendant jusqu'à l'enceinte de la ville ; elle lui demandait également des rentes, tant pour ce monastère que pour l'évêque et pour le clergé qu'elle ferait venir, et pour les hôpitaux et refuges de pauvres qu'elle fonderait. Quant à la colonie chrétienne, qui dépendrait du couvent, elle devrait avoir sa juridiction propre et ses gardes de police. Sa population pourrait se recruter dans tout le royaume, tant parmi les Annamites que parmi les Champa et les Laotiens (2).

Cette nouvelle demande de la princesse fut agréée du roi ; et la reine-mère approuva l'ordonnance royale en ce qui concernait le Champa, dont la souveraineté était autrefois dans sa famille (3).

---

(1) *Eod. op.*, p. 193-B... La señora Maria pide a su Majestad le dè estas casas de su nacimiento para Convento de Monjas de nuestra Señora de la limpissima Concepcion.

(2) *Eod. op.*, pp. 193-B — 194.

(3) *Eod. op.*, pp. 194-B — 195-A.

Puis la princesse fit une déclaration par laquelle elle nommait ses héritiers, pour ces concessions royales, le couvent de l'Immaculée-Conception qu'elle fondait, la colonie chrétienne qu'elle allait créer sur les terres du couvent, enfin l'évêque et le clergé qu'elle appellerait à gouverner spirituellement cette colonie (1).

Ces divers actes furent scellés par le ministre de l'administration (2), et attestés par douze autres mandarins (3).

Le même jour arrivait à la cour l'ambassadeur du roi de Cambodge : il venait demander la main de la princesse Marie pour le frère du roi de Cambodge (4). La princesse lui répondit qu'elle était chrétienne et que, désirant se faire religieuse, elle ne pouvait se marier.

Cependant Ordoñez travaillait à l'organisation du

---

(1) *Eod. op.*, p. 195-A.

(2) *Bộ-Lại* en annamite (Voir E. Luro, le *Pays d'Annam*, p. 93). Ordoñez l'appelle *Secretario de Gouierno y de Hacienda* (*Historia y viage del mundo*, p. 195-A.).

(3) *Historia y viage del mundo*, p. 195.

(4) Il était naturel que le roi de Cambodge, dont l'indépendance était, depuis plusieurs années, menacée par le Siam, recherchât une alliance de sa famille avec la maison royale d'Annam.

couvent de l'Immaculée-Conception. Ainsi que la princesse en avait exprimé le désir, la salle d'audience du palais allait devenir l'église du monastère. Le sol de cette salle fut changé ; les murs furent ornés de peintures représentant la vie et les miracles de Notre-Seigneur.

Le chœur et le maître-autel furent placés à l'endroit où était le trône royal. Dans le chœur, de chaque côté, deux autels latéraux : sur l'un Ordoñez mit un Christ, sur l'autre une image de la Sainte Vierge ; sur le maître-autel l'image des douze Apôtres. Avec d'autres images un rétable fut fait au maître-autel (1). Une belle grille en fer, peinte bleu et or, fermait le chœur (2).

En dehors du chœur, dans le reste de la salle, trois chapelles de chaque côté ; et, dans le sous-sol, un caveau pour la sépulture des rois.

Une sacristie joignait l'église (3) ; elle contenait douze ornements sacerdotaux, dont la matière provenait des robes de la princesse (4).

Le reste du palais était aménagé pour les besoins

---

(1) *Historia y viage del mundo*, p. 200-E.
(2) *Eod. op.*, p. 201-B.
(3) *Eod. op.*, p. 200-A.
(4) *Eod. op.*, p. 201-B.

de la vie religieuse : cellules, tour, parloirs. Près de la porte de l'église, les appartements des Pères portugais, aumôniers du couvent, et ceux de leurs serviteurs.

Enfin, devant la porte de l'église, une magnifique croix fut érigée, qui indiquait aux passants que là était une maison de prière chrétienne.

Le 26 juillet 1591, jour de la fête de sainte Anne, cette église de l'Immaculée-Conception fut inaugurée : Ordoñez y dit la première messe.

Le même jour cinquante-une religieuses prenaient le voile et recevaient en même temps le sacrement de la Confirmation (1). Les Pères portugais avaient, en effet, au début de leur mission, reçu de l'évêque de Macao le saint chrême et les saintes huiles (2). Ce même jour, la princesse Marie fut également confirmée. Puis le baptême était conféré à dix-huit femmes. Le soir toutes les religieuses faisaient leurs vœux et leur profession.

Le roi avait été heureux d'assister à ces pieuses cérémonies. Toute la journée l'artillerie annamite avait tonné jusqu'à l'heure de vêpres. En même temps

(1) *Eod. op.*, p. 200.
(2) *Eod. op.*, p. 188-A.

une procession était faite sur la place publique autour du monastère.

Les jours suivants, les deux Pères portugais commencèrent leur service d'aumônerie dans le couvent ; tous les jours ils prêchaient, une heure le matin et autant le soir.

D'autre part, cinq jeunes garçons, qui savaient déjà les prières, enseignaient aux autres catéchumènes. Tous les néophytes, d'ailleurs, cherchaient à faire de même : c'était avec une grande ferveur et un grand zèle que les femmes apprenaient aux femmes et les hommes aux autres hommes ce qu'ils connaissaient des vérités et des prières chrétiennes (1).

Bientôt d'autres baptêmes furent conférés ; en un jour soixante-douze hommes furent baptisés. Dans ce nombre, il n'y avait que trois Annamites ; les autres étaient des Pégouans, c'est-à-dire sans doute des prisonniers faits dans les guerres de la frontière occidentale, des montagnards laotiens au nombre de trente-sept, et des Chinois.

Suivant la décision royale, ces convertis furent réunis en un village, fondé sur les dépendances du

---

(1) *Eod. op.*, p. 200.

couvent (1), et qui, du nom de ce monastère, fut appelé le village de l'Immaculée-Conception (2). Puis, différents fonctionnaires furent nommés pour cette colonie chrétienne. Le roi prenait un grand intérêt à sa constitution (3).

CHAPITRE XII

La princesse Marie devient abbesse du couvent de l'Immaculée-Conception. Ses derniers entretiens avec Ordoñez de Cevallos (4).

L'organisation du couvent et de son village étant terminée, la princesse Marie prit l'habit religieux et fit sa profession comme abbesse du monastère.

Une foule immense assistait à cette cérémonie,

---

(1) *Eod., op.*, p. 201-A.

(2) *Eod. op.*, p. 200-B... y el Rey, en nombre de el Convento, fundò el Pueblo, y se llamò del propio nombre.

(3) *Eod. op.*, p. 200.

(4) *Eod., op.* pp. 201-A — 203-B.

soit dans l'église, soit sur la place ; la mousqueterie, l'artillerie, la musique se faisaient entendre. C'était la veille de l'Assomption ou peu de jours avant cette fête.

Le roi paraissait joyeux de ce que sa sœur fût entrée au couvent. Il se voyait seul maître de tout le royaume, par suite de la renonciation de sa sœur à ses droits sur les territoires de l'ancien Champa. Pour témoigner sa joie, il fit divers présents à ses favoris, à ses soldats et à leur général. (C'est le même général que nous avons vu auprès du roi à son retour, probablement le maire du palais Trịnh Tòng, ai-je déjà dit).

Le 15 août, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, il y eut messe chantée à l'église ; Ordoñez officiait.

Après la messe, Ordoñez dîna dans le parloir du couvent ; on lui faisait passer les plats par le tour. La princesse-abbesse assistait à son repas, mais elle était derrière la grille du parloir.

Le repas terminé, elle lui dit : « Mon cœur bat » bien fort ; il sent que je ne te verrai plus. Tu pars » demain. Personne d'entre nous ne le sait. Aie de » la patience : cette nuit on t'arrêtera, on te dépouil- » lera de tout, même des vêtements que tu portes.

» Tu es homme, souffre-le. Si tu reviens ici, je t'in-
» demniserai..... »

Puis, après quelques moments de silence : « Ne
» m'oublie pas. Je te prie de nouveau de revenir.
» Si tu reviens, tu seras le prélat de tous les chré-
» tiens du royaume. Demande au vice-roi de Goa
» de t'envoyer ici... Va-t-en avec Dieu ; souviens-
» toi de moi. Donne-moi ta bénédiction. »

Alors elle se mit à genoux, afin qu'Ordoñez la bénit.

« Par l'amour de Jésus, lui répond Ordoñez, par
» l'amour de sa Mère, je ne vous demande, Madame,
» qu'une chose, et je m'en irai content et ne sentirai
» point, pour ainsi dire, les épreuves que vous
» m'annoncez : je vous demande de croître en ver-
» tu et de garder, vous et tous les autres chrétiens
» de ce pays, la sainte foi catholique. Continuez,
» Madame, à protéger ces chrétiens et à éloigner
» d'eux toutes vexations. Considérez aussi le res-
» pect qui est dû aux prêtres de Dieu ; regardez ce
» qui est écrit sur la vierge qui les a en vénération.

— » Je le promets, dit la princesse-abbesse.

Ordoñez la bénit. Les autres religieuses vinrent ensuite au parloir, et Ordoñez les bénit toutes ensemble.

La princesse-abbesse resta seule avec Ordoñez, le jeune page étant toujours là comme interprète. Elle lui demanda s'il avait nommé un vicaire pour le remplacer pendant son absence. Ordoñez désigna le P. Affonso da Costa. Elle l'avertit alors qu'un notaire annamite allait venir pour écrire toutes les nominations d'employés qu'il ferait ou confirmerait.

Avant de se séparer de lui, elle lui remit une bague ornée d'un magnifique diamant : « Le roi mon » père me l'a donnée, dit-elle, conserve-la avec » respect..... »

Elle lui recommande également de ne pas s'effrayer des appareils de la justice annamite, ajoutant que, en définitive, il ne lui serait fait aucun mal. « Va-t-en avec Dieu, dit-elle en terminant.

— » Que sainte Marie demeure avec vous », lui répondit Ordoñez.

Ordoñez sortit, et la princesse-abbesse ferma la porte du parloir. Ordoñez entra dans l'église et s'assit sur une marche ; il n'en pouvait plus d'émotion.

Peu après vint le notaire annamite avec les Pères portugais et les fonctionnaires de la colonie chrétienne. Ordoñez confirma toutes les nominations

aux divers emplois du couvent et du village de l'Immaculée-Conception.

CHAPITRE XIII

Exil d'Ordoñez de Cevallos (1)

Ordoñez se rendit ensuite dans l'appartement des Pères portugais, appartement qui était près du rempart de la ville ; il y trouva ses compagnons. Il leur avait déjà fait savoir que tous ils allaient partir ; seuls les missionnaires portugais devaient rester. La scène d'adieu fut déchirante : tous pleuraient.

Ordoñez leur dit ensuite qu'il allait être conduit en prison. A ce moment même parut un capitaine annamite, suivi du page interprète et de trente satellites armés d'arquebuses.

Ses compagnons durent sortir. Il fut arrêté ; le capitaine, tout en s'excusant de la rigueur des ordres qu'il avait reçus, le fit dépouiller de ses vêtements et revêtir de vêtements blancs. (Le blanc est la cou-

---

(1) *Eod. op.*, 203 B — 206 A.

leur du deuil en Annam). On lui attacha les mains derrière le dos ; sur la tête on lui mit un capuchon semblable à celui d'un supplicié ; on le chargea de chaînes aux pieds, aux mains, à la ceinture ; au cou on lui mit une cangue.

Quatre greffiers annamites (1) parurent alors, et la sentence qui le frappait lui fut notifiée : le Conseil royal l'avait par deux fois condamné à mort pour crime de lèse-majesté. Puis une troisième sentence avait modifié ces deux jugements, parce qu'il avait été prouvé qu'il avait agi sans fraude ni mauvaise intention ; mais, attendu que, par suite de ses conseils, la princesse avait pour toujours renoncé au mariage, et aussi « pour d'autres fautes » qui n'étaient pas spécifiées dans la sentence (2), enfin pour avoir manqué de respect aux vice-rois et juges du royaume, il était condamné à l'exil perpétuel et à la confiscation de ses biens (3). On lui enleva donc tout

(1) *Biện-Lý* en annamite ; les Biện-Lý sont les secrétaires ou greffiers des tribunaux ministériels (Luro, *op. cit.*, p. 98, en note).

(2)... Y otros colpas, que nos declaravan... (*Historia y viage del mundo*, p. 204-B.)

(3) Ordoñez disant que trois sentences avaient été successivement portées contre lui par le *Conseil royal*, il est probable que la première était la peine de mort sans sursis

ce qu'il avait sur lui, sauf la bague que la princesse Marie lui avait donnée.

La nuit même, il fut embarqué, et quand le matin parut, la jonque qui le portait était déjà à quatre lieues de la capitale. A ce moment, on lui rendit une de ses soutanelles.

Le soir il arrivait à Quibenhu. Le gouverneur de cette ville se montra pour lui très bienveillant. Deux jours après, il se rembarquait, et, à la fin de la journée, il était à Picipuri, où il retrouvait ses compagnons. Il resta dans ce port jusqu'à la fin du mois d'août.

---

et avait été rendue par le *Tribunal du ministère des Peines* (*Bộ-Hinh*)*; le Tribunal des censeurs* aurait rendu la seconde sentence, en commuant la première peine en celle de mort avec sursis; puis, appel ayant sans doute été interjeté par les amis annamites d'Ordoñez, l'affaire aurait été examinée par *le Tribunal d'appel à la justice du roi* (Đại-Lí-Ti) et portée ensuite pour la sentence définitive devant le *Tribunal des trois Règles.* Ce tribunal, qui assiste le roi dans ses fonctions de juge suprême, se compose de la réunion des trois tribunaux suivants : le tribunal de l'appel à la justice du roi, le tribunal des censeurs, le tribunal du ministère des peines. (V. E. Luro, *op, cit.*, pp. 94-95).

Un cas judiciaire analogue a eu lieu à Huế tout récemment (31 mars-1er mai 1892). V. infra p. 141, note 2 et *Annales de la Propagation de la Foi*, n° de novembre 1892, pp. 426-429).

TROISIÈME PARTIE

La prédication d'Ordoñez de Cevallos sur les côtes méridionales du royaume annamite (septembre 1591-janvier 1592).

CHAPITRE PREMIER

Conversion et baptême du vice-roi de Huê, Nguyễn Hoàng, l'ancêtre de la dynastie royale actuelle (septembre 1591) ; il reçoit au baptême le nom de Grégoire.

Le navire d'Ordoñez était toujours dans le port de Picipuri ; on lui en rendit la jouissance.

Dans le port de Picipuri, il y avait un groupe de

six bâtiments annamites, portion d'une escadre plus nombreuse commandée par un amiral (1), lequel était parent du roi ; dans une affaire à la cour, Ordoñez avait pris son parti.

Cet amiral avait mission de conduire Ordoñez jusqu'à l'extrémité méridionale des côtes annamites ; jusque-là également le page de la princesse Marie devait rester comme interprète avec Ordoñez.

Au sortir de Picipuri, le navire d'Ordoñez et les six bâtiments annamites, qu'il avait trouvés dans ce port, passèrent près d'un groupe de trois îles, qui aujourd'hui sont appelées Biện-Sơn, Hòn Bạng, et Hòn Mê.

Le 15 septembre elle entrait dans la rade de Huế et s'abritait derrière l'île longue qui est à l'embouchure de la rivière de Huế. Dans le récit d'Ordoñez Huế est appelé Sinoa ; c'était le nom que les Européens ont longtemps donné à Huế, par suite de la

(1) Ordoñez l'appelle général de la mer *(General de la mar)*, c'est-à-dire amiral *(Historia y viage del mundo*, p. 206-A) ; et plus loin, dans la suite du récit, il l'appelle simplement le général (*Eod. op.*, p. 207 et s.) ; mais il ne paraît pas le confondre avec le général qui assistait le roi (*Eod. op.*, pp. 188, 196-B, 199 B) et avait voulu marier la princesse Marie au frère du roi de Cambodge, — lequel général doit être le maire du palais Trịnh Tòng.

prononciation chinoise du nom de Thuận-Hoá, la province annamite dont Huế était le chef-lieu (1).

Dans cette rade attendait le reste de l'escadre annamite, forte de trente voiles. Le jour de l'arrivée d'Ordoñez, cette escadre était sortie à la recherche d'une bande de dix navires corsaires chinois. Elle rentra le lendemain, 16 septembre, traînant avec elle trois de ces navires corsaires, qu'elle avait capturés. L'amiral qui la commandait avait également sous sa juridiction Huế et sa province.

Ce personnage doit être identifié avec celui que l'histoire annamite appelle Nguyễn Hoàng et qui est l'ancêtre de la dynastie annamite actuelle. Nguyễn Hoàng était le fils cadet de Nguyễn Kim, le restaurateur de la dynastie Lê (2), et il était l'oncle maternel du maire du palais Trịnh Tòng.

A peine descendu sur les terres de son gouvernement, Nguyễn Hoàng reçut Ordoñez à bras ouverts : « Qu'il soit avec notre Dieu, dit-il, le bon prêtre » qui me donne la vie, l'honneur et la fortune ! » En même temps, il s'inclinait et embrassait les mains d'Ordoñez (3).

---

(1) *Historia y viage del mundo*, p. 206-A et s.
(2) V. *Suprà*, p. 17.
(3) *Historia y viage del mundo*, p. 207-A.

Ordoñez voulut s'incliner profondément devant lui (1) ; mais il ne le permit pas.

Nguyễn Hoàng emmène ensuite Ordoñez dans une salle où étaient réunis tous ses officiers. Devant eux il le remercie des services qu'il lui avait rendus.

« Que Son Excellence, répond Ordoñez, remercie » Dieu, qui ordonne en sa sagesse. »

Lui alors : « Je le reconnais ainsi, et je dis en pré- » sence de tous ces officiers que le Seigneur qui » dirige et ordonne tout est le Seigneur Dieu Jésus, » et sa mère est Notre-Dame Sainte Marie ».

En même temps il se levait et fléchissait le genou, et tous ses officiers faisaient de même.

« Je veux être fait chrétien de votre main, conti- » nue-t-il ; plusieurs de ces officiers le veulent éga- » lement. Ils ont entendu les instructions et savent » les prières. »

Le lendemain matin à huit heures, Nguyễn Hoàng et cent vingt officiers et soldats se trouvaient réunis

---

(1) *Yo me quise humiliar hasta el suelo*, dit Ordoñez (*Eod. op.*, p. 207-A). Il est certain que ce salut fut seulement une profonde révérence, et non pas le prosternement (*lạy*) des Annamites, qu'Ordoñez avait, à son arrivée au Tonkin, refusé de faire devant les mandarins et même devant le roi, salué par lui seulement par la flexion du genou gauche.

de nouveau dans une salle de la douane du port de Huế. Ceux qui voulaient être chrétiens portaient le chapeau annamite (1).

Ordoñez les interrogea. L'un des officiers, par l'intermédiaire du jeune page interprète, lui dit qu'ils avaient été instruits par les Pères portugais. Tous répondirent bien aux questions du prêtre.

Voyant leurs bonnes dispositions, Ordoñez en baptise vingt. Le premier qui reçut le baptême fut le vice-roi et amiral Nguyễn Hoàng ; il prit le nom de Grégoire. C'était le 17 septembre 1591 (2).

---

(1)..... Traian sombreros todos que avian de ser christianos..... (*Historia y viage del mundo*, p. 208-B).

(2) *Eod. op.*, pp. 207-209.

Le 14 août 1891, presque au tricentenaire du baptême de Nguyễn Hoàng, un de ses descendants, le prince Chéu, membre de la dynastie Nguyễn, qui règne actuellement en Annam, recevait le baptême. Son exemple a été suivi par plusieurs autres princes et princesses de la même dynastie.

Les ennemis du christianisme ont cherché à enrayer ce mouvement des membres de la dynastie vers la religion chrétienne. Un exemple a été fait aux dépens du prince Chéu et de son frère le prince Té. Leur procès, qui a duré du 3 au 29 avril 1891, a une certaine analogie avec celui qui fut fait à Ordoñez, mais à son insu, trois cents ans auparavant.

Sous prétexte qu'ils avaient pénétré dans l'enceinte royale et rencontré le roi, ils ont été jugés pour crime de lèse-

Le soir de ce jour, Ordoñez faisait encore vingt baptêmes, et le lendemain vingt autres (1).

Parmi ces néophytes, deux sont cités plus spécialement par Ordoñez : l'un, gouverneur de l'île alluvionale de la rade de Huế, reçut le nom de Paul (2) ; l'autre était un lieutenant de Ngyuyễn Hoàng (3), qui autrefois avait été frappé de la fermeté des Pères portugais refusant, malgré de menaçantes instances, de cesser d'instruire un jeune homme dans la foi chrétienne. Cet officier prit le

---

majesté par les tribunaux de la cour. Condamnés d'abord à la décapitation immédiate, ils ont vu cette peine commuée en celle de la décapitation avec sursis, puis en celle de l'exil, ou, pour parler plus exactement, de la transportation.

Leur condamnation n'a pas arrêté le mouvement de conversion parmi les descendants de Nguyễn Hoàng ; au contraire, elle a été une semence de nouveaux chrétiens. (V. les *Annales de la Propagation de la Foi*, n° de novembre 1892, pp. 417-430).

Après un exil d'environ deux ans, ces généreux confesseurs ont enfin été graciés.

(1) *Historia y viage del mundo*, p. 215.

(2) *Eod. op.*, p. 217-A.

(3) Nguyễn Hoàng est appelé par Ordoñez Don Gregorio Antononita. *Eod. op.*, pp. 209-A, 210-A, 213 B, 215-A et B, 218-A et B, 220 B, etc...

nom d'Antoine, après toutefois s'être fait raconter la vie de son saint patron (1).

Pendant ce temps, le fils de Nguyễn Hoàng, qui était resté à la cour de Vạn-Lại-Sách, poussé par l'exemple de la princesse Marie, s'adressait au P. Affonso da Costa, était catéchisé par lui et recevait le baptême sous le nom d'Antoine (2). Il ne devait pas tarder à rejoindre son père dans le port de Huế.

Peu auparavant, sa mère, un autre de ses frères et ses trois sœurs avaient été baptisés à Vạn-Lại-Sách (3). Sa mère portait le titre de princesse (4), sans doute parce qu'elle était du sang royal des Lê. Au reste, le roi Lê Thế Tông et la princesse Marie appelaient oncle l'amiral Nguyễn Hoàng (5).

---

(1) *Eod. op.*, pp. 215 et 217.

(2) *Eod. op.*, p. 218-B. Il n'est pas expressément parlé de son baptême en cet endroit, mais de son désir d'être chrétien. Toutefois, comme plus loin (pp. 246-B, 251-A, 252-B), il est appelé Antoine, on peut supposer qu'il fut baptisé.

(3) *Eod. op.*, pp. 218-B — 219-A.

(4) *Reyna*, dit Ordoñez : El General Don Gregorio à la Reyna su deseada muger (*Eod. op.*, p. 218-A.)

(5)... Y despache à mi tio Antononita por General de la mar, écrit le roi. (*Eod. op.*, p. 210-A). — La princesse Marie écrit (*Eod. op.*, p. 228-A.) : A el Virrey mi tio, General de essa mar, le di recados para visitar los Virreyes.

CHAPITRE II

Evénements religieux à Vạn-Lại-Sách après le départ d'Ordoñez de Cevallos. Conversion et mort de la reine-mère, mère de la princesse-abbesse Marie.

On a vu plus haut que, au moment d'entrer dans la rade de Huế, Nguyễn Hoàng avait pris trois navires à un corsaire chinois. Sur l'un de ces navires, il y avait des captifs chrétiens, et parmi eux trois prêtres catholiques, deux de race espagnole et un de nation portugaise, désigné pour être curé de Malacca.

Ordoñez obtint leur liberté sans rançon. Les deux prêtres espagnols s'engagèrent à aller à Vạn-Lại-Sách, l'un comme aumônier de l'armée annamite, l'autre comme vicaire de la colonie chrétienne. Ordoñez leur remit une lettre pour la princesse abbesse Marie (1).

(1) *Eod. op.*, pp. 221-222-A.

Pendant l'absence d'Ordoñez, le christianisme avait fait de nouvelles conquêtes à Vạn-Lại-Sách (1). Une conversion, notamment, avait été bien consolante, à savoir celle de la reine-mère.

Cette princesse était tombée malade ; avant de mourir, elle avait demandé le baptême ; elle avait reçu le même nom que la princesse-abbesse sa fille, c'est-à-dire le nom de Marie. Elle vécut encore treize jours après son baptême (2).

La mort de sa mère fut un coup bien cruel pour la princesse-abbesse ; mais sa douleur était tempérée par la certitude qu'elle avait que sa mère était sauvée (3).

La reine-mère fut ensevelie dans l'abside de l'église du couvent de l'Immaculée-Conception. Ses funérailles furent le premier enterrement chrétien qui ait eu lieu au Tonkin.

Le nombre des chrétiens s'accroissait sans cesse. Quelques jours après le départ d'Ordoñez, les Pères portugais avaient conféré le baptême à trois cents indigènes ; sept cents autres étudiaient la religion.

---

(1) *Eod. op.*, pp. 209 et s.
(2) *Eod. op.*, p. 216-B.
(3) *Eod. op.*, p. 212-B.

Une semaine plus tard, Vạn-Lại-Sách comptait quatre cents chrétiens de plus, dont deux appartenaient à la maison royale, et plusieurs autres à diverses grandes familles (1).

En même temps étaient en construction une église pour le village chrétien de l'Immaculée-Conception et un hôpital pour ses malades (2).

Quant à la princesse Marie, elle était un modèle de vie religieuse : la première à l'oraison du milieu de la nuit, la dernière à quitter l'église, ne manquant jamais la messe ni les offices, se confessant et communiant tous les huit jours, obéissant avec une admirable simplicité à la direction des missionnaires.

Elle était secondée dans son zèle pieux par son ancienne dame d'honneur, qui avait reçu au baptême le nom de Polonia et avait, en même temps qu'elle, embrassé la vie religieuse (3).

La princesse-abbesse Marie écrivit plusieurs lettres à Ordoñez, son père dans la foi. Ordoñez, dans le récit de son voyage (4), donne la traduction de

(1) *Eod. op.*, p. 216-B ; cf. p. 228-A.

(2) *Eod. op.*, p. 212-B.

(3) *Eod. op.*, p. 230.

(4) *Eod. op.*, pp. 211, 225, 227, 241.

ces lettres ; elles sont empreintes de la plus ardente piété.

CHAPITRE III

Voyage d'Ordoñez de Cevallos le long des côtes méridionales du royaume annamite. Sa prédication dans l'ancienne capitale du Champa.

Après avoir, avec ses compagnons, passé quelques jours à Huế, le chef-lieu du gouvernement de Nguyễn Hoàng, Ordoñez revint le 24 septembre au port de Huế. Il le quitta dans la soirée du 1er octobre.

Comme tout était prêt pour son départ, le gouverneur de ce port, celui qu'il avait baptisé sous le nom de Paul, lui dit qu'il avait enseigné le catéchisme et les prières chrétiennes à sa femme et à ses deux filles, ainsi qu'à douze de ses serviteurs et à douze de ses servantes. Ordoñez les examina et leur conféra le baptême. Bien plus, sur la demande des

douze serviteurs et des douze servantes, respectivement distribués en douze couples, il consacra douze mariages chrétiens (1).

Au moment de son départ, plus de deux cents personnes vinrent lui demander le baptême. Il n'avait plus le temps de les instruire ; mais il leur laissa plusieurs exemplaires du catéchisme qu'il avait fait traduire de l'espagnol en annamite ; et il engagea le gouverneur Paul à les instruire et ensuite à les baptiser lui-même (2).

Ordoñez continua son voyage le long des côtes ; il toucha à l'île Coulao Cham, alors appelée Champeilo par les Portugais, et qu'Ordoñez nomme Ampelo ; puis à l'île Poulo Catan, le Coulao Ray des Annamites.

Après un combat naval contre des corsaires chinois livré par la flotte de Nguyễn Hoàng, il parvint à

---

(1) *Eod. op.*, p. 222-A et B.

(2) *Eod. op.*, p. 223-A. — Y assi se lo dexè por escrito, y de los catecismos, y oraciones, que yo traia escritas, y cada dia hazia trasladar, assi en la lengua de Cochinchina, como en la Española : dexè seis de cada lengua, y roguè al Governador hiziesse trasladar otros, y en aquella lengua de la tierra, y le encarguè el cuydado de los que quisiessen ser Christianos, y como los auia de baptizar.

l'ancienne capitale du Champa (1), dont les ruines se voient encore aux environs de Qui-Nhơn.

Il y avait là un vice-roi annamite ; mais le pouvoir religieux y était exercé par un grand bonze de race champa. C'était un oncle de la princesse Marie.

Ordoñez arriva à cette ville dans les premiers jours de décembre 1591. Nguyễn Hoàng et son fils, ou pour parler comme Ordoñez, Don Grégoire et Don Antoine, furent reçus avec les plus grands honneurs par le vice-roi de cette ancienne capitale du Champa.

On voulait les conduire au temple païen ; mais, conformément à l'avis que, sur leur demande, Ordoñez leur avait donné, ils n'y entrèrent point et ne firent aucun salut religieux, attendant à la porte du temple que les païens eussent terminé leur cérémonie.

Pendant ce temps les bonzes se rendaient en

---

(1) Cette capitale est appelée Champa dans le récit d'Ordoñez de Cevallos, Campa dans les inscriptions cambodgiennes et champa (Bergaigne, l'*Ancien royaume de Campa*, Paris, imprimerie nationale, 1888, pp. 47-48, 57-58) ; Bal-Angoué en langue champa, d'après le P. Grangeon (*Les Cham et leurs superstitions*, *Missions catholiques*, Lyon, 1896, p. 23) ; Chà-Bàn dans l'histoire annamite (P. Trương Vĩnh Ký, *op. cit.*, T. I, p. 140 et T. II, p. 19).

procession à leur temple, immense bâtiment à neuf grandes nefs, orné de belles peintures. De nombreuses instances furent faites auprès d'Ordoñez pour qu'il entrât dans ce temple ; il refusa.

A la fin, les bonzes lui ayant donné l'assurance qu'il n'assisterait à ces cérémonies que comme simple spectateur et sans être obligé de faire aucun acte religieux, il consentit à entrer ; et tout d'abord il demanda des explications sur les trois idoles adorées dans le temple.

Au milieu, il y avait un buste avec une tête sans figure ; c'était le dieu inconnu (1), — un dieu comme celui des Athéniens au temps de saint Paul. A droite, le dieu roi, législateur et libérateur de la patrie. c'était sans doute Lê Lợi, le fondateur de la dynastie Lê, qui chassa les Chinois du sol annamite. A gauche, la dame reine, réformatrice des lois.

Ordoñez demanda si ce n'était pas la princesse Marie ; et, sur la réponse affirmative du bonze, il dit que cette princesse était chrétienne et qu'elle avait défendu qu'on lui rendît aucun culte. Prenant

---

(1) Voir sur ce temple et sur la première idole de ce temple ma note sur la *Testudo du Champa des voyages du Bienheureux Odorico de Pordenone* (*Comptes rendus des séances de la Société de Géographie de Paris*, année 1896, pp. 162-164).

alors l'idole, il la mit en pièces : « Un tel hommage, » ajouta-t-il, se doit seulement à Dieu, et non pas » aux créatures ».

Indignés, les bonzes murmurent ; mais l'attitude énergique d'Ordoñez leur en impose (1).

Cependant un courrier venait d'apporter des lettres de la cour de Vạn-Lại-Sách. Le roi Lê Thế Tông avait écrit à Ordoñez une lettre des plus bienveillantes. La princesse Marie lui avait également écrit : après lui avoir donné des nouvelles de la chrétienté qu'il avait fondée, elle le suppliait de faire eu sorte de revenir un jour au Tonkin continuer ses enseignements à celle dont il était le père dans la foi chrétienne (2).

Ordoñez communiqua les lettres du roi et de la princesse Marie à l'amiral Don Grégoire Nguyễn Hoàng. Le zèle de ce grand mandarin pour la propagation du christianisme parut s'en accroître encore (3). Mais ce zèle ne devait point rester sans récompense temporelle ; car Ordoñez devait demander pour lui à la princesse Marie la continuation, sa

(1) *Historia y viage del mundo*, pp. 237-240.
(2) *Eod. op.*, pp. 241, 245-246.
(3) *Eod. op.*, pp. 245-B — 246-A.

vie durant, du commandement général des provinces du Sud (1), que, depuis 1573, il exerçait avec le titre de Thái-phò (2).

Une autre lettre de la princesse Marie était adressée au grand bonze, qu'elle appelait son oncle. Elle lui faisait part de sa conversion au christianisme par Ordoñez et souhaitait que tous ceux de son sang suivissent son exemple.

Dans la capitale du Champa, Ordoñez continua son œuvre de prosélytisme. Si sa prédication ne convertit pas le grand bonze, elle parut toucher le vice-roi annamite du Champa ; ce mandarin demanda le baptême.

Sa conviction religieuse avait sans doute pour auxiliaire le désir qu'il devait avoir de plaire à la princesse Marie, dont il gouvernait l'ancien apanage. Ordoñez l'interrogea : il parut ferme dans la foi. Pendant son séjour dans la capitale du Champa, Ordoñez continua de l'instruire, puis il le baptisa (3).

L'exemple du vice-roi de Champa était bientôt suivi par toute sa famille, à savoir sa femme, ses trois fils et ses cinq filles.

---

(1) *Eod. op.*, p. 254-B.
(2) P. Truong Vinh Ky, *op. cit.*, T. II, p. 82.
(3) *Historia y viage del mundo*, pp. 243-244.

La famille du grand bonze fut elle-même entamée par le mouvement qui entraînait la population vers le christianisme : trois de ses fils furent baptisés (1).

Le jour de Noël, Ordoñez faisait encore sept baptêmes ; le lendemain treize autres.

Plus de deux cents catéchumènes suivaient ses conférences sur la religion chrétienne.

Dans son apostolat, il était aidé par le curé de Malacca, qui avait été délivré des mains des pirates chinois : maintes fois minuit les voyait encore vaquer à leur enseignement religieux.

Ordoñez avait encore un auxiliaire dans l'amiral Nguyễn Hoàng. La conversion de ce grand mandarin paraissait très sincère ; son horreur pour le blasphème était extrême. Pendant le séjour qu'il fit avec Ordoñez dans l'ancienne capitale du Champa, il entendit un des soldats espagnols d'Ordoñez proférer plusieurs blasphèmes. Se les étant fait expliquer par l'interprète, il dit à Ordoñez : « Mon cœur saigne » de voir que, avec une loi aussi bonne que la vôtre, » il y a parmi vous de si mauvaises gens » (2).

---

(1) *Eod. op.*, p. 244.

(2) *Tratado de los relaciones verdaderas...* pp. 50-B—51-B. *Histoira y viage del mundo*, pp. 372-373.

Mais le zèle de Nguyễn Hoàng se manifestait encore davantage par son ardeur à propager le christianisme : il enseignait les prières chrétiennes à ceux dont il devait être le parrain ; parmi ses filleuls, il comptait le vice-roi de Champa. D'autres capitaines imitaient son exemple (1).

Telle fut l'activité apostolique d'Ordoñez que, le jour de son départ de Champa, le 6 janvier 1592, le nombre des baptêmes qu'il avait conférés s'élevait à près de trois cent cinquante (2).

Il ne partit pas, d'ailleurs, sans laisser à ses néophytes plusieurs exemplaires du catéchisme en annamite (3), ni sans en instruire quelques-uns de ce qu'ils devaient faire pour conférer le sacrement de baptême en cas de nécessité (4).

Le jour de son départ, un festin lui fut offert par les autorités, le grand bonze, le vice-roi de Champa et l'amiral Don Grégoire Nguyễn Hoàng (5). Tous étaient émus : Nguyễn Hoàng surtout pleu-

---

(1) *Historia y viage del mundo*, pp. 248-B — 249-A.
(2) *Eod. op.*, pp. 249-A et 250-B combinées.
(3) *Eod. op.*, p. 251-A.
(4) *Eod. op.* p. 252-A.
(5) *Eod. op.*, p. 250-A.

rait, comme si Ordoñez eût été son propre fils (1). Quand le moment de s'embarquer fut venu, il le conduisit jusqu'à son navire et l'embrassa avec effusion, lui promettant de favoriser de tout son pouvoir la propagation du christianisme. Son fils, Don Antoine, donnait à Ordoñez la même assurance (2).

Ce jeune mandarin venait de reconnaître si, du côté du sud, la mer était libre de corsaires ; il devait ensuite accompagner Ordoñez jusqu'à Cécir.

Cécir (3), le Pandarang des Champa (4), le Phan Rang actuel des Annamites, était le nom malais du petit Etat de race champa qui conservait encore une demi-indépendance, et qui subsista jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (5).

Cependant le navire d'Ordoñez était entouré

(1) *Eod. op.*, p. 249-B. — El General Don Gregorio era el que mas sentia nuestra partida... llorava como si fuera mi propio padre.

(2) *Eod. op.*, p. 251-A et B.

(3) Ce nom est aujourd'hui porté, sur les cartes de marine, par une petite île de la côte annamite, au sud du cap Padarang, et par une autre île du large.

(4) Voir Aymonier, *Notes sur le Binh-Thuận*, dans la revue *Excursions et Reconnaissances*, de Saïgon, n° 24, p. 219.

(5) P. Trương Vĩnh Ký, *op. cit.*, T. II, p. 232.

de jonques remplies d'indigènes demandant le baptême. Ces barques le suivirent pendant trois jours jusqu'en vue de Cécir. Leurs passagers entraient à tour de rôle sur le navire d'Ordoñez ; et lorsque les uns avaient reçu le baptême, d'autres leur succédaient. De son embarquement dans la rade de Champa à son arrivée à Cécir, Ordoñez administra de la sorte environ cent cinquante baptêmes (1).

CHAPITRE IV

Derniers travaux religieux d'Ordoñez de Cevallos

A Cécir, où il débarqua le 9 janvier 1592, Ordoñez fit encore des prosélytes.

Quelques années auparavant, la foi chrétienne avait été prêchée dans cet Etat par des Franciscains portugais, venus de Malacca, notamment par

---

(1) *Historia y viage del mundo*, pp. 251-B — 252-A.

Fr. Andre dos Anjos et Fr. Jacome da Conceição (1), qui, nous l'avons vu précédemment (2), remplacèrent ensuite au Tonkin le P. Bartholomé Ruiz. Dans le récit d'Ordoñez, une seule chose peut faire supposer une évangélisation antérieure de ce petit royaume de race champa, c'est qu'on y voit que, avant son arrivée, le catéchisme et les prières chrétiennes étaient déjà connues dans cet Etat.

Le prince de Cécir était parent de la princesse Marie. Voulant suivre l'exemple de cette princesse, il demanda le baptême ; il savait déjà le catéchisme et les prières chrétiennes (3). Ordoñez le baptisa sous le nom de Georges ; il baptisa également sa femme et ses deux fils (4).

---

(1) *Historia serafica... na provincia de Portugal.* Parte III, p. 581).

(2) V. *Supra*, première partie, chap. VIII *in fine*, p. 65.

(3) Avia aprendido las Oraciones, y Catecismo. (*Historia y viage del mundo*, p. 252-A.

(4) *Eod. op.*, p. 252-A et B. — Le prince de Cécir demeura-t-il chrétien ? Contre, on peut dire qu'un Espagnol, Blas Ruiz, qui fut esclave au Champa (Cécir) avant 1596, parle de sacrifices humains offerts par le roi de Champa sur le mont Varela (V. *Relation inédite de Christoval de Jaque de los Rios de Mancaned*, dans les *Archives de voyages* de Ternaux-Compans, T. I, p. 283). Mais peut-être Blas Ruiz avait-il quitté le Champa (Cécir) avant 1592, date du pas-

Ordoñez resta dix jours à Cécir. C'est là qu'il devait quitter ses derniers amis annamites. Le jeune page de la princesse Marie, qui lui servait d'interprète, pleura beaucoup. Ce fut aussi avec un vif chagrin qu'il se sépara de Don Antoine, fils de Nguyễn Hoàng, qui l'avait accompagné jusque-là. Il remit à ce mandarin des lettres pour la princesse Marie, pour le roi, son frère, et pour les Pères portugais (1).

Le 20 janvier, Ordoñez quitta Cécir (2). Après maintes péripéties, il parvint à Goa. Là, non seulement il ne put obtenir du vice-roi des Indes portugaises d'être nommé son ambassadeur au Tonkin, mais encore il lui fut défendu, sous peine de trahison, de retourner dans la mer de Chine (3). Bien qu'alors les couronnes d'Espagne et de Portugal fussent réunies sur la même tête royale, la jalousie portugaise empêcha de nouveau qu'un Espagnol ne reçût une mission pour un pays qui était censé être spécialement placé dans la sphère d'action du Portugal.

---

sage d'Ordoñez à Cécir. Blas Ruiz est nommé dans le voyage du Père Diego Aduarte. Voir *Appendice*, pp. 185 et s.

(1) *Historia y viage del mundo*, p. 252-B.

(2) *Eod. op.*, p. 256-B.

(3) ... Y que no dobrassemos la punta azia la China, so pena de traydores... *Eod. op.*, p. 272-A.

Après avoir envoyé au Tonkin, par un coûteux exprès, la nouvelle de son insuccès auprès du vice-roi de Goa (1), Ordoñez retourna en Amérique. Il s'y rendit par la voie du Cap de Bonne-Espérance ; et, par Buenos-Ayres, le Haut-Pérou et le Pérou, il regagna son ancien diocèse de Santa-Fe de Bogota (2). Envoyé de Quito comme missionnaire parmi les sauvages de l'Equateur, il évangélisa la province de los Quijos (3).

Plus tard, il rentra en Espagne, afin d'y refaire sa santé épuisée.

En 1616, il était depuis quelque temps chanoine de l'église d'Astorga (4), dans la province de Léon, lorsque vint à Madrid l'évêque de Macao, Fr. João da Piedade, de l'ordre de saint Dominique ; Ordoñez s'étant alors trouvé à Madrid, cet évêque lui montra une lettre du roi du Tonkin (5) et deux autres

---

(1) *Eod. op.*, pp. 272-274-A.

(2) *Eod. op.*, pp. 274-283.

(3) *Eod. op.*, pp. 283 et s. On a d'Ordoñez une *Description* géographique *de l'*Amérique espagnole ou *Inde occidentale*, publiée à la suite de la *Description des Indes occidentales* de Antonio de Herrera, traductions françaises, Amsterdam, 1622, pp. 203-227.

(4) *Tratado de las relaciones verdaderas...* v. le titre et la *Licencia*.

(5) Si la lettre du roi du Tonkin était postérieure à 1599,

de la princesse-abbesse Marie. Dans l'une, la princesse parlait de lui : « Mon Père Pedro, écrivait-elle, » n'est pas revenu ; l'obéissance sans doute ne le » lui aura pas permis » (1).

L'évêque de Macao fit un mémoire au roi d'Espagne, afin qu'il envoyât Ordoñez comme missionnaire au Tonkin. A la suite de ce mémoire, le roi d'Espagne nomma Ordoñez « Proviseur, Juge et Vicaire général des royaumes de Tonkin (Cochinchine) et de Champa ».

Ordoñez revint à Jaen, sa ville natale, se préparer à son départ pour la mission du Tonkin (2) ; mais sa santé ne lui permit pas de mettre à exécution ce généreux projet (3).

---

elle n'était pas du roi Lê Thế Tông, qu'Ordoñez avait connu mais de son fils et successeur Lê Kính Tông.

(1) *Eod. op.*, p. 52 : « Mi Padre Pedro quedo de boluer, la obediencia no le aura dado lugar ».

(2) *Eod. op.*, p. 52.

(3) *Eod. op.*, pp. 3-B et 52.

QUATRIÈME PARTIE

Etat du christianisme dans les pays annamites après le départ d'Ordoñez de Cevallos.

CHAPITRE PREMIER

Mission dans les provinces méridionales, dépendant de Huê, de deux religieux augustins et du Père Dominicain Alonso Ximenez.

Quatre ans et demi après qu'Ordoñez eut quitté les côtes annamites, le 24 juin 1596 (1),

---

(1)... Aviendo entrado en aquel Puerto dia de San Juan Bautista (Diego Aduarte, *op. cit.*, p. 728). Je donne ici le titre complet de cet ouvrage rarissime déjà cité plus haut

trois (1) navires espagnols, commandés par le capitaine Juan Xuarez Gallinato, jetaient l'ancre dans la baie de Tourane (2). Ils portaient quelques troupes espagnoles des Philippines, revenant du Cambodge, où elles avaient tenté, mais en vain, de restaurer le roi légitime de ce pays. A cette mission militaire était jointe une mission religieuse de trois Dominicains

---

p. 68, au chap. IX de la première partie : *Tomo primero de la Historia de la provincia del santo Rosario de Filipinas, Japon, y China, de la sagrada orden de Predicadores*, escrito por el ilustrissimo Señor don Fray Diego Aduarte, natural de la Imperial ciudad de Zaragoça, y obispo meritissimo de la Nueva Segovia. Añadido por el muy R. P. F. Domingo Gonzalez, commissario del Santo Oficio, y regente del colegio de Santo Thomas de Manila. Zaragoça, por Domingo Garçon, 1693.

(1) *Id. op. cit.* p. 729... Las nuestras (embarcaciones), que à lo sumo eran tres..... Los dos de nuestros navios, que eram pequeños, dieron vela...... El navio donde estava el Padre Fr. Diego lo procurò, y no pudò,.....

(2) Le P. Diego Aduarte, l'auteur cité dans la note précédente, ne donne pas le nom du port où abordent ces navires ; mais de la description et du contexte il résulte que ce port est celui de Tourane. Au reste, ce port est appelé Cachan, c'est-à-dire Cửa Hàn (nom annamite de Tourane) par un des compagnons de voyage du P. Aduarte, Christoval de Jaque, dont la relation est citée plus haut, note 4, p. 164, au chap. IV de la troisième partie.

espagnols, les Pères Alonso Ximenez et Diego Aduarte et le Frère Juan Deça (1).

A cette époque, sur les côtes de Tourane, au sommet d'une colline, s'élevait une grande croix. Son érection était due à un chrétien japonais, qui était venu là avec un navire de sa nation. Se souvenant du châtiment céleste qui avait, treize années auparavant, frappé les profanateurs de la Croix (2), les indigènes païens avaient respecté ce monument de la foi chrétienne (3).

Tourane, dépendance de la province de Cham ou Quảng-Nam, était comprise dans le gouvernement général des provinces du Sud, dont Nguyễn Hoàng était investi pour sa vie durant (4).

Environ un an et demi après son baptême par Ordoñez de Cevallos, Nguyễn Hoàng avait dû quitter sa capitale, Huế, rappelé dans le Nord par le maire du palais Trịnh Tòng, afin de concourir à l'extermination des partisans de la dynastie usurpatrice des Mạc (5).

---

(1) Diego Aduarte, *op. cit.*, p. 190.
(2) V. *suprà*, p. 59, chap. IX de la première partie.
(3) Diego Aduarte, *op. cit.*, pp. 204 et 728.
(4) V. *suprà*, chap. III de la troisième partie, pp. 158-159.
(5) P. Trương Vĩnh Ký, *op. cit.*, T. II, p. 90.

Il laissa à la tête du gouvernement de Huế un de ses fils, lequel en 1598 passait pour païen (1). Ce mandarin ne devait pas être celui des fils de Nguyễn Hoàng dont Ordoñez raconte la conversion au christianisme et appelle Don Antoine.

Toutefois, il entretenait sur son territoire, aux environs de Tourane, deux religieux portugais de l'ordre de Saint-Augustin. C'était seulement, disait-on, afin d'attirer les commerçants portugais, désireux de trouver dans les pays qu'ils fréquentaient les secours de leur religion (2). Ces missionnaires étaient autorisés à exercer leur ministère auprès des étrangers ; ainsi faisaient-ils, au moment de l'arrivée des navires de Gallinato, auprès de chrétiens

(1)... Por ser el Virrey Infiel... (Diego Aduarte, *op. cit.*, p. 220). — Dans le récit du P. Aduarte, le père du vice-roi de Huế passait pour être le roi du pays. (La ciudad de Sinoa, donde estava, como virrey, un hijo del Rey de aquella tierra... p. 205, cf. p. 728). L'indépendance de Nguyễn Hoàng vis-à-vis la cour royale annamile n'était pas encore en 1596 un fait accompli. Nguyễn Hoàng ne parvint à cette indépendance que vers 1600, après avoir pu s'échapper, avec ses troupes, du camp de Trịnh Tòng. Alors, prenant le titre de *vu'o'ng* (roi feudataire), il se considéra comme *chúa* (maire du palais), pour le compte de la dynastie Lê, des provinces méridionales du royaume d'Annam.

(2) Diego Aduarte, *op. cit.*, p. 220.

japonais qui composaient en partie l'équipage d'une jonque japonaise ancrée dans la baie de Tourane (1); mais il leur était interdit de baptiser aucun indigène (2).

Quel était l'auteur de cette prohibition de la propagation du christianisme parmi les Annamites, survenue moins de cinq ans après les édits si favorables du roi Lê Thế Tông, moins de cinq ans après le baptême de Nguyễn Hoàng, le gouverneur général des provinces du Sud ?

Je crois pouvoir attribuer cette mesure à celui que j'ai considéré comme l'auteur secret de l'exil d'Ordoñez (3), c'est-à-dire au maire du palais Trịnh Tòng, dont la puissance, devenue sans borne depuis la conquête de Thăng-Long (Hà-Nội), l'ancienne capitale du Tonkin (1593), craignait toujours de trouver une rivale dans l'influence que les missionnaires chrétiens eussent pu acquérir sur la population annamite. — Comme Nguyễn Hoàng était retenu dans le camp de Trịnh Tòng, les décisions de ce der-

---

(1) Christoval de Jaque de los Rios de Mancaned, *op. cit.*, p. 284.

(2) Diego Aduarte, *op. et pag. suprà cit.*

(3) V. *Suprà*, pp. 118-119, chap. VIII de la deuxième partie.

nier avaient alors force de loi dans les provinces méridionales.

Mais si le vice-roi de Huế, fils de Nguyễn Hoàng, passait pour païen, il n'en accueillit pas moins avec la plus grande bienveillance le P. Diego Aduarte, l'un des membres de la mission dominicaine du Cambodge qui se trouvait sur les navires espagnols ancrés en juin 1596 dans la baie de Tourane. Ce religieux s'était rendu à Huế avec le Portugais Diogo Velhoso et l'Espagnol Blas Ruiz, attachés à la personne du roi légitime du Cambodge, qui allaient à Huế pour de là rejoindre ce roi réfugié au Laos.

Le P. Aduarte fut donc l'objet des plus affectueuses prévenances du fils de Nguyễn Hoàng. Ce mandarin aurait voulu qu'il se fixât à Huế ; il offrait de lui bâtir une église et de pourvoir à tous ses besoins (1).

Le P. Aduarte lui répondit qu'il lui était impossible d'accepter son offre sans avoir l'autorisation du P. Alonso Ximenez, le supérieur de la mission dont il faisait partie ; mais qu'il pouvait aller lui demander cette autorisation.

(1)... Y al Padre Fr. Diego, à quien cobrò especial aficion, le rogò mucho se quedasse en su Reyno, ofreciendo hazerle Iglesia, y lo demas, que fuesse necessario... (Diego Aduarte, *op. cit.*, p. 729, cf. p. 205).

Le P. Aduarte revint à Tourane, accompagné d'un officier du vice-roi de Huế, chargé d'insister auprès du P. Ximenez. Au récit du P. Aduarte, le P. Ximenez se décida à partir pour Huế, afin de voir s'il était possible d'établir une mission en ce pays.

En même temps, comme la fête de saint Augustin (28 août) était proche, il recevait des deux religieux augustins, qui habitaient les environs de Tourane, une invitation de s'unir à eux pour célébrer la fête de leur patriarche.

Le P. Ximenez descendit à terre, laissant sur le navire le P. Aduarte comme aumônier des troupes espagnoles. C'était à la fin du mois d'août 1596.

Quelques jours après, le 3 septembre, les trois navires espagnols, qui étaient en rade de Tourane, étaient attaqués par une flottille annamite, composée de jonques et de brûlots ; à terre des troupes se tenaient prêtes à repousser un débarquement des Espagnols. Heureusement les navires espagnols purent s'échapper.

Que s'était-il passé pour modifier ainsi l'attitude primitivement si bienveillante des mandarins des provinces méridionales de l'Annam ?

Quelque temps auparavant, un gouverneur des Philippines, Gomez Perez de las Mariñas, ayant été,

dans une expédition, assassiné par des Chinois à son service, ceux-ci s'étaient emparés de son navire, puis s'étaient réfugiés dans la baie de Tourane (1). Là ils avaient été dépouillés de leur butin par le gouvernement annamite ; le bâtiment espagnol, désemparé, gisait échoué sur un bas-fond de la côte. A son arrivée en rade de Tourane, le commandant des navires espagnols, Gallinato, reconnut ce bâtiment, et il crut devoir profiter de son séjour sur les côtes annamites pour réclamer à la cour d'Annam le butin des traîtres chinois, qu'elle leur avait enlevé. Dans ce but, il envoya un de ses officiers en ambassade à la cour d'Annam.

Cet ambassadeur se rendit à Thăng-Long (Hà-Nội), où le roi Lê Thế Tông et son maire du palais Trịnh Tòng étaient alors installés. Sa réclamation fut très mal accueillie ; peu s'en fallut qu'il ne fût mis à mort. Aussitôt ordre fut donné aux mandarins des provinces voisines de Tourane d'attaquer les Espagnols.

Le P. Ximenez était à terre au moment de cette

---

(1) V. sur l'assassinat de ce gouverneur espagnol L. d'Argensola, *Histoire de la conquête des îles Moluques*, traduction française, Amsterdam, 1706, T. II, pp. 16 et s.

attaque. Il fut gardé comme prisonnier ; mais il obtint de demeurer avec les deux religieux augustins (1).

Pendant son séjour dans le gouvernement de Huế, il eut à mettre à profit son zèle apostolique, en convertissant deux condamnés à mort. A cette occasion, le fils de Nguyễn Hoàng leva l'interdiction d'enseigner la religion chrétienne, qui avait été décrétée précédemment. Le P. Ximenez put préparer à la mort les deux condamnés ; il les baptisa, et, après leur supplice, il les enterra avec les cérémonies chrétiennes (2).

Un navire portugais ayant paru dans la baie de Tourane, le P. Ximenez obtint l'autorisation de s'y embarquer. Il termina sa vie quelques années après, à Macao, dans le couvent de son ordre (3).

Quant au P. Aduarte, il rentra aux Philippines, où il mourut évêque de la Nouvelle-Ségovie (4).

---

(1) Diego Aduarte, *op. cit.*, pp. 204-206 et 728-730 ; Cf, Christoval de Jaque de los Rios de Mancaned, *op. cit.*, pp. 285, 289 et s. ; Fr. Juan de la Concepcion, *Historia general de Philippinas*, Manille, 1788, T. II, pp. 478-483.

(2) Diego Aduarte, *op. cit.*, p. 220.

(3) *Eod. op.*, p. 222.

(4) *Eod. op.*, p. 731.

Les deux Augustins qui avaient recueilli le P Ximenez reçurent-ils, après son départ, l'autorisation de prêcher l'évangile dans le gouvernement de Nguyễn Hoàng ?

C'est probable, surtout lorsque ce prince fut revenu dans sa capitale, après avoir échappé à la tyrannie de Trịnh Tòng (1600). Peut-être alors les Pères augustins réveillèrent-ils les sentiments chrétiens dans le cœur des officiers et soldats de Nguyễn Hoàng qui, neuf années auparavant, avaient été baptisés par Ordoñez (1).

En tout cas, lorsqu'en 1615, un an après la mort de Nguyễn Hoàng, le P. Busomi, de la Compagnie de Jésus, aborda à Tourane, il trouva des chrétiens, quoique en petit nombre (2), dans l'Etat dont Huế était la capitale (3).

(1) V. *suprà*, pp. 147-150, chap. 1er de la troisième partie.

(2)... Aiant trouvé fort peu de Chrestiens en sa première entrée dans la Cochinchine... (*Divers Voiages du P. Alexandre de Rhodes*, 1653, p. 111).

(3) C'est peu après 1615 que les Européens cessèrent de donner le nom de Cochinchine à l'ensemble des pays annamites et réservèrent exclusivement ce nom au démembrement du royaume d'Annam, dont Huế était la capitale.

CHAPITRE II

Des missions de quelques Franciscains au Tonkin après le départ d'Ordoñez de Cevallos, et de la dispersion, avant 1627, de la colonie chrétienne de Vạn-Lại-Sách.

Nous avons vu, au chapitre précédent, que la dynastie royale des Lê était rentrée en possession de son ancienne capitale Thang-Long (Hà-Nội). Cet événement eut lieu en janvier 1592, l'année qui suivit l'exil d'Ordoñez. C'est le maire du palais Trịnh Tòng qui conduisit lui-même les troupes à l'assaut.

Quelques mois après, le chef de la dynastie usurpatrice, Mạc Mậu Hiệp, le roi qui en 1584 avait accueilli le Père franciscain Bartholomé Ruiz (1), était fait prisonnier, puis mis à mort ; et bientôt la dynastie Mạc devait être réduite à la souveraineté de quelques provinces montagneuses du Nord-Est.

---

(1) V. *Suprà*, pp. 55-56, chap. VIII de la première partie.

Un an après, en mai 1593, le roi Lê Thế Tông faisait son entrée dans Thăng-Long et y établissait sa cour (1).

On se souvient que, après que le P. Bartholomé Ruiz eut été, par suite de la jalousie portugaise, enlevé au Tonkin au moment où peut-être il allait recueillir le fruit de ses labeurs apostoliques, deux Franciscains portugais, Fr. Andre dos Anjos et Fr. Jacome da Conceição, furent, quelques années plus tard, appelés à le remplacer (2).

Combien de temps ces deux religieux restèrent-ils au Tonkin ? Les chroniques franciscaines ne le disent pas ; elles disent seulement qu'ils n'étaient plus au Tonkin en 1605 (3). A cette date la trace de leur prédication était encore visible.

C'est ce que reconnut un gardien du couvent franciscain de Malacca, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, qui en 1605 vint au Tonkin comme prisonnier, probablement à la suite d'un naufrage. Il continua leur œuvre et administra

---

(1) P. Truong Vinh Ky, *op. cit.*, T. II, pp. 85-92.

(2) V. *Suprà* p. 65, chap. VIII de la première partie.

(3) *Historia serafica... na provincia de Portugal*, Parte III, p. 582, col. 2.

d'autres baptêmes ; parmi ceux qu'il baptisa, on compte plusieurs enfants en danger de mort et un Japonais gravement malade, qui désirait vivement recevoir ce sacrement et mourut presque aussitôt qu'il l'eut reçu (1).

Un peu plus tard, à la demande de la princesse-abbesse Marie, l'évêque de Macao, Fr. João da Piedade, envoya au Tonkin trois missionnaires franciscains (2).

Ces Franciscains devaient être rentrés à Macao vers 1615 ou 1616, car un voyageur français, Montferran, qui passa vers cette époque (3) par Macao, dit y avoir vu deux religieux de saint François, qui avaient été missionnaires au Tonkin (4).

Le même voyageur assure qu'il y avait alors beaucoup de chrétiens dans les pays annamites (5). Il fait sans doute allusion principalement à la colonie chrétienne de Vạn-Lại-Sách.

Que devint cette colonie chrétienne et le couvent

(1) *Eod. loc.*

(2) Ordoñez de Cevallos, *Tratado de las relaciones...* p. 52.

(3) L. M. Devic, le *Voyage de Montferran de Paris à la Chine*, Paris, 1884, p. 6.

(4) *Eod. op.*, p. 30.

(5) *Eod. op.*, p. 29.

de l'Immaculée-Conception dont elle dépendait ?

Il est à peu près certain que, au départ pour l'Europe de l'évêque de Macao, Fr. João da Piedade c'est-à-dire vers 1614, la princesse-abbesse Marie vivait encore ; mais ses aumôniers, les Pères Affonso da Costa et João Gonsalves de Sá, devaient être morts ; car en 1591 le premier avait cinquante ans, et l'autre soixante ans. Sans doute avaient-ils été remplacés par les trois Franciscains, dont il est parlé plus haut, que l'évêque de Macao avait envoyés au Tonkin à la demande de la princesse Marie.

A cette époque, cette pieuse abbesse pouvait avoir de soixante à soixante-cinq ans ; probablement ne vécut-elle pas longtemps encore. On peut même supposer que sa mort dut être la cause du retour à Macao des Franciscains originaires du couvent de cette ville, et fixer ainsi la date de sa mort à 1615 ou 1616.

Elle morte, son couvent dut se disperser.

Onze ou douze ans après, en 1627, lorsque le P. de Rhodes, de la Compagnie de Jésus, vint au Tonkin, abordant au port de Cửa Bạng (1), c'est-à-dire

(1) Qu'il appela Port de Saint-Joseph, parce qu'il y aborda le 19 mars 1627, jour de la fête de saint Joseph.

au port même où Ordoñez avait abordé en 1591, — dans ces parages où Ordoñez avait eu tant de succès apostoliques, il n'y avait plus aucun chrétien, et le P. de Rhodes y commença sa prédication comme s'il eût été en un terrain absolument neuf (1).

Il trouva seulement une tradition chrétienne, vestige de l'enseignement relatif au baptême et reste de l'amour pour la Croix que les Franciscains avaient inspiré aux Tonkinois : aussitôt qu'un enfant était né, les parents lui marquaient sur le front une croix avec de l'encre ou du charbon ; c'était, disaient-ils, afin de chasser le démon et de l'empêcher de nuire à l'enfant (2).

Je m'arrête ; j'ai terminé mon étude sur les premiers temps du christianisme au Tonkin et dans les autres pays annamites.

Voici qu'entre en scène la vaillante Compagnie de Jésus. La conquête des âmes dans les pays annami-

---

(1) P. Alexandre de Rhodes, *Relazione de' felici successi della santa Fede... nel regno di Tunchino*, Roma. 1650, pp. 132 et s.

(2) *Divers Voïages du P. Alexandre de Rhodes*. 1653, p. 83.

tes va être entreprise avec cette méthode admirable qui est le propre de la Compagnie de Jésus.

La Compagnie de Jésus ne sera pas seule : les Prêtres des Missions étrangères de Paris, dont la création est due à l'inspiration du P. de Rhodes, les Dominicains, les Barnabites, les Augustins, les Franciscains, la suivront dans la mêlée contre le paganisme annamite. Irrité de cette lutte contre son pouvoir, le dragon infernal suscitera des persécutions sanglantes ; les ordres religieux fourniront leur contingent au glaive et mêleront leur sang à celui des martyrs indigènes.

De nos jours la persécution a changé de caractère. Bien souvent elle est sanglante, quoique non officielle. D'autres fois, elle revêt les raffinements de la civilisation moderne et se couvre, tantôt des apparences d'une soi-disant liberté de conscience, tantôt du respect de la loi ou des coutumes.

Mais le sang des martyrs est fécond ; la semence qu'il a déposée dans la terre annamite portera ses fruits. Si les ressources ne manquent pas aux missionnaires, peut-être dans quelques années verrons-nous le peuple annamite devenir en majorité chrétien.

En présence de telles espérances, il nous est doux

d'engager les chrétiens annamites à porter leur regard en arrière, vers ceux de leurs ancêtres qui, il y a trois siècles, reçurent les premières semences de la divine parole, car il est écrit :

Et mementote operum patrum vestrorum quae fecerunt in generationibus suis, et accipietis gloriam magnam et nomen æternum (1).

Souvenez-vous des œuvres de vos ancêtres, et vous recevrez une grande gloire et un nom éternel.

F. ROMANET DU CAILLAUD.

Isle (Haute-Vienne), décembre 1892.

---

(1) *Macchabées*, Liv. I, chap. II, v. 5.

APPENDICE

Extrait du livre rarissime du Père Diego Aduarte, cité dans la quatrième partie.

Vu l'extrême rareté du livre du P. Diego Aduarte et l'importance qu'il a pour l'explication de l'incident du 3 septembre 1596, — que certains auteurs imputent à tort à Nguyễn Hoàng, — je reproduis ici, comme appendice, les extraits de ce livre rarissime, à moi gracieusement prêté en 1891 par M. Ludwig Rosenthal, de Munich, extraits que je fis le 24 février 1891.

Tomo primero de la Historia de la provincia del santo Rosario de Filipinas, Japon, y China, de la sagrada orden de Predicadores.

Escrito por el ilustrissimo señor don Fray Diego

Aduarte, natural de la Imperial ciudad de Zaragoça, y obispo meritissimo de la Nueva Segovia.

Añadido por el muy R. P. Fr Domingo Gonzalez, commissario del santo oficio, y regente del colegio de Santo Thomas de Manila, Zaragoça, por Domingo Garçon 1693.

(p. 189.) Libro I, Capitulo XLVI

De la jornada que hiso el Padre Provincial Fr. Alonso Ximenez à Camboxa

... Y endo yà al fin de su provincialato el Padre Fr. Alonso Ximenez, sucedio su jornada à Camboxa, para predicar alli el evangelio, que con la ocasion, que entonces sobrevino, parecio lance forçoso. El año de 1595 llegaron à esta ciudad de Manila dos soldados por embajadores del Rey de Camboxa, el un Portugues llamado Diego Velloso, y el otro Castellano natural de la Mancha, que se dezia Blas Ruiz de Fernan Gonçales, hombres de grande valor, y que avian hecho valerosissimas haçanas, en aquel Reyno...

Pedia pues por ellos el dicho Rey al Governador

de Manila algun soccorro de gente de guerra, que le defendiesse, de la que le hazia el Rey de Siam su vecino, y lo secundo pidia Frayles Dominicos, para que a el y a su reyno enseñassen la ley de Dios. Tenian los Camboxas particular noticia de nuestra orden por aver tenido en su reyno mucho tiempo avia algunos, que les embiaya de la India de Portugal, con quien professava amistad, de los quales en especial uno llamado Fr. Silvestre, fue muy conocido, querido, y estimado del Rey, tanto que le traia siempre consigo.....

La mission militaire espagnole au Cambodge est mise sous les ordres du capitaine Juan Xuarez Gallinato, et la mission religieuse se compose du Père provincial lui-même, Fr. Alonso Ximenez,.............................

(P. 190), qui allait finir son temps de provincialat et reçut du gouverneur de Manille le titre d'ambassadeur au Cambodge, d'un autre Père (Fr. Diego Aduarte) et du frère lai Fr. Juan Deça (c'est Fr. Diego Aduarte qui écrit le récit).

Départ de Manille le 18 janvier 1596. Arrivée au Cambodge, après une traversée pénible, au commencement de mars. Le Cambodge envahi par les Siamois ; le roi de Cambodge obligé de se réfugier au Laos.

(P. 195). — Les Espagnols entrent en lutte avec une colonie chinoise, à laquelle ils prennent des barques.

Capitulo XLVII.

Le roi de Cambodge, qui avait usurpé la couronne de celui qui avait envoyé l'ambassade à Manille, ne veut pas recevoir l'ambassade espagnole, avant que les barques n'aient été rendues aux Chinois. Les Espagnols refusent, et, craignant pour leur vie, prennent l'offensive. Une partie de l'expédition garde les deux navires dans le fleuve du Cambodge, l'autre va attaquer la ville royale. Elle y pénètre à la faveur de la nuit ; mais les indigènes se rallient, voient le petit nombre des Espagnols et les attaquent. Le roi usurpateur est tué d'une balle espagnole. Pendant deux jours les Espagnols battent en retraite (12 mai 1596) au milieu d'une grêle de flèches. Enfin, après avoir traversé un pays coupé de cours d'eau, ils parviennent à rejoindre leurs navires.

(p. 204.) Capitulo XLVIII.

De la Salida deste reyno y lo sucedido en la buelta a Manila

El mismo dià, que llegamos à los navios, llegò tambien el capitan Iuan Xuarez Gallinato, que no avia podido llegar antes : dixeronle los compañeros todo lo sucedido con Chinos, y Cambojas, y repre-

sentaronle la gran disposicion en que estava aquel Reyno, assi para las cosas del servicio de Dios, y su conversion, como para lo temporal, que en servicio de su Majestad se pretendia.

Pero el Capitan Gallinato mostrava no dar credito à mucho de lo que le dezian ; y lo que creia le parecia mal, quiçà por no averse èl hallado en ella. El venia con muy pocos bastimentos, y estando la tierra abborotada le pareciò, que no los avia de hallar en ella ; por lo qual fin admitir razon de las muchas, y buenas, que se le hazian, para que esperasse algunos dias, no se pido acabar con èl ; y assi salimos de alli, para tomar bastimentos en Cochinchina, donde al principio fuimos bien recibidos. Embiò de alli Gallinato al capitan Gregorio de Vargas con voz de Embajador à visitar al Rey, y pedirle el Estandarte Real, Galera, Artilleria, y otras cosas, que los traidores, que mataron al Governador Gomez Perez das Mariñas, avian llevado à aquel Reyno ; lo qual el Rey oyo tan mal, que quiso luego matar al Embajador, y hizo mucho en escapar se huyendo à toda priesa : tanto que quando contava llorava de agradecido al Señor, que le avia librado de tan manifiesto peligro ; y parre por el enojo, que el Rey recibiò, parte porque los Españoles no llevassen

la nueva de su mala respuesta, embiò dos armadas por la mar, y mucha gente por tierra. para que nos acabassen. Mientras el Rey traçava esto, estavamos el Padre Provincial, y yo (1) muy alegres, porque en llegando a este Puerto vimos una cruz grande que estava en lo alto de un cerro, y preguntando la causa, no aviendo Christianos en aquel Reyno, nos dixeron, que en un navio de Iapones avia venido un Christiano, que la puso alli, y no se atrevia nadie à derribarla : porque unos que derribaron otra que estava en la playa, avian pagado su culpa, muriendo en breve tiempo, y miserablemente. Aqui se supo con toda certeça, que nuestros soldados avian muerto al tirano, que se llevantava con el Reyno de Camboja, y que muchos principales aficiones al Rey verdadero, que estava ausente, avian venido à buscar à los Españoles, para que llevando adelante el negocio, que estava ya casi hecho, reduxessen el Rey proprietario à su Reyno, y goçassen del fruto de muchos trabajos, y victorias illustres, y que si esperàran si quiera dos dias, los alcançàran, porque quando llegaron ellos à la barra, vieron à los Españoles, que iban yà por la mar, y por no tener em-

(1) C'est-à-dire Fr. Diego Aduarte.

barcacion à proposito para emmararse, no los avian (p. 205) seguido. Supose tambien que el Reyno de Laos, à donde el de Camboja se avia rerirado, estava muy cerca de aquel de Cochinchina, con lo qual los capitanes Blas Ruiz, y Diego Velloso pidieron licencia, para ir por tierra à buscar à este Rey, y Gallinato se la dio. Hizieron mucha instancia en que yo fuesse con ellos, y no me atrevi, temiendo lo que sucediò, que no avian de bolver à tiempo, que hallassen nuestros navios en el puerto. Pero acompañelos hasta la ciudad de Sinoa, donde estava, como virrey, un hijo del Rey de aquella tierra, que nos hizo mil regados, favores, y caricias, y à mi en particular me pidiò muy encarecidamente me quedasse con èl, prometiendome de llevanta rme Iglesia. Pero respondile, que no me era licito, admitir la merced, que me hazia, sin pedir licencia à otro Padre, que quedava en los navios, que era mi prelado, y con esto medio licencia, y me bolvi al puerto. Acercavase el dia de nuestro Padre San Agustin, y dos Padres de su orden, que en aquel Reyno estavan, pidieron muy encarecidamente al Padre Alonso Ximenez, fuesse con ellos la tierra adentro, donde vivian, para celebrar su fiesta ; y el Padre fue de muy buena voluntad, que dandome yo con los Españoles para dezirles missa.

Fue creciendo el rumor de que con traicion nos querian acometer; y huvo tantas muestras de ser ello assi, que nos huvimos de embarcar todos en nuestros navios, donde estavamos en unas choçuelas: fuera de que era ya tiempo para navegar para Manila, del qual era forçoso goçar aunque no viniesse el Padre Fr. Alonso, ni los capitanes, que avian ido à los Laos. por no dar en otro mayor inconveniente, que invernar alli todos, para lo qual yà ni avia costilla, ni possible. Estandonos pues apercibiendo para la defensa, y aprestandonos para el viage. à tres de Setiembre amanecieron los montes llenos de gente. y entro por la mar una armada encaminada à la ensenada. donde estavamos, y venian en algunas Galeras. y otras embarcaciones mucha gente, y entre ellas quinze mayores, de à dos velas, juntas de tres, en tres fin mas gente que el timonel, que les governava, pero llenas de leña, y sagina, para abrazarnos allegandose à nosotros; y por si huyendo del fuego nos echassemos al agua, estava cerca la gente de mar. y tierra, para recibirnos, como ellos quisieron, y demas desto la gente de los montes nos començò à rociar con su arcabuceria, que la usan mucha, y muy buena, y son muy diestros en punteria (aunque lerdos, y espaciosos en jugarla)

pero nos ofendieron poco con ella, porque por la mucha distancia, las balas, que llegavan à los navios, venian yà cansadas. Lo que mas cuydado nos dava eran las embarcaciones de fuego, y para huir de ellas los dos navios menores, que erian Capitana, y otro, picando las amarras, dieron vela, y con un soplo de viento terral, que avia, se salieron afuera, hasta en medio de la baia. El navio en que yo estava, y otra mucha gente, era mayor, y aunque hizimos las mismas diligencias, no se meneava, por ser el viento poco. Encaminaron pues à èl las embarcaciones de fuego y ardiendo, y nos pusieron en grande aprieto, sin podernos socorrer los compañeros, por temer ser quemados : llegaron tan cerca, que desde lo alto de nostra popa, se descubrieron los timoneles, à los quales tiraron los nuestros de manpuesto, y mataron à algunos, y otros se arrojaron à unos barquillos, que traian por sus popas, para huir en ellos del fuego, despues de dexarnos à nosotros embaraçados en sus llamas. Como quedaron pues las embarcaciones sin govierno, fueron desliçando al humor del agua, y nos dexaron en paz, y à los traidores burlados, y frustradas sus traças. En esta façon llegò el Padre Fr. Alonso Ximenez alli à la playa, que le avian entretenido de proposito en el

camino los que le traian; cogieronle los soldados, que por alli andavan, y quitandole el habito, y la demas ropa, le llevaron desnudo en calçones, ante el virrey, que venia por general desta empressa, el qual le mando bolver sus habitos, y tratò de su rescate; pero nuestro capitan estava tan sentido de la traicion, que le bolvio una muy colerica respuesta: con loqual se quedo alli el Padre Fr. Alonso Ximenez presso, pero no maltratado, antes le diò el Virrey licencia, para que se fuesse à vivir con los Padres Agustinos, y estuvo con ellos, hasta que fue tiempo de poder ir ———————————

(p. 206). — à Macàn, sin rescate ninguno, y de alli se vino à esta tierra à cabo de año, y medio, y nosotros otro dia despues deste alboroto nos hizimos à la mar, la buelta de Manila, y porque corran à aquella trabesia unos bajos, que corren ochenta leguas en medio de aquel golfo, era forçoso montarlos por una de dos cabeças que tienen, la una en nueve grados de altura, y la otra en diez y siete.........

....

Pero salidos del (peligro) era contrario el viage, que haziamos para Manila,... y nos determinamos arribar à Malaca.

....

Capitulo L.

. . . .

(p. 220). — Estando (Padre Fr. Alonso Ximenez) cautivo en Cochinchina, sucediò que dos personas de aquel Reyno cometieron un grave delicto, por el qual fueron condenados à muerte; y sintiendo mucho el Padre Fr. Alonso la eterna, que tras la temporal les amenaçava, se determinò de procurar la salvacion de sus almas, yà que los cuerpos no tenian remedio. Tratolo primero con el Señor en la oracion, y saliendo de ella animado se fue al Virrey, y le pidio licencia para enseñar à aquellos miserables hombres, lo que les importava para ir al cielo, yà que no se les permitia el vivir en la tierra. Tenia esto harta dificultad, por ser el Virrey Infiel, y aunque tenia dos Religiosos Agustinos en su tierra, para con esto atraher à los Portugueses à tratar, y contrater en ella, no les havia dado licencia para baptizar à alguno. Pero era tan venerable el Padre Fr. Alonso, y saliole la virtud tanto à la cara, que con estàr cautivo, y preso, le tenia respeto; y no pudiendosela negar, le concedio la licensia, que pidia. Mucho fue esto; pero mucho faltava, y muy

dificultoso, porque como los delinquentes eran gentiles, y nunca avian oido cosa de la verdadera Fè, ni el Padre sabia su lengua, ni los Interpretes son para cosas tan altas suficientes, era cosi impossible salir con su intento, sino lo fueron tambien de Dios, para quien no ay cosa impossible; y assi rompio el Padre Fr. Alonso por todas estas dificultades, y puestas sus esperanças en Dios, cuyas eran aquellas almas (y aun los desseos, que el en si sentia de ayudarlas, para que se salvassen) procurò ponerlos, en execution, reduciendolos à la Fè santa, y al Baptismo. Fuesse à los pressos, y con tal espiritu les propuso la verdad de nuestra Fè, la necessitad de abraçarla, y los grandes bienes, que à esso se consiguen, que alumbrados, y movidos los dos pressos del mismo espiritu, pidieron con mucha devocion el Baptismo. Cathequiçolos lo mejor qué pudo, baptiçolos, y animolos à la muerte, con la esperança de la gloria, que despues desta vida podian tener por cierta, si se disponian, como el les enseñava; con lo qual murieron muy consolados, y el Padre Fr. Alonso los enterrò como à christianos, como mucho gozo de su alma, dando por bien emplados los grandes trabajos, que avia passado, y el cautiverio, è injurias, que avia padecido, y el averse quedado solo, y presso

entre tantos idolatras ; pues estas cosas todas avian servido, como medios necessarios, para la salvacion de aquellas dos almas, que à no aver sucedido todo assi, ni el se hallara à tan buena ocasion, ni ellos la tuvieran, para alcansar bien tan alto ; y esto era para lo que el Señor———————————————
(p. 221) avia hecho, que le cautivassen en Cochinchina, y no pudiesse proseguir su viage con sus compañeros. Acabada esta obra, para la qual el Señor le avia detenido, luego se le dio licencia, sin rescate alguno, para irse libre donde bien le pareciesse ; y en el primer navio de Portuguèses, que de alli salio, se fue à Macan, y de alli à Manila, à donde dentro de poco tiempo bolvio el Rey de Camboja à pedir Predicadores, y en particular à este Padre, como en la carta del Rey queda referido, y se embarco,... padeciendo naufragios...

..... sur la côte de Chine. Il visite Canton, y baptise deux malades moribonds, puis un enfant malade. Lui-même tombe malade, se retire à Macao au couvent de son ordre et y meurt.

Les récits précédents ont été écrits par le P. Aduarte lui-même. Les extraits suivants sont du même volume ; mais, étant tirés de l'article biographique sur le P. Aduarte, ils ont été rédigés par l'éditeur, Fr. Domingo Gonzalez.

(p. 723) CAPITULO LXV.

De la vida y muerte del venerable obispo Don Fr. Diego Aduarte, religioso desta provincia

Diego Aduarte, né à Saragosse, de race noble ; son père était corrégidor. Se fait Dominicain à Alcala de Hénarès, 1586. Va aux Philippines. Envoyé au Cambodge (voir comme ci-dessus). Combat des Espagnols contre l'usurpateur. Dans le combat l'usurpateur est tué ; mais les Espagnols, écrasés par le nombre, battent en retraite.

Ils quittent le Cambodge.

(p. 728). — Como salieron repentinamente à la mar, no tenian bastimentos, ni agua para emmararse, y assi los fueron à buscar à otro Reyno, y no al immediato, llamado Champa : porque no los avian de dar por paz, y buen rescate, por no ser gente, que la quiere tener con estrangeros ningunos, y no venian los Españoles para pelear : por lo qual passaron adelante à la Cochinchina, cuyo Puerto es de los buenos, que en la mar pueden hallarse, muy abrigado de todos los vientos, y muy capaz para grandes Armadas, donde diò à los Religiosos gran-

dissimo consuelo vèr arbolada una Cruz en un monte alto, que campeava mucho, y preguntando como tenian aquella sagrada señal en su Puerto, siendo todos Infieles, les dixeron, que la avian puesto alli unos Iapones Christianos, y que los de la tierra no se atrevian à ofenderla : porque unos que avian quemado otra, que estava en la playa, ellos y toda su gente avian muerto presto, y desgraciadamente. Traxeronles luego muchos bastimentos, y lo continuaron desuerte, que en mas de dos meses, que los Españoles alli estuvieron amanecian al bordo de los navios muchos barcos llenos de tortillas calientes de arroz, frutas, gallinas, y otras cosas, y todas bien baratas, aunque para la tierra eran los precios, que se les davan excessivos, por valer en ella casi de valde todo, por su mucha fertilitad, y abundancia. Todo esto, y el no aver tiempo para ir à Manila, hasta el mes de setiembre, aviendo entrado en aquel Puerto dia de San Juan Bautista, movio al Superior de los Españoles, à que en estos dos meses, que avian de estàr alli, no estuvieron ociosos, y assi ordenò, que el capitan Gregorio de Vargas fuesse, como Embajador à pedir al Rey de aquella tierra unos traydores Chinos, que por ella andavan, que algunos años antes avian

muerto al Governador Gomez Perez de las Mariñas (1), y se avian levantado con una galera, y la avian llevado à aquel Reyno, cuya artilleria estava en èl. Bien se les ofreciò, que estando esta en poder del Rey, no aviendo de tener buena respuesta, pero quisieron haziendo su deber dexar justificado la cosa, para que con mas armas, y fuerças se le pudiesse despues pedir. Mando tambien a otros dos capitanes, que fuessen por tierra al Reyno de los Laos, que no estava de alli muy lexos, à saber si (como se dexia) estava en èl el Rey proprietario de Camboja, y le procurassen traer para restituirle en su Reyno : pues yà dexavan muerto al Tyrano, que se le tenia usurpado, y pidiò al Padre Fr. Diego que fuesse con estos segundos Embajadores, hasta la corte del Virrey de Conchinchina, llamada Sinoa, que estava treinta leguas del Puerto, donde paraver mucha communicacion con los Laos, se podria saber, si avia alguna esperança del buen fin desta Embajada, para que conforme à èl el Padre Fr. Diego juzgasse, si convenia passar adelante, o bolverse. Salierò el mismo dia todos del Puerto, y como el viage del Padre Fr. Diego y sus compañeros era

(1) Lorsqu'il tentait la conquête des îles Moluques.

mas breve llegaron antes, y el Virrey, que era hijo del mismo Rey, les hizo notabilissimos favores, movido del solo de ver, que por un Rey despojado, y desterrado de su Reyno hiziessen personas estrangeras tanto, y se pusieron à tantos peligros, y trabajos, y assi despachò à los Embajadores, y los estimò, y honro mucho, mandando aun Cavallero de su corte platico——————————————
(p. 729) en las cosas del Reyno de los Laos, que los llevasse hasta allà, y aunque no lo querian recibir, los obligò à que tomassen oro, dineros, y piezas de seda, que juzgo les serian necessarias para dar a los Iuezes del Reyno de los Laos, y al Padre Fr. Diego, à quien cobrò especial aficion, le rogò mucho se quedasse en su Reyno, ofreciendo hazerle Iglesia, y lo demàs, que fuesse necessario : à loqual el Padre respondiò con mucho agradecimiento, pero que venia en compañia de otro Padre, que era su Prelado, sin cuyo orden no podia admitir la merced, que se le hazia. Pareciole bien al Virrey la respuesta, y pidiole muy encarecidamente, que rogasse de su parte al Prelado, que le fuesse à vèr, y concediendolo el Padre Fr. Diego, mandò el Virrey à un de sus mandarines, ò Iuezes, que aprestasse luego una muy buena embarcacion, y la llevasse al

Puerto muy regaladamente, como lo hizo, y el Padre Fr. Alonso Ximenez se determinò de ir à vèr al Virrey, por si queria el Señor abrir puerta al Evangelio por aquel camino en aquel Reyno; pero turbose presto toda esta bonança, porque el Rey enfadado de la embajada, que se le diò, quiso matar al Embajador, y lo hiziera, sino se acogiera luego à uña de cavallo, y embiò à mandar al Virrey dicho, y à otro de Cacham, que està alli cerca, viniessen sobre nuestros navios, y acabassen à quantos en ellos iban. Con loqual el Virrey mudò el buen intento, y hecho una armada de mil hombres, se vino al Puerto, y con la otra vino por la mar el otro Virrey. No cogieron desapercibidos à los Españoles, que avian tenido nuevas de ello, y assi se avian embarcado en los navios dexando la playa, donde estavan alojados, y les fue bien menester, porque à tres de Setiembre amanecieron los Montes, que estavan sobre el Puerto, llenos de gente de guerra, y por la mar entrò una armada de muchas Galeras, y otras embarcaciones contra las nuestras, que à lo sumo eran tres, y con muy poca gente. Echaron delante algunas embarcaciones llenas de leña, y sagina para pegarlas fuego en parte que abrasassen las nuestras, y la gente de los montes començò à jugar

arcabuceria, que la tienen mucha, y muy buena, y la polvora mucho mejor que la nuestra, y en la punteria son destrissimos, pero hizieron poco daño, porque aunque alcançavan las balas, y entravan en los navios, venian cansadas por la mucha distancia. Mas cuydado dieron las embarcaciones de fuego dichas, y para escapar de ellas los dos de nuestro navios, que eran pequeños, dieron vela, y con un soplo de viento, que avià, se pudieron salir à la mar. El navio donde estava el Padre Fr. Diego lo procurò, y no pudo, porque pedia mas viento, por ser mas pesado ; encaminaron pues à èl las embarcaciones de fuego yà ardiendo, y pusoles en grande aprieto el fuego, pero èl tambien los librò, porque en llegando à tiro, los timoneles, que goiavan las embarcaciones, les tiraron, y derrivaron à unos muertos, y à otros de miedo : con que quedando las barcas sin govierno, se fueron al amor del agua descuydado, y nuestro navio quedò en paz, y las traças de los traydores frustradas, con que los tres Navios juntos salieron à quatro de setiembre (para bolverse à Manila, al parecer) yà libres de trabajos, pero à la verdad en vispera de otros no menores, que los passados, porque la travesia, que ay de aquella à esta tierra, la cortan mas de ochenta leguas en medio de aquel golfo,

y era fuerça à montarlos para una de sus cabeças, que tienen una en nueve grados, y la otra en diez y siete, y queriendo montar esta, que les era mas à proposito, no les ayudo el viento, y cada navio se fue por su parte.

El del Padre Fr. Diego por ser malo de bolina, y el viento muy corto, no pudo ir adelante, y le fue forçoso bolver atras, sin saber à donde poder ir, y al cabo se de terminaron de ir al Reyno de Champa, donde no se podian esperar sino traiciones, y maldades, que usavan de ordinario con los que entravan en algun Puerto suyo, quitando à unos las haziendas, y aun à otros sobre esto los hazian esclavos; y para que no se pudiessen huir, les cortavan la mitad de los dos pies, y no era mucho, que aquel Rey fuesse para los estraños tan cruel, pues para los suyos era mas que tigre. Celebrava entre año ciertas fiestas, y aviale persuadido el demonio, que untasse en ellas con hieles de hombres suyos èl, y sus mugeres, y las cabeças de los——————————————

(p. 730) Elefantes, y embiava por los caminos à matar à los que estavan descuydados, y desprevenidos de este nuesso, (1) (que assi mandava el demonio

---

(1) *Sic;* peut-être faut-il lire : nuevo.

que fasse) con que era horrenda la carniceria, que hazia; y con ser tal se hazia casi adorar de sus subditos, y estraños, obligandoles à hablar echados pecho por tierra. La necessitad los echava à sus Puertos, y su trato los atemoriçava, y assi bien afligidos surgieron en una ensenada;.....

Le 4 octobre le navire se réfugie, pour cause de tempête, dans un port du Champa. Puis le vent devient meilleur, et le navire gagne la haute mer et parvient enfin à Malacca. Le voyage du P. Aduarte est le même que celui de Christoval de Jaque. (Voir *suprà*, p. 164, note 4).

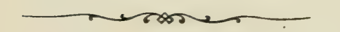


TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

APPENDICE

IMPRIMERIE PIERRE DUMONT, 3, RUE DU CLOCHER, LIMOGES

ERRATA

Page 3, ligne 2 de la note 1, *au lieu de* Regnos, *lire* Reynos.

Page 9, ligne 1 de la note 2, *au lieu de* Id., *lire* João de Barros.

Page 16, lignes 1 et 3, *au lieu de* Lê Lọi, *lire* Lê Lọ'i.

Page 17, ligne 4 de la note 2, *au lieu de* page 34, *lire* page 37.

Page 36, ligne 3, *après le mot* Japonais, *ajouter le mot* Annamites.

Page 37, ligne 8, *au lieu de* p. 21, *lire* p. 17.

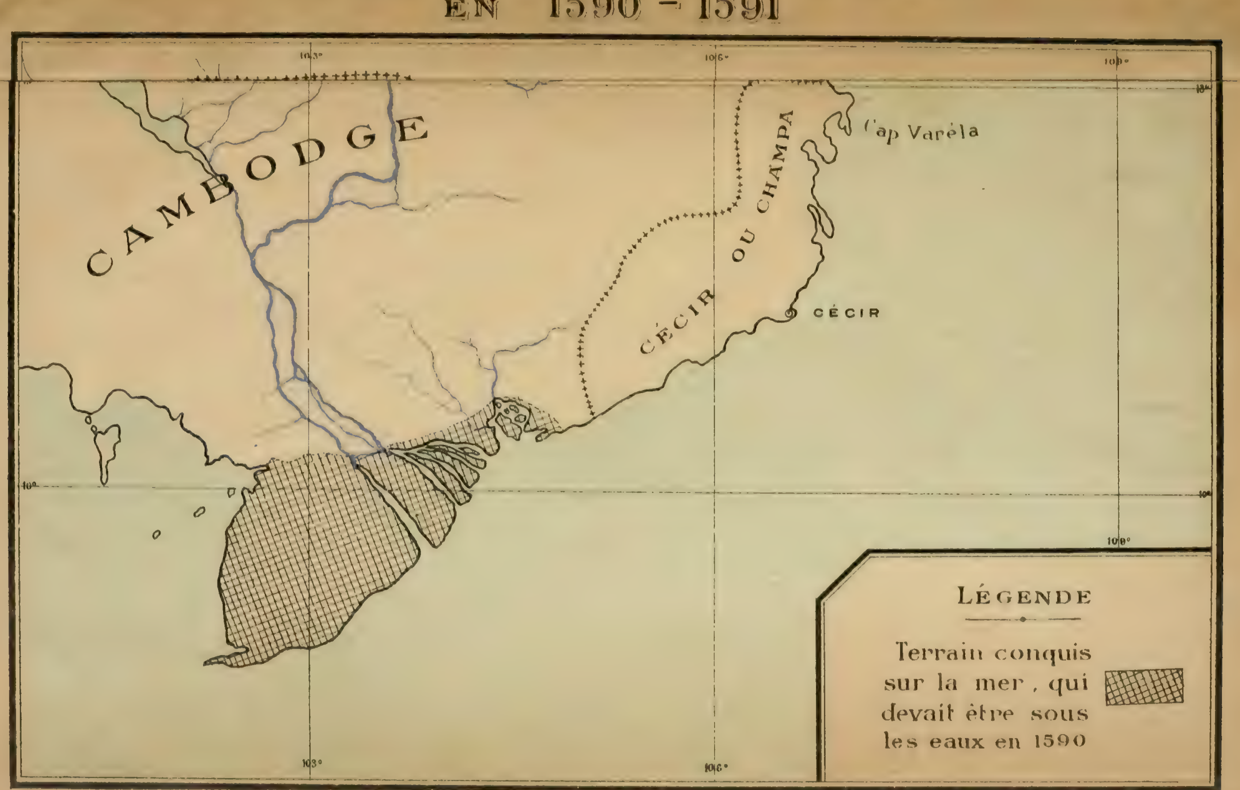
Page 98, lignes 17 et 18, *au lieu de* disait-il, *lire* disaient-ils.

Page 191, ligne 3, *au lieu de* rerirado, *lire* retirado.

Page 192, ligne 17, *au lieu de* fin, *lire* sin.



CROQUIS DES ÉTATS ANNAMITES EN 1590 - 1591



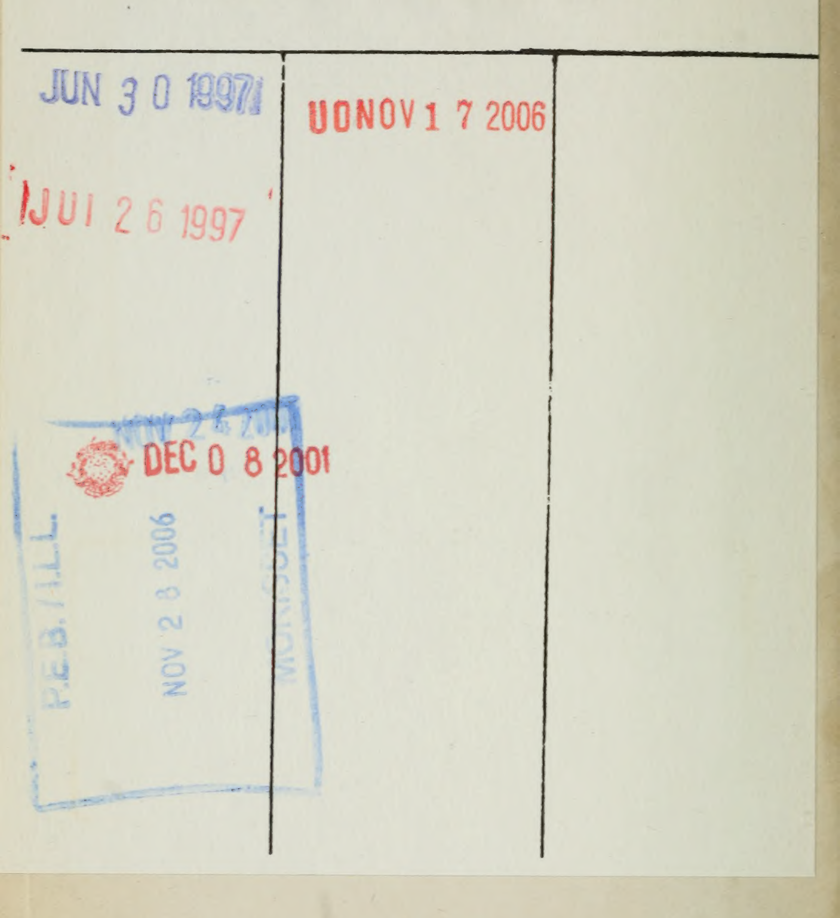
CROQUIS DES ETATS ANNAMITES

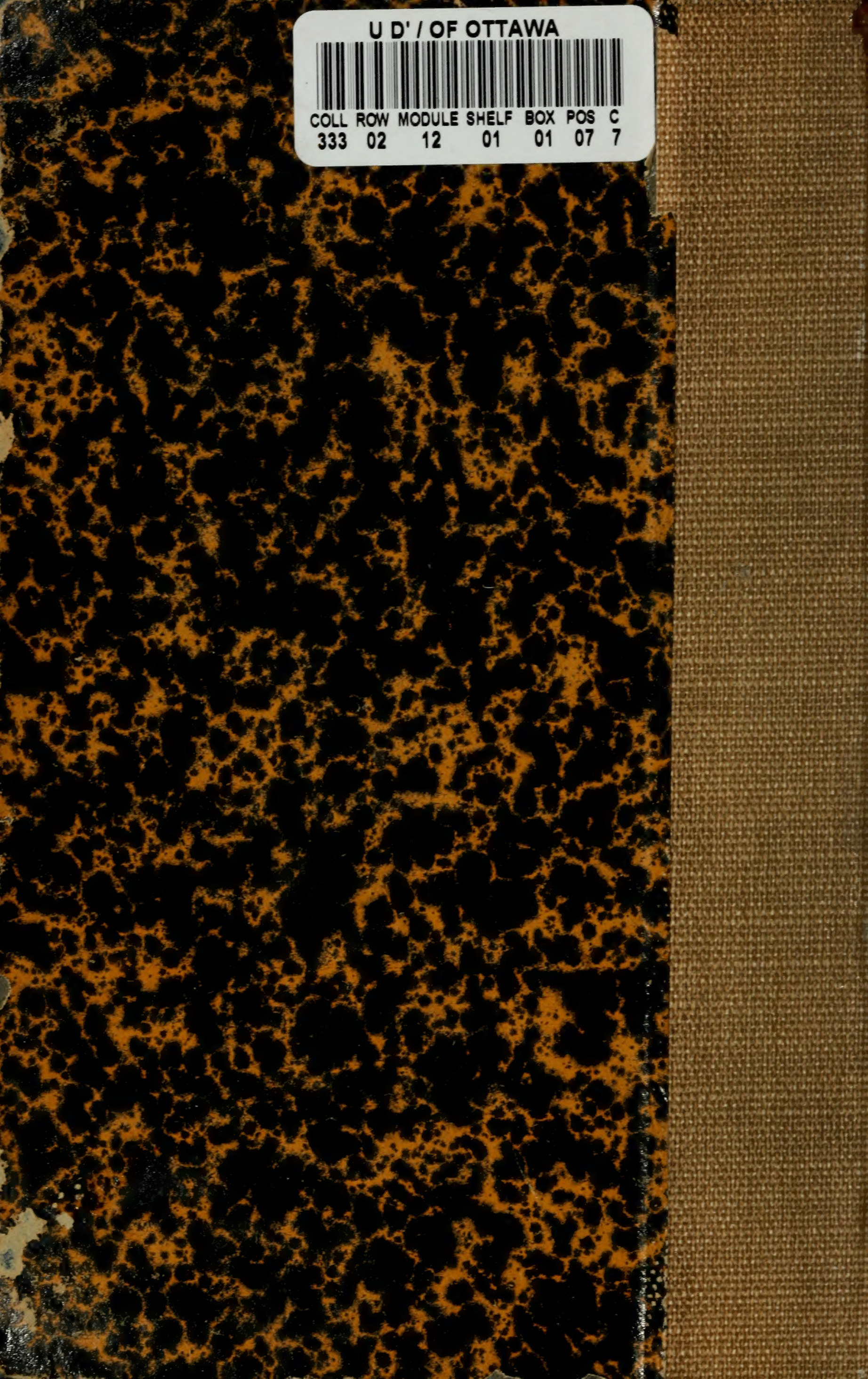
EN 1590 – 1591

CHINE
CANTON
Macao
ILE DE HẢI – NAN
TERRITOIRE SOUMIS AUX MẠC EN 1590
THĂNG-LONG
Quảng-yên
TÂY-KINH
VẠN-LẠI-SÁCH
QUIBENHU
PICIPURI
VALCHIO (Ile)
NAM ĐÀ EN 1590
SOUMIS AUX LÊ
NGUYỄN-HOÀNG
SINOA (HUẾ)
CHAMPELLO (Ile)
CATAN (Ile)
TERRITOIRE SOUMIS DE GOUVERNEMENT
ROYAUME LAO
Ancienne Capitale du CHAMPA
Cap Varéla
CÉCIR OU CHAMPA
CÉCIR
CAMBODGE

LÉGENDE

Terrain conquis sur la mer, qui devait être sous les eaux en 1590


JUN 30 1997
UONOV 17 2006
JUI 26 1997
DEC 08 2001
P.E.B. / I.L.L.
NOV 28 2006


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 01 01 07 7